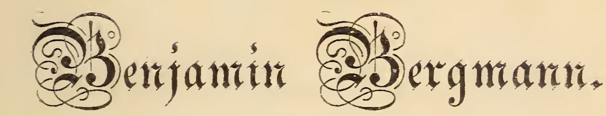






VOYAGE

de



Benjamin Bergmann.

SE TROUVE,

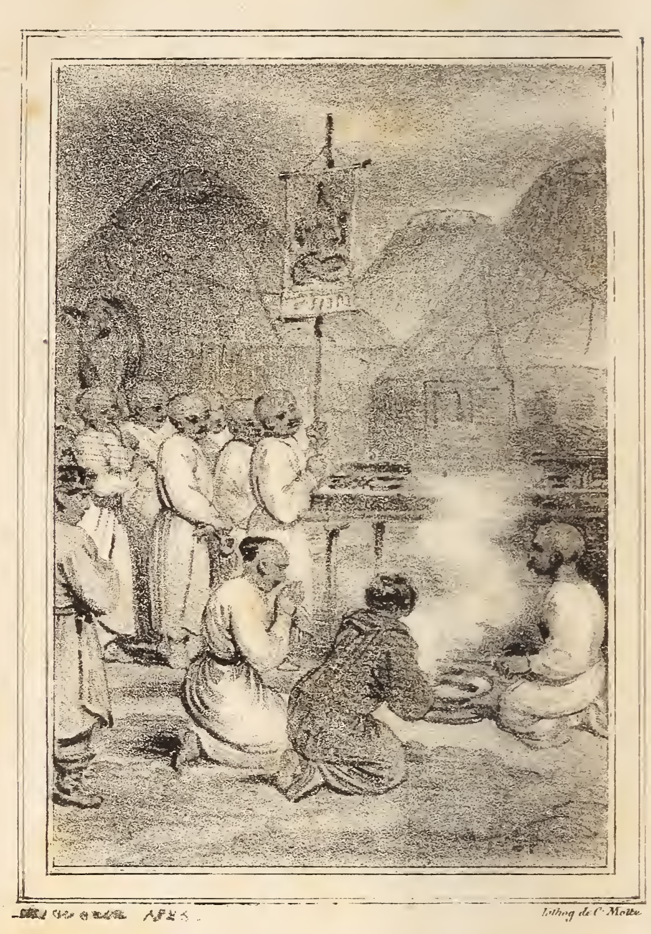
A CHATILLON-SUR-SEINE,

Chez Cornillac, imprimeur-libraire

A PARIS,

Chez Lecointe et Durey, libraires, quai des Augustins, n° 49.

De l'Imprimerie de Charles Cornillac,
à Chatillon-sur-Seine, rue de l'Ile, n° 39.



lithog de C. Motte

Fête des Lampes chez les Kalmuks.

VOYAGE

DE





CHEZ

LES KALMUKS.

Traduit de l'Allemand

PAR M. MORIS,

Membre de la Société Asiatique.

CHATILLON-SUR-SEINE,

(CÔTE-D'OR)

C. CORNILLAC, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1825.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le goût qui se manifeste en France pour les productions des littératures étrangères a décidé la traduction d'un grand nombre d'ouvrages. Il en est cependant encore dont personne ne s'est occupé, parmi lesquels il faut compter celui de Benjamin Bergmann sur les kalmuks (*). Cet ouvrage en quatre vol. in-8°., imprimé à Riga en 1804, a eu beaucoup de succès en Allemagne, et il mérite d'être connu sous plus d'un rapport. J'en avais terminé la traduction complète, et mon intention était de la publier, lorsque j'appris que l'auteur s'occupait à St. Pétersbourg d'une nouvelle édition; comme elle

(*) *Benjamin Bergmann's nomadiche streifercien unta den kalmuken inden jahren* 1802 *und* 1803, Riga 1804, bey J. Ghartmenn.

peut tarder à paraître, je me suis décidé, en attendant la publication de l'ouvrage entier, de donner la partie qui n'est pas susceptible de changemens. C'est la relation du voyage que Benjamin Bergmann a fait chez les kalmuks, et qu'il raconte dans une suite de lettres adressées à un de ses amis. Ces lettres sont d'un style facile; il y règne cette sorte d'abandon que permet le genre épistolaire; défaut qui, si c'en est un, paraîtra plus sensible encore dans la traduction que dans l'original, parce que la langue allemande étant trois fois plus riche d'expressions que la langue française, la narration semble plus variée dans la langue de l'auteur que dans la nôtre. L'on remarque presque partout dans les lettres de Benjamin Bergmann un louable désir de dégager son esprit de toute espèce de prévention; il veut nous faire connaître le peuple qu'il a visité, tel qu'il est; il cherche à s'oublier lui-même et à se mettre à la place d'un kalmuk, pour voir, agir et sentir comme lui, afin de mieux nous dire ce qu'il a éprouvé. Quelque difficile que fût cette tâche, il s'en est acquitté de manière à satisfaire presque toujours un

lecteur judicieux. Son ouvrage est plein de remarques et d'observations exactes et vraies; l'esprit de l'observateur se montre à chaque page de son livre, et quand on a lu les lettres de Benjamin Bergmann, il semble qu'on connaît le peuple nomade qu'il nous décrit, comme on connaît ses voisins. Leurs mœurs, leurs usages et leurs habitudes y sont racontés avec une simplicité qui fait que la mémoire les retient sans peine; on se familiarise même promptement avec une manière de vivre si éloignée de nos habitudes européennes.

Je n'entrerai point dans les détails du plan de l'ouvrage et dans les motifs qui ont déterminé l'auteur à le composer. L'introduction qui précède les lettres contient à cet égard tout ce qui peut satisfaire la curiosité du lecteur. Je m'étais proposé de joindre aux lettres des notes explicatives et des observations, mais je les réserve pour la publication complète de l'ouvrage; je me bornerai seulement à faire remarquer en passant que l'hypothèse de l'auteur sur la ressemblance des kalmuks avec les huns est un peu hasardée, et que ce passage de

son ouvrage réclame un examen plus approfondi (*).

J'ai joint à la suite des lettres un essai historique sur la fuite des torgotes en 1771 (**). Ce mémoire m'a paru très-curieux. L'auteur a mis de l'intérêt dans sa narration. Les deux caractères d'Oubacha et de Zèbèk-Dorchi sont bien peints; l'événement mémorable de la fuite des torgotes, dans l'histoire du nord de l'Asie mérite d'être connu particulièrement. Enfin le voyage de Benjamin Bergmann pourra offrir de l'intérêt non-seulement aux savans, mais encore à un grand nombre d'autres lecteurs. C'est sous ce double rapport que je me suis déterminé à en faire une publication, séparée de l'ouvrage complet.

(*) Voyez à ce sujet, l'ouvrage de M. Abel-Rémusat, intitulé : *Recherches sur les langues tartares* (tome 1, pag. 246).

(**) On trouve dans le 1. vol. des *Mémoires concernant les chinois,* un *Mémoire sur la transmigration des torgotes*, auquel nous renvoyons le lecteur, ainsi qu'à la vie d'Oubachi (que Bergmann nomme Oubacha), par M. Abel-Rémusat qui se trouve dans la *Biographie universelle*.

INTRODUCTION.

Si l'ouvrage que j'offre au public ne présente pas autant d'intérêt que je le désirerais, je me flatte cependant qu'il sera utile, en faisant connaître plus particulièrement un peuple qui jadis ne fut pas sans renommée. Les peuplades mongoles se sont bien probablement distinguées du temps d'Attila (*). Dans la suite, sous Tchingiskhan et ses successeurs, elles ont étendu leur puissance sur toute l'Asie et sur une partie de l'Europe. Maintenant ces peuplades vivent comme de paisibles nomades dans la partie du monde où leurs armes avaient porté la terreur; elles sont concentrées dans des steppes désertes, et y ont conservé, avec la manière de

(*) Voyez sur cette opinion la XIV lettre écrite des steppes kalmukes.

vivre nomade de leurs ancêtres, leurs usages, leurs vertus ainsi que leurs vices. Elles ont une langue particulière et une écriture qui leur est propre, un système religieux très-compliqué et fort peu connu. Elles ont aussi puisé, dans un grand nombre d'écrits, la sagesse des philosophes indiens et thibetains. Enfin ces peuplades me paraissent mériter d'être mieux connues qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent.

La cause qui a empêché jusqu'ici de connaître ces peuples plus particulièrement, n'est pas difficile à trouver. Le conseiller d'état Pallas est le premier qui nous les ait fait mieux connaître; avant lui, leur caractère était présenté sous les couleurs les plus noires, leur manière de penser était avilie et leur religion nous était montrée sous un faux jour. La principale cause de cette ignorance venait de ce qu'on croyait avec trop de facilité tout ce qu'on disait sur ce peuple. Chaque notion vague était regardée comme certaine; on raisonnait ensuite sur ce qu'on avait vu ou cru voir, et on finit par réunir une suite de faits ridicules qui n'étaient fondés que sur des erreurs. Soit

ignorance ou préjugé, les personnes qui fournissaient des renseignemens aux écrivains, avançaient des choses absurdes que ces derniers copiaient fidèlement sans faire la moindre recherche. Lorsqu'on veut donner la description exacte d'un peuple dont les usages et la manière de vivre s'éloignent autant des autres nations, il faut que les rapports étrangers, c'est-à-dire, ceux qui ne viennent pas immédiatement de ce peuple même, ne soient considérés comme véridiques, qu'autant qu'ils sont conformes aux rapports de quelques personnes instruites du pays. C'est à quoi n'a pensé, comme il le paraît, aucun des écrivains qui nous ont donné des mémoires sur les kalmuks à l'exception de Pallas. La plupart n'eurent recours qu'aux rapports des commandans russes employés dans les hordes kalmukes, et fort peu d'entre eux possèdent les connaissances nécessaires pour de pareilles observations, ou bien ils les font avec un esprit prévenu pour donner plus de poids à leurs vues particulières. Chaque jour on peut se persuader de la vérité de ce que j'avance, lorsqu'on se trouve dans les hordes, parmi les kalmuks. Ils ne se font pas scru-

pule de refuser toute espèce de vertus à ces tartares, lors même qu'ils ont occasion d'en avoir des preuves. Les kalmuks, disent-ils, sont un peuple grossier, brutal et abominable, qui ne possède aucune sensibilité, et qui ne mérite aucune estime : ils honorent, continuent-ils, Satan sous l'image de plusieurs milliers de Dieux, et toutes leurs cérémonies sont si horribles qu'on ne peut y assister sans commettre un péché. Lorsque des personnes qui ont vécu plusieurs années chez les kalmuks parlent ainsi, comment blâmer, après cela, le voyageur qui croit à la vérité de ces rapports, et nous induit en erreur à son tour (*).

Plusieurs de ces erreurs doivent aussi leur origine à une connaissance peu approfondie des peuplades mongoles. Des voyageurs, après avoir traversé le pays des kalmuks,

(*) On trouve des preuves de cette manière de penser dans un écrit russe qui, sous le titre d'*Abervega*, traite des superstitions de la Russie, et dans les aventures d'un certain Opitz, polonais-allemand, qui a vécu prisonnier chez les kalmuks. Ce dernier écrit est un vrai roman : les peintures des mœurs et des usages kalmuks y sont tellement absurdes que tout ce qu'on en dit ne mérite aucune réfutation.

après s'être assis pendant quelques instans dans leurs huttes, après avoir vu leur manière de manger et de boire, après avoir observé quelques images de leurs Dieux, et recueilli quelques traditions superficielles, ont cru pouvoir hasarder de décrire les mœurs des peuplades mongoles. Il était naturel qu'ils vissent plusieurs choses sous un faux jour : ce qui n'était que fortuit, fut affirmé comme habituel : enfin ce dont ils n'avaient qu'une idée incomplète, ils l'ont arrangé et ont ajouté, dans leur imagination, ce qui leur paraissait manquer ; de sorte qu'ils nous ont donné leurs erreurs pour la vérité : quelques exemples vont rendre ceci plus évident.

Les européens prétendent généralement que les kalmuks sont lâches et craintifs ; dans les *Mémoires mongols*, vol. 1er., page 225, nous trouvons le passage suivant à l'appui de cette opinion. « Dans la dernière action, y est-il dit, que les kalmuks eurent en 1769, contre les koubains, ces derniers furent repoussés par un nombre fort supérieur. Quarante-trois des principaux et des plus vaillans, bien cuirassés, s'étant retirés

avec leur chef Koslamlek dans une vallée, ils y descendirent de cheval, et se préparèrent à vendre chèrement leur vie, parce que la retraite leur était coupée. L'armée kalmuke était forte de trente mille chevaux; cependant elle n'osa pas attaquer ce petit groupe de koubains. On se contenta de leur tirer de loin quelques coups de fusils. Lorsque leurs chevaux furent reposés, ou lorsque la crainte les décida à partir, ils marchèrent vers la montagne, et aucun kalmuk ne s'avança pour les attaquer, de manière que cette petite troupe se retira, après n'avoir perdu que quelques hommes. Les kalmuks sont très-vaillans au premier choc, mais dès qu'ils trouvent de la résistance ou qu'ils voient du danger, chacun prend volontiers la fuite ».

L'événement dont il est ici question est un fait connu; mais on le verra sous un autre jour, lorsqu'on saura que les trente mille kalmuks qui, à ce qu'on prétend, n'ont pas osé attaquer les quarante-trois koubains téméraires, avaient peu de temps auparavant, non dans le premier choc, mais après un combat opiniâtre, fait mordre la

poussière à plus de cinq mille koubains. Des kalmuks qui, depuis long-temps, n'avaient pas eu d'ennemis, attaquent une armée de soldats du Caucase, remportent la victoire, et se laissent effrayer ensuite par quarante-trois vaincus : il est évident qu'en cette occasion, les kalmuks ont eu d'autres motifs pour ne pas attaquer. Mais quels motifs donc? Je pris des informations à ce sujet auprès de M. de Weseloff qui, peu de temps après cette campagne d'Oubacha, fut conduit comme prisonnier à travers une grande partie des steppes des kirghises. M. de Weseloff fut d'autant plus en état de satisfaire ma curiosité, que son père s'était trouvé à ce combat, et les explications qu'il me donna, m'ont fait juger le fait bien différemment du point de vue sous lequel il est représenté par Pallas. Oubacha avait expressément défendu d'attaquer ces koubains, ne voulant pas verser inutilement le sang des vainqueurs. Les quarante-trois héros étaient dans une position si avantageuse, et leur résolution était si déterminée, que, pour les vaincre, il aurait fallu sacrifier homme pour homme.

Oubacha, qui avait déjà formé le projet de fuir de l'empire de Russie, ne s'était engagé dans ce combat avec les koubains, que pour essayer la valeur de ses kalmuks, qui depuis long-temps n'avaient pas vu d'ennemis; et il voulait savoir d'avance, s'il pouvait compter sur leur vaillance. Le combat avait été heureux pour ses troupes, et s'étant assuré de la valeur des siens, il ne jugeait plus nécessaire, pour tuer quelques fuyards, d'exposer la vie de ses soldats. Le prince kalmuk avait fait la guerre pour une souveraine dont il espérait quitter bientôt les états, et il lui était indifférent de tuer quelques caucasiens. Il commanda de les cerner et de les faire prisonniers, s'ils voulaient se rendre; ce qui n'eut pas lieu. Ces téméraires, vers la nuit, formèrent une espèce de bataillon carré et s'approchèrent de l'armée kalmuke, décidés à forcer le passage ou à périr. Les kalmuks s'attendaient à cela, mais ils furent obligés de suivre les ordres d'Oubacha, et de les laisser passer. Dans toute cette action, on voit que ce n'est point la crainte qui a déterminé la conduite des kalmuks. Enfin parmi les troupes des kalmuks, se trouvaient

cent vingt dragons russes et deux cents cosaques qui demandèrent expressément à être envoyés contre ces caucasiens qui étaient cernés ; mais leur chef s'y opposa, pour ne pas exposer inutilement la vie de tant de braves soldats. Les kalmuks ont d'ailleurs donné, en d'autres occasions, d'assez grandes preuves de vaillance pour être à l'abri du reproche de lâcheté : les actions du héros Momotoubacha peuvent servir à prouver cette assertion.

Les européens trouvent dans le caractère de ce peuple un penchant à la cruauté, qui les éloigne de tous sentimens humains; cependant celui qui visite leurs huttes, y rencontrera ordinairement des mœurs douces et souvent aimables. Les passions de ces hommes leur font oublier quelquefois ce qu'ils sont; mais ce caractère, exalté par les passions, ne se met en évidence que dans des circonstances extraordinaires, et dans des cas où elles influent peut-être autant sur les européens que sur les kalmuks. Les tartares se mettent facilement en colère, mais aussi ils s'appaisent promptement : quant à la cruauté qu'ils ont exercée quelquefois

dans leurs guerres, il n'est pas possible de l'excuser, mais on peut les plaindre, en pensant que d'autres peuples en ont fait autant. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de donner des exemples de grossièreté et de fureur, les cherche-t-on plutôt chez les kalmuks? Tous les peuples dans la guerre ont été plus ou moins terribles. Pendant la guerre de sept ans, les kalmuks ont été même soupçonnés de se nourrir de chair humaine. J'ai eu occasion d'avoir des renseignemens sur cette époque par de vieux guerriers, et ils m'ont assuré qu'ils avaient eux-mêmes alors répandu ce bruit pour augmenter par la renommée l'épouvante et la terreur que leurs usages et leur nom avaient inspirées. Ils m'ont avoué qu'ils avaient même mis en pièces des cadavres et les avaient fait rôtir en présence des prisonniers, et avaient attaché à leurs chariots des bras et des jambes, tout cela pour inspirer la terreur. Ils réussirent tellement dans leur intention, que le bruit ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe, que les kalmuks étaient des antropophages. Les vieillards rient encore aujourd'hui de la terreur qu'ils avaient répandue

dans l'armée prussienne, et ils sont persuadés que, sans cette ruse, le roi de Prusse n'eût pas fait sitôt la paix.

Un autre préjugé qui n'est pas moins répandu, est que les kalmuks mettent la viande sous la selle de leurs chevaux, et se dispensent par-là de la faire cuire. On a peut-être remarqué des morceaux de viande ou de graisse sous la selle des chevaux, et l'on s'est de suite empressé de répandre le bruit, que les kalmuks mettaient là leur viande pour la manger sans la faire cuire ni rôtir, sans réfléchir combien ce moyen eût été difficile à supporter par les chevaux, et combien la viande ainsi parfumée de la sueur de cheval devait être désagréable. Il est vrai que ces derniers mettent souvent des morceaux de viande et surtout de graisse sous la selle de leurs chevaux; mais leur but est seulement de guérir les plaies que les selles de bois font ordinairement sur le dos de ces animaux; mais lorsque cette viande a servi à guérir ces plaies, les kalmuks ne la mangent pas, ils la jettent. J'ai causé quelquefois de ce préjugé avec eux, et ils ont ri aux éclats de la simplicité des

européens. L'interprète Gerbounow, qui a vécu plus de quarante ans avec les kalmuks, et qui les accompagna dans diverses campagnes contre les turcs et les tartares, fut si étonné de ma supposition, qu'il ne revenait pas de sa surprise. Ils sont même si éloignés de manger de la viande crue, qu'ils s'étonnent que nous autres européens puissions manger des jambons crus.

De pareilles erreurs pouvaient cependant être combattues par des personnes qui ont habité pendant plusieurs années parmi les peuplades mongoles, qui ont appris leur langue, et qui avaient des notions exactes sur leur manière de vivre et de penser, leurs mœurs, et leurs usages. C'est aussi ce qui arriva; mais ces personnes ne possédant pas toutes les connaissances nécessaires pour parvenir à ce but, le résultat de leurs objections n'eut pas toujours tout le succès nécessaire. Jèrig, cet enthousiaste admirateur des mongols, est presque le seul qui ait séjourné chez les kalmuks dans une vue littéraire. Nous lui devons beaucoup de matériaux essentiels; mais Jèrig possédait, avec une grande connaissance des dialectes

mongols, trop peu des connaissances nécessaires pour une pareille entreprise, et lors même qu'il les eût possédées, son esprit était trop enthousiaste pour être propre à nous donner une idée exacte des peuplades mongoles. Il y a beaucoup d'interprètes qui ont demeuré long-temps chez les mongols, ou qui y sont fixés; mais on ne peut rien espérer de leur part, car ils n'ont aucune connaissance ni en littérature, ni en mythologie. D'ailleurs les mœurs nomades leur sont devenues si familières, qu'ils ne se doutent pas qu'il soit nécessaire de les décrire.

Si l'on avait traduit les documens les plus essentiels, et qu'on en eût excepté plusieurs peu importans qu'on nous a fait connaître, il est incontestable que c'eût été le meilleur moyen de nous éclairer sur les connaissances littéraires, philosophiques et théologiques des mongols. Les morceaux traduits par Jèrig, comprennent à la vérité des détails sur les principaux dogmes mongols; mais en général ils sont si mal choisis, et si médiocrement traduits, que l'on est, pour ainsi dire, éloigné de lire des documens de

cette espèce. Le conseiller d'état Pallas, homme plein de mérite, doute dans la seconde partie de ses mémoires que la traduction de tous les documens mongols, lors même qu'elle serait indispensable pour nous faire connaître le systême religieux des lamites, fût un travail dont la récompense équivaudrait à la peine qu'on prendrait. Pallas ne pouvait pas porter un meilleur jugement, parce qu'il n'avait sous les yeux que les fragmens de Jèrig; mais je suis persuadé qu'il aurait eu une bien meilleure idée des écrits mongols, s'il avait consulté quelques-uns de ces écrits dans la langue originale. La force des expressions, la beauté de plusieurs passages, ne pouvaient être rendues dans une autre langue par Jèrig, dont la plume était plus faite pour l'exaltation et la caricature que pour le charme des formes. Si nous voulions juger Homère ou Ossian sur la traduction de certains commis de chancellerie, il n'y a pas de doute que nous accuserions souvent ces poëtes de manquer de goût.

Pour bien apprendre à connaître les écrits religieux des mongols, il ne suffit pas de

posséder tous les dialectes ordinaires de ce peuple, et de savoir les langues mongoles; il faut encore apprendre la langue tangoute ou thibetaine.

La langue tangoute, pour ceux qui cherchent à approfondir les dogmes mongols, est aussi nécessaire que le grec et l'hébreu pour un théologien catholique. Jadis on trouvait chez les kalmuks des prêtres qui entendaient la langue tangoute; mais aujourd'hui cela est si rare, que ceux qui sont parvenus à lire un peu facilement l'écriture de cette langue sont regardés comme de grands esprits. La difficulté de la langue tangoute a peut-être contribué beaucoup à éloigner les européens de l'étudier. Pour bien l'apprendre, il faudrait aller habiter chez les mongols, voisins des frontières de la Chine ou du Thibet, ou bien faire venir un maître de ce pays. Tant que ceux qui s'appliquent à la recherche des antiquités mongoles n'auront pas une connaissance exacte de la langue tangoute, leurs recherches se réduiront à des morceaux religieux et littéraires fort incomplets.

Toutes les considérations que je viens

d'indiquer, et qui expliquent la difficulté d'obtenir des notions exactes sur les peuplades mongoles m'ont frappé, il y a trois ans, dans un séjour que je fis à Sarepta. Le contraste de la manière de vivre des kalmuks avec la nôtre, ce que j'aperçus chez eux d'original, soit par rapport au caractère, soit par rapport à leur manière de penser, tout cela réuni, me fit naître le projet de connaître plus à fond ce peuple intéressant.

La bienveillance de M. Neiz de Sarepta, qui joignait à une connaissance profonde de la langue l'étude qu'il avait faite de plusieurs de leurs livres sacrés, me mit à même de recueillir quelques observations, et il poussa la complaisance jusqu'à me dicter lui-même le commencement d'un ouvrage mongol, afin que dans la suite, je pusse être plus à portée de juger de l'esprit de ce même ouvrage.

Quelques mois après, je fis voir à Moskow ma traduction à plusieurs personnes de ma connaissance : les éloges qu'elles me donnèrent, et auxquels je ne m'attendais pas, furent si attrayans pour moi, que je me décidai à m'occuper de la littérature mongole.

La quantité de matériaux qui étaient amoncélés dans la bibliothèque de l'académie impériale des sciences, à St. Pétersbourg, et dans les archives du collége des affaires étrangères à Moskow, servirent à exciter ma curiosité et à me fortifier dans ma résolution. Mon premier soin fut de m'adresser à l'académie impériale des sciences, afin de pouvoir consulter les ouvrages mongols qu'elle possédait : ma demande n'eut pas de succès; mais le refus, loin de me dégoûter, ne fit que m'engager à hasarder une seconde tentative.

Dans la suite je fus assez heureux pour faire la connaissance d'un aimable polonais, dont l'honorable manière de penser me remplit d'admiration, tant pour lui que pour ses connaissances étendues. On lui avait parlé de mon dessein, et il fut assez obligeant pour s'employer à en protéger la réussite. Le morceau mongol que j'avais traduit fut présenté par lui-même au président actuel de l'académie, et ce savant, plein de zèle pour le progrès des sciences, le reçut avec tant de bienveillance, que, peu de temps après, l'empereur lui-même me fournit les moyens de quitter Moskow, et de me rendre dans les steppes mêmes des kalmuks.

Rien ne saurait égaler ma joie, lorsqu'après une absence de trois ans, je me retrouvai de nouveau dans les environs de Sarepta, et que je revis dans cette ville M. Neiz qui se fit un plaisir de m'enseigner la langue kalmuke.

Grâce à un travail suivi et opiniâtre, je me vis bientôt en état de traduire tout seul l'ouvrage mongol dont je n'avais pu comprendre que quelques feuillets qui m'avaient été dictés par M. Neiz. Je m'arrêtai deux mois à Sarepta, et je quittai cette ville pour me rendre au milieu des hordes pour y réunir les matériaux nécessaires à l'exécution de mes projets.

Le manque d'argent, de secours et d'égards, m'obligèrent au bout d'un an de renoncer à mon plan. Ce que j'offre maintenant aux lecteurs, est le fruit de mon travail pendant cette année.

J'ai choisi, pour la narration de mon voyage, le style épistolaire, premièrement, parce que cette forme me donnait plus de liberté, sans avoir besoin d'adopter un ordre systématique pour décrire les mœurs et les usages. Secondement, parce que j'ai supposé

que cette manière de narrer exciterait davantage l'attention des lecteurs. Enfin, j'ai adressé ces lettres à un de mes plus chers amis, dont le souvenir est gravé dans mon âme avec des traits d'autant plus ineffaçables que c'est un de ces hommes rares qui, au milieu de cent beaux traits de caractère, ne présentent pas une seule tache. Feder Daiwidich Dubois, vous me pardonnerez si ces lettres ne sont pas écrites dans un style plus amical. Mes lettres particulières vous ont assez assuré de mes sentimens; dans celles que je vous adresse ici, l'affection d'un ami n'en est pas le sujet.

La seconde partie de ce volume comprend un essai historique sur la fuite des kalmuks (1771), sous le vice-khan Oubacha. Je me suis servi dans cet essai des mémoires de Rytkhow et de Pallas; mais la plupart des faits sont décrits d'après les notions verbales que j'ai recueillies d'un témoin oculaire. Je ne dirai rien ici de ce témoin, M. de Weseloff, ni de ses aventures, car j'en ai parlé en détail dans une notice placée à la fin de l'essai historique. J'ai demeuré près de lui pendant plus de six mois;

presque tous les jours, il m'apprenait quelque chose de nouveau sur la fuite des kalmuks; je me suis fait raconter les mêmes faits, trois et quatre fois, à des époques différentes, pour m'assurer de la vérité de ses récits, et ils furent toujours tellement d'accord que je ne puis douter de leur exactitude. Mes lecteurs pourront en juger par eux-mêmes; il est temps que je termine mon introduction.

VOYAGE

DE

BENJAMIN BERGMANN

CHEZ LES KALMUKS.

LETTRE PREMIÈRE.

Axaï sur le Don, le 30 avril 1802.

Au camp du prince Tchoutchei.

Avant mon départ pour l'intérieur du pays des kalmuks, je m'arrêtai encore quelques jours à la fontaine de Sarepta, dans la tente d'un commandant russe, avec lequel je devais visiter les hordes.

La fontaine de Sarepta est placée dans un site assez romantique. Une plaine immense s'étend sur la chaîne de collines qui avoisinent cette fontaine, et l'on aperçoit

une partie du Volga, qui coule dans le lointain. A la distance de cinq werstes, on découvre le pays d'Otrada, et douze werstes plus loin, on voit la forteresse de Jaritza sur le Volga. Les ruisseaux qui serpentent sur le penchant de la montagne, sont ombragés par des pommiers sauvages, des ormes, des chênes et d'autres arbres. La saison n'était point avancée, et cependant l'on voyait pousser le chou de mer du levant (*crambe orientalis*), la violette de nuit (*hesperis tristis*), la racine blanche (*convallaria polygonatum*), l'eupatoire, (*origanum vulgare*) et le cytise (*cytisus supinus*); le tapis vert des environs des montagnes était agréablement varié par les fleurs rouges de l'amandier sauvage (*amygdalus nana*). Les entomologistes rencontrent en ces lieux des papillons, dont les couleurs sont très-variées; et l'on voit l'aigle placer son aire, dans les buissons touffus qui se trouvent sur les hauteurs.

La source qui fournit l'eau à la fontaine est très-abondante; elle est environnée de quinze à seize autres petites sources qui jaillissent à l'entour. Plusieurs essais ont prouvé que,

pour les qualités minérales, ces eaux ne le cèdent point à celles de Carlsbad ; cependant depuis plusieurs années, les pélerinages à la fontaine de Sarepta, sont devenus très-rares. Plusieurs causes peuvent contribuer à un semblable oubli des étrangers ; d'abord l'incommodité de faire, pour s'y rendre, sept werstes depuis Sarepta, et la découverte que l'on vient de faire de la source du Caucase, jointe au mépris que les russes ont pour tout ce que produit leur pays. Les habitans ne peuvent donner un meilleur témoignage de la bonté de ces eaux, que le grand usage qu'ils en font.

Notre hutte se trouvait placée près de l'endroit où le fameux Pugatscheff s'était reposé pendant trois jours, durant son excursion dévastatrice : le lieu où il avait fait dresser sa tente n'était éloigné que de quelques pas de notre habitation. Le gardien russe de la fontaine nous raconta plusieurs particularités sur lui et sur ses deux jolies compagnes. Il était si bien informé des plus petites circonstances, que nous en conclûmes qu'il avait fait partie des rébelles. Il assurait que les partisans de Pugatscheff

avaient creusé la terre, avec leurs sabres, sous la tente principale, pour y enfouir une grande quantité d'argent. On dit même qu'on a découvert à différentes époques, de l'or et d'autres objets précieux. En effet, nous remarquâmes dans plusieurs endroits, et principalement vers les environs du lieu où la tente de Pugatscheff avait été placée, qu'on avait remué la terre.

Mais en voilà assez sur le compte de Pugatscheff et sur la fontaine de Sarepta, car nos préparatifs de voyage sont faits. Nous nous étions décidés à voyager à cheval, trouvant que c'était le moyen le plus facile et le plus prompt pour visiter le pays des kalmuks. Nous avions devant nous cent quatre-vingts werstes environ à parcourir, mais pour mes compagnons, ce n'était rien. Je me trouvais parmi des chrétiens, des mahométans et des idolâtres. Ma société se composait du commandant, d'un interprête russe, de deux tartares mahométans et de trois kalmuks, sectateurs du Lama. Nous avions expédié devant nous une partie de nos équipages sur des chariots, en sorte que les kalmuks et les tartares n'avaient à

porter derrière eux que nos provisions. Nos chevaux gravirent la montagne avec beaucoup de facilité, et en peu de minutes nous n'aperçûmes, au milieu de la plaine immense que nous parcourions, que le ciel et la verte campagne.

On peut très-bien comparer le pays des kalmuks à une vaste mer, où l'œil pénétrant de ces tartares sert de boussole; imaginez-vous une étendue de pays de quatre cents werstes où l'on découvre à peine un petit nombre d'habitations sur les bords de quelques rivières. Cette immense contrée est entièrement privée d'arbres; on n'y voit que quelques ruisseaux, des collines et des marais; il n'y a guère que le kalmuk auquel ces objets puissent servir de guide, car leur régularité empêche un étranger de s'y reconnaître. Cependant le kalmuk nomade, sans apercevoir la moindre trace de chemin, et même sans employer une grande attention, conduit ses chevaux ou ses chameaux pendant plusieurs centaines de werstes, comme un pilote dirigerait son navire.

Ayant quitté la fontaine à trois heures

après midi, nous ne comptions faire que quarante werstes pour passer ensuite la nuit dans une hutte kalmuke. Après avoir traversé vingt à trente ruisseaux, nous arrivâmes sur les lieux où les huttes devaient se trouver; mais les kalmuks avaient transporté leurs habitations à dix werstes plus loin. Dans ce pays dix werstes ne sont pas considérées comme une grande distance. Nous cherchâmes de ruisseau en ruisseau ces kalmuks errans et nous ne les trouvâmes qu'assez tard sur les bords d'un marais. C'est un usage parmi eux, lorsqu'un commandant de distinction voyage dans le pays, de tuer un mouton, et de construire sur-le-champ une hutte au milieu d'une place qui n'ait pasencore servi. Nous sûmes apprécier cette coutume et nous mangeâmes dans notre cabane, qui était assez propre, une partie du mouton qu'on avait tué; ensuite nous nous entretinmes quelques instans avec notre hôte qui était fort complaisant; mais nous finîmes par nous étendre sur des tapis de feutre qu'on avait mis à terre, et nous y oubliâmes bientôt toutes les fatigues du voyage. Le lendemain notre hôte nous parut

si satisfait, qu'on aurait pu croire que nous lui avions procuré les plus grands avantages. Il n'en était cependant rien, car nous avions au contraire diminué son troupeau d'un mouton.

Nos provisions furent chargées sur un grand chameau qui nous suivait lentement, pendant que nous avancions dans l'intérieur du pays. La matinée était charmante, des nuages légers et un vent frais nous préservèrent des premiers rayons du soleil; mais le souffle du zéphyr diminua peu à peu, et à l'instant où nous arrivâmes auprès d'une pièce d'eau pour nous reposer pendant deux heures, la chaleur était devenue insupportable.

La plaine immense que nous venions de parcourir, n'avait offert à ma vue que les mêmes objets observés la veille. Le sol n'avait pas encore acquis par la chaleur, la dureté de la pierre, comme cela arrive ordinairement dans la saison où nous sommes. L'herbe était haute et verdoyante, surtout dans les creux formés par les eaux. Les essaims de moucherons, qui voltigent dans l'air, devenaient de plus en plus rares; mais

les loirs, ces animaux rapprochés du genre des marmottes, augmentaient en proportion. Pendant que nos kalmuks et nos tartares rassemblaient du fumier destiné à faire le feu, et creusaient un trou dans la terre, afin d'y placer notre marmite, nous nous couchâmes sur les coussins de nos selles pour prendre un peu de repos; mais la chaleur était si forte, que la demi-heure que nous avions employée à nous délasser, et pendant laquelle nous n'avions pu que sommeiller, nous fatigua plus que nos six heures de route à cheval. Après notre dîner, on alla nous chercher de l'eau dans un étang ou dans une citerne, et un kalmuk nous assura qu'elle était très-bonne, parce qu'elle n'était pas corrompue. Il pouvait avoir raison, mais la liqueur qu'il nous apporta était un mélange de jaune et de noir où l'on voyait une foule d'insectes. Après avoir bu quelques tasses de ce breuvage, ma soif était plus vive qu'auparavant; je témoignai à mes compagnons le désir que j'avais de me procurer une boisson plus rafraîchissante, mais la réponse que j'en obtins ne fut guère de nature à me consoler. Ils me dirent que

je devais m'estimer heureux, si dans la suite de notre course, je pouvais toujours rencontrer de l'eau aussi bonne. Après nous être reposés pendant deux heures, nous remontâmes à cheval, pour parcourir encore cinquante werstes, au bout desquelles nous devions trouver de nouveau quelques huttes kalmukes. Nos montures commençaient à éprouver de la fatigue.

Nous étions encore à la distance de vingt werstes du camp, lorsque mes compagnons voulurent essayer la force de leurs chevaux, et en un clin d'œil nous eûmes parcouru plusieurs werstes. Mon coursier qui ne pouvait être compté parmi les plus agiles en laissa deux derrière lui, et ne put suivre les cinq premiers qu'avec beaucoup de peine. Je commençais même à perdre de vue ceux qui étaient devant moi, mais je parvins à rejoindre deux de nos kalmuks, qui étaient montés sur le même cheval, parce que la monture de l'un d'eux était épuisée de fatigue.

Craignant de se trouver séparés des autres, ils me prièrent de pousser mon cheval qui était déjà très-fatigué. Leurs efforts

n'auraient pas eu grand succès, sans l'assurance qu'ils me donnèrent que nous serions obligés de passer la nuit au milieu de la campagne, sans couverture et sans pouvoir nous procurer d'alimens. Comme cela n'était pas trop de mon goût, je pressai tellement mon cheval que je laissai bientôt derrière moi mes deux compagnons et tâchai de rejoindre ceux qui m'avaient devancé. Les deux kalmuks me crièrent envain que je ne pourrais pas les rejoindre et que je me perdrais. Je courus à toute bride, sans faire attention à leurs cris, du côté où je croyais trouver ceux que je cherchais. Je guidai mon cheval autant que possible d'après le cours du soleil; mais mon œil était si peu accoutumé à suivre une direction en ligne droite, dans cette plaine immense, qu'après avoir parcouru plusieurs werstes, je ne sus plus où je me trouvais. Le soleil qui était mon seul guide allait disparaître, et le spectacle de son coucher qui, ordinairement dans ce pays, remplissait mon âme d'admiration, devint dans ce moment pour moi un véritable objet d'effroi.

Le souvenir de plusieurs événemens mal-

heureux arrivés à des personnes qui, malgré leur connaissance du pays, s'y étaient égarées et y avaient trouvé leur tombeau, me faisait entrevoir le même sort. Une soif ardente me dévorait, ma langue s'attachait à mon palais, et je me sentais dans un état où je ne m'étais jamais trouvé. Le soleil était couché, la fatigue accablait mon cheval; je résolus d'attendre le retour de l'aurore, et suivant alors la direction du soleil, de gagner les bords du Don, qui était cependant à cent werstes de distance. J'étais dans une espèce de bas-fond couvert d'une herbe assez haute: j'y attachai ma monture, je grimpai sur l'éminence et je me décidai à y passer la nuit. Une heure environ s'était écoulée depuis que je me trouvais sur la hauteur, lorsque je crus apercevoir dans le lointain quelque chose ayant du mouvement; je ne tardai pas à reconnaître deux cavaliers qui venaient vers moi. C'était les kalmuks que j'avais abandonnés, et qui me reconnaissant à plusieurs werstes de distance, avaient quitté leur direction pour venir me tirer d'embarras. Je descendis aussitôt, avec une joie bien vive, pour chercher mon che-

val qui s'était reposé, je montai dessus aussitôt et poursuivis ma route. Un de mes conducteurs me dit que nous avions encore six werstes à parcourir jusqu'à l'étang où les huttes devaient se trouver. Bientôt il aperçut notre chameau qui venait d'arriver à la place où l'on campait. Admirez donc la finesse de la vue des kalmuks ! Quoique le soleil fut couché depuis une heure, ils pouvaient distinguer un chameau à la distance de cinq à six werstes. Cet animal nous servit de point de direction pour suivre notre route; nous nous empressâmes d'arriver au lieu du rendez-vous, et nous fûmes charmés d'y trouver de l'eau fraîche ainsi que des huttes. Les deux cavaliers qui étaient restés derrière étaient arrivés avant nous; mais les trois qui avaient pris les devants se firent attendre inutilement. Comme le commandant russe n'était pas avec nous, la hutte particulière nous manqua, et nous entrâmes chez un prêtre kalmuk qui nous logea gratis. La coupe de lait caillé passa à la ronde, et la chaudière fut mise au feu pour faire du thé. Ce prêtre appartenait à un ordre méprisé dans l'état sacerdotal,

parce qu'il était marié. Les prêtres kalmuks ne doivent point contracter de mariage ; mais, s'ils ne tiennent pas à l'estime des autres prêtres, ils peuvent prendre une concubine, et alors ils se retirent avec quelques parens et quelques amis dans un lieu écarté, où ils exercent la médecine et la science des augures.

Notre hôte n'était pas riche. Sa famille entassée dans une hutte étroite, paraissait assez malpropre. La crainte de la vermine me décida à passer la nuit en rase campagne. Ma selle me servit d'oreiller; et je fis usage, en guise de couverture, de mon manteau de feutre kalmuk.

Les nuits sont assez froides ici, et un brouillard fort désagréable s'était élevé : il ne m'empêcha pas de dormir; mais mes cheveux et mes habits furent trempés. Je me réveillai de très-bonne heure, et je désirais prendre quelque chose. On me dit qu'il y avait de la crême et du lait. Je choisis la crême : l'hôtesse prit aussitôt une coupe sale, qu'elle nettoya avec ses doigts et qu'elle remplit avec sa main; ensuite pour nettoyer sa main elle employa sa langue. Ce spectacle

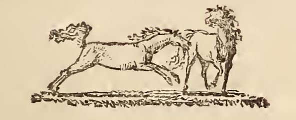
m'ôta l'appétit. Je dis que la crême aigrie n'était pas de mon goût, et je laissai la coupe à mes compagnons qui furent très-étonnés de me voir refuser un mets aussi exquis.

Le brouillard s'était dissipé, deux de nos compagnons furent envoyés sur différentes routes pour chercher les trois individus que nous avions perdus. Nous continuions notre chemin en ligne droite, et nous en avions fait à peu près la moitié, lorsqu'un des kalmuks nous cria : les voilà ! je dirigeai ma vue de ce côté sans pouvoir rien distinguer, cependant le tartare avait raison ; nous rencontrâmes bientôt nos compagnons égarés, qui venaient de passer une nuit fort désagréable, puisque non seulement ils n'avaient rien eu à boire ni à manger, mais n'avaient pu même se couvrir pour se préserver du froid.

Ils me racontèrent que le soir précédent ils m'avaient reconnu sur la petite colline, et avaient allumé du feu pour me donner un signal et me faire connaître qu'ils étaient dans les environs. La lueur de leur charbon de fumier avait été si faible, que je n'avais rien aperçu.

Nous changeâmes de chevaux auprès de

quelques huttes, et nous en prîmes d'autres qui n'étaient point fatigués ; nous les poussâmes à toute bride, pour parcourir aussi vite que possible le chemin qui nous restait à faire. Nous aperçûmes bientôt le camp des kalmuks, et avant midi nous nous reposions dans la hutte qui nous était destinée.



LETTRE II.

Le 1er. mai.

Vous serez sans doute curieux de connaître le premier homme que nous vîmes chez les kalmuks. Je vais tâcher de satisfaire votre curiosité dans cette lettre ; mais il faut vous décider auparavant à lire quelques détails sur leurs habitations.

La hutte d'un kalmuk ressemble à une grande quille arrondie, qui paraît appuyée sur des cylindres en bois, de trois à quatre pieds de hauteur ; la circonférence est de six à huit toises. La charpente consiste, vers le bas, en une espèce de treillage en bois ; vers le haut, c'est un assemblage de plusieurs perches placées obliquement et réunies au sommet par une espèce de couronne à laquelle elles sont attachées. En dehors, ces huttes sont recouvertes d'une espèce de feutre, qui est fixé avec de forts

liens fabriqués avec du poil de chameau. Lorsqu'on fait du feu, on se contente de lever la couverture de feutre, qui est sur la couronne supérieure, afin de laisser à la fumée un libre passage.

Il faudrait que vous pussiez avoir vu de pareilles huttes, pour vous faire une idée bien précise de leur construction. Elles résistent à la pluie et aux orages les plus violens. En hiver elles tiennent plus chaud, et en été elles mettent mieux à l'abri des rayons du soleil, que les tentes de toile à voile de nos soldats. Le séjour des kalmuks nomades ne se prolongeant jamais guère plus d'une semaine, dans le même lieu, ils ne pouvaient rien inventer de plus commode que ces huttes, qu'on peut facilement démonter et transporter sur des chameaux.

Mais, comment les peuplades mongoles sont-elles parvenues à construire ces habitations de la manière la plus commode pour leur genre de vie errante? Je me suis fait à cet égard un système particulier, qui réunit à mes yeux tous les dégrés de probabilité possible, en parlant toutefois hypothétiquement. Avant de vous l'exposer, il faut

que je vous fasse quelques remarques nécessaires, et contre lesquelles j'espère que vous n'aurez rien à objecter. La plupart des arts doivent leur origine à une observation attentive de la nature dans ses différens rapports avec l'homme; et telle a dû être l'impression de ce spectacle sur l'active imagination des premiers hommes, qu'excités par le besoin à faire usage de toutes leurs forces et de tout leur esprit, afin de pourvoir à leur sûreté et à leur nourriture, ils ne purent mieux faire que d'imiter les moyens que la nature elle-même avait employés.

Ils commencèrent par se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, dans les creux que la nature avait formés dans le pays, et qui sont souvent couverts de buissons; puis entrelaçant leurs branches au-dessus, ils se firent une espèce de toit. Le premier besoin satisfait, le désir d'une habitation plus commode dut naître.

L'exemple des renards, des ours et d'autres animaux, donna l'idée de creuser la terre pour s'y ménager une retraite commode; l'aspect d'un nid fournit l'idée d'entrelacer

des rameaux pour en former des huttes fermées et solides; le froid obligea de renouveler la flamme que le tonnerre avait accidentellement produite ; les serres des oiseaux de proie, les griffes des lions et des tigres devinrent les modèles d'après lesquels on fabriqua des flèches, des piques et d'autres armes, qu'on employa d'abord pour se défendre et ensuite pour attaquer.

Sans abri contre l'intempérie de l'air, on dépouilla les animaux de leur fourrure, et l'on s'en servit comme de vêtement. Enfin je pourrais continuer cette peinture jusqu'aux beaux arts, mais je ne laisserais plus rien à faire à votre imagination, et j'oublierais trop long-temps mes kalmuks; retournons donc à eux.

C'est en imitant la nature, que les kalmuks durent imaginer des habitations couvertes de feutre. Leur vie errante dans des lieux où le bois était rare, empêcha ces nomades de creuser, suivant l'exemple d'autres peuples, des cavités commodes, ou de construire des cabanes avec des broussailles et des piquets. Fatigué de coucher en plein air, il es possible que l'un d'eux ait eu l'idée de cons-

truire, avec la laine de ses moutons, une espèce de hutte, sur le modèle du nid si connu dans le pays, de l'oiseau appelé *remesvogel* (*). Cet oiseau remarquable prépare, avec une sorte de laine, une espèce de sac allongé, qu'il attache avec tant d'industrie aux petites branches, que ni le vent ni les orages ne peuvent endommager sa demeure flottante. Il me semble que voilà la méthode qu'ont suivi les ayeux des kalmuks pour se former des huttes, qui, dans la suite, ont été perfectionnées et rendues solides au moyen de pièces de bois. Les kalmuks ne pouvant établir leurs huttes qu'à terre, furent obligés de s'éloigner du modèle qu'ils avaient choisi, et placèrent leurs constructions en sens contraire, en mettant l'entrée de la cabane dans la partie basse. La ressemblance entre ces nids et les huttes est si frappante, soit par la forme, soit par l'étoffe, que la petite différence de leur position, ne peut être une objection contre mon hypothèse.

(*) Espèce de mésange nommée *pendulin*.

Les tentes kalmukes, qui appartiennent à une horde, ou grande division de ce peuple nomade, sont assez éloignées les unes des autres, afin de procurer des places plus commodes à leurs nombreux troupeaux. Les principaux quartiers dans une horde, sont le quartier du prince, le quartier des prêtres et le marché, qui dans la langue kalmuke, ainsi que dans la langue russe et dans la langue tartare, est désigné sous le nom de *bazar*. Autour de ces trois quartiers sont placées les huttes communes, qui ne diffèrent de celles des personnages plus distingués, que parce qu'elles sont un peu plus petites et plus ou moins sales et aérées.

La horde dans laquelle je me trouvais, était regardée comme la principale, parmi toutes celles qui sont du côté du Volga, non seulement à cause du nombre des huttes qui est d'environ cinq cents, mais parce que le chef de tous les sectateurs du grand Lama, répandus dans la Russie, y avait établi son siège.

Depuis que le vice-khan Oubascha (1771) a emmené hors de l'empire de Russie plus de 70,000 huttes kalmukes, aucun vice-khan

ni khan n'avait été nommé jusqu'ici pour les tartares qui sont restés. Les princes les plus remarquables s'appellent *taichi*, les autres, *nojone* ; l'empereur Paul nomma enfin le *taichi*, descendant de la race des kalmuks Dérbétes, vice-khan de tous ces tartares ; il a étendu la puissance et augmenté les revenus de cette charge qui étaient très-modiques. Les kalmuks ont de nouveau leur justice particulière, qui leur avait été ravie à l'époque de la fuite d'Ubascha, et même, cette justice qui relevait toujours de celle des kalmuks d'Astracan et des commandans russes, a été entièrement affranchie de toute dépendance ; aussi les commandans russes ne *doivent-ils* plus abuser de leur pouvoir.

Le commandant inspecteur qui m'avait pris avec lui dans sa hutte, me conduisit après le repas, accompagné du secrétaire qui dirige les affaires russes pendant l'absence du commandant en chef, vers le lieu désigné sous le nom d'*oergueu* ou habitation du vice-khan Tchoutchei. La hutte de feutre qui formait le palais de ce souverain, était située sur une place découverte ; à quelque

distance de cette habitation, on remarquait cinquante lances très-longues, placées sur deux lignes et fixées sur une pièce de bois horizontale.

Nous nous rendîmes dans la hutte de justice, parce que le prince s'y trouvait. Il était assis, comme de coutume, les jambes croisées, en face de la porte, et élevé sur des couvertures de feutre et des tapis : ses deux fils aînés étaient assis à sa droite; ils avaient devant eux des coupes en bois avec de la viande. On nous indiqua, vers la gauche, pour nous asseoir, des espèces de coussins faits avec des couvertures de feutre. Le prince kalmuk est âgé d'environ quarante ans. Sa physionomie indique une âme noble; il portait un vêtement de soie, et tenait à la main son chapelet; pendant le discours il continua sa prière tout en faisant rouler dans ses doigts, avec beaucoup de vîtesse, les grains dont le rosaire était composé.

Dans la hutte il y avait deux caisses, une machine kalmuke pour l'argent, et un long piquet fiché en terre garni de petites branches courtes, afin d'y pendre les bonnets. Quant à nous autres européens, nous sui-

vîmes la coutume asiatique en nous asseyant devant le prince les jambes croisées. Suivant le cérémonial des kalmuks, il y a une autre manière d'être assis. Le tartare marque son respect à une personne distinguée, en s'agenouillant comme un chameau, pour se pencher ensuite en arrière et s'asseoir sur les talons.

Dès que nous fûmes placés, on me présenta au prince vice-khan, comme un allemand qui désirait habiter quelque temps parmi les kalmuks, afin d'apprendre leur langue.

Tchoutchei me fit conseiller de m'habituer autant que possible à la nourriture de la nation (*). Je lui fis répondre que je m'en contenterais sans peine; il me demanda encore si je pouvais boire du thé de leur façon : ayant répondu affirmativement, on

---

(*) Ce ne fut que par la suite, que je parvins à connaître la cause qui porta le prince à me conseiller de prendre l'habitude de me nourrir des alimens du pays. Plusieurs kalmuks qui m'avaient adressé le même conseil, ajoutèrent que si je voulais apprendre bientôt la langue du pays, il fallait me nourrir à leur façon. Le prince m'avait donné un semblable avis d'après le même principe.

ordonna à celui qui est chargé de le préparer, d'en apporter; quelques minutes après, on nous en présenta dans un vase de bois long et orné de cercles de laiton, et il fut servi dans de grandes coupes de bois.

En sortant de la hutte de justice, nous nous rendîmes dans l'habitation du vice-khan, qui était beaucoup plus jolie que la cabane d'où nous sortions; elle était ornée de rideaux en soie. A la gauche on voyait, sur une espèce de table en forme d'autel, plusieurs coupes d'offrande, et à côté se trouvaient suspendues certaines images des Dieux. La princesse, qui était assise sur un siège élevé nous reçut avec beaucoup d'amabilité. En entrant, je me servis d'une phrase en usage chez les kalmuks pour saluer, et je répondis à quelques demandes faciles que j'eus le bonheur de comprendre; les personnes présentes furent étonnées, et m'appelèrent un *Biliktaï kouhr*, c'est-à-dire, un homme d'une conception aisée. La princesse se souvint de m'avoir vu, quelques années auparavant, avec un habitant de Sarepta, dans une horde qui se trouvait établie aux environs de ce lieu, et elle entra dans

beaucoup de détails sur notre rencontre. Elle se faisait remarquer par un air de jeunesse et par une telle fraîcheur, qu'on ne pouvait la voir sans étonnement à cause de ses six enfans qui étaient déjà grands.

Par complaisance pour la femme du secrétaire, qui ne peut s'habituer ni aux mets ni aux boissons des kalmuks, la princesse fit faire du thé à l'européenne, mais elle n'en but pas.

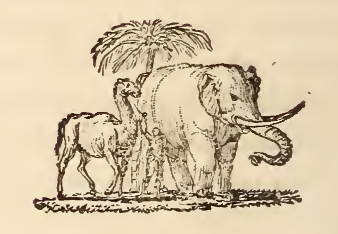
La soirée fut occupée par les luttes que nous allâmes voir. Elles ont lieu en ce temps-ci tous les soirs, pendant les fêtes des prières, auprès de la cabane du fils aîné de Tchoutchei. Comme j'aurai occasion de parler d'une lutte plus remarquable que celle-ci, je ne m'étendrai pas beaucoup, me réservant de donner une description plus détaillée dans une prochaine lettre. Les lutteurs se placèrent en face du jeune prince, et la victoire de l'un ou de l'autre était accompagnée, par le peuple, d'un cri général d'applaudissement ; la foule était retenue à une assez grande distance par des gardes placées de tous côtés. Les deux fils aînés du prince étaient assis sur

un tapis de feutre, et se servaient de leur chapelet, ce qui ne les empêchait pas, pendant leur prière, de prendre part aux applaudissemens et aux encouragemens que l'on donnait aux lutteurs. Tandis que les combattans s'excitaient réciproquement par des soufflets, ou se disputaient la palme avec beaucoup d'adresse, on nous servait du thé et du lait caillé appelé *tchigan*.

Il était déjà assez tard hier, lorsque je laissai les lutteurs, pour jouir d'une charmante soirée, qui surpasserait toutes les descriptions que je pourrais en faire. Nulle part, en été, elles ne sont aussi belles, soit par l'agréable fraîcheur, soit par l'absence des insectes incommodes. Ce n'est qu'après minuit, qu'on sent cette fraîcheur augmenter, et que, malgré l'excessive chaleur de la journée, on est obligé de se couvrir de fourrures.

Les impressions différentes que j'avais éprouvées dans la soirée d'hier, m'agitèrent à tel point, qu'elles m'empêchèrent pendant plusieurs heures de reposer, malgré la fatigue de la course à cheval que nous avions faite le matin. Les sons bruyans de quelques instrumens de musique, venant des envi-

rons du quartier des prêtres, le cri des chameaux, le hennissement des chevaux, le cri aigu des petits animaux qui vivent dans les étangs, enfin tous ces bruits réunis formaient un concert confus qui me tint éveillé jusqu'à minuit.



LETTRE III.

Le 3 mai.

La lumière du jour qui passait à travers les trous de notre hutte, m'avait réveillé, et je m'étais occupé à vous écrire la lettre précédente que vous recevrez avec celle-ci. Vers neuf heures je me rendis à la réunion du conseil du vice-khan. Tchoutchei était encore dans sa hutte et faisait sa prière du matin avec sa famille. Cette prière paraissait être une invocation aux Dieux, destinée principalement à appaiser ceux qu'ils regardent comme des divinités malfaisantes; leur systême de polythéisme prescrit de s'occuper de préférence à invoquer ces Dieux méchans qui, d'après l'idée du peuple, peuvent causer plus de malheurs que les Dieux favorables ne peuvent faire de bien. Cette prière du matin du prince était une espèce de chant religieux, qui se

récitait avec beaucoup de vîtesse, et dans lequel les tons aigus et graves se succédaient rapidement. Il est possible que les personnes qui haïssent toute croyance étrangère, voyent, dans une semblable manière de prier, l'horreur et l'abomination; je ne partage pas cette opinion. Je révère toute religion qui forme plus d'hommes vertueux que d'hommes vicieux, et les usages de cette religion, quoiqu'éloignés des sentimens que l'éducation et les souvenirs ont gravés dans mon âme, sont sacrés pour moi. D'après cette manière de penser, je trouvai dans la prière des kalmuks quelque chose de ravissant.

Dès qu'elle fut finie, j'allai dans la hutte où l'on me servit du thé. Le vice-khan se rendit ensuite à la hutte de justice, et je l'y suivis.

Les princes kalmuks et mongols ont, depuis un temps immémorial, un conseil particulier (*sarga* *), qui cependant ne peut jamais faire opposition à leur pouvoir,

---

(*) Cette expression vient du mot *sar* qui signifie commandement.

puisque le chef du conseil a la faculté de déposer les membres à volonté. Les devoirs des *sargatchi*, ou membres du conseil, ont toujours été, comme aujourd'hui, de s'occuper des affaires du peuple, avec le chef. Le *sarga* est composé de huit membres. Vers l'an 1761, Oubacha ayant été nommé successeur du khan Donduk Dachi, le gouvernement russe trouva bon de mettre des entraves au pouvoir de ce prince, en décidant que les *sargatchi* seraient attachés au conseil des affaires étrangères; et afin de les lier davantage aux intérêts des russes, on leur accorda un traitement annuel de cent roubles.

Lorsque Tchoutchei fut assis, les *sargatchi* qui entraient, s'approchèrent de lui l'un après l'autre, plièrent le genou droit en inclinant leur corps, et touchèrent, avec la main droite, le bras gauche du prince, ce qui est chez eux une marque de respect et de salut. Le prince touchait de même la main du *sargatchi*, qui après cela, s'éloignait à reculons et s'asseyait.

J'étais entré dans le *sarga* sans interprête, et j'eus de la peine à faire connaître la

cause qui m'y avait conduit : le fils du prince me demanda si j'avais apporté une pétition, je répondis que non, et j'écoutai en silence pendant plus d'une heure la discussion des affaires.

Aussitôt que celles relatives à la justice furent terminées, le prince ordonna de servir de la liqueur de lait. Pour un européen qui ne s'est pas même habitué à l'eau-de-vie ordinaire, cette boisson est tout-à-fait rebutante; mais la politesse chez les tartares exige qu'on goûte au moins ce qui vous est présenté, et plus on trouve leurs boissons ou leurs mets agréables, plus on acquiert leur amitié.



LETTRE IV.

Le 5 mai.

Je veux vous conduire aujourd'hui dans la hutte des prêtres, afin de vous faire connaître provisoirement le service divin des kalmuks; car mes faibles connaissances dans la langue m'empêchent encore de m'occuper de recherches, et je ne me soucie pas de copier ce qu'ont pu dire d'autres écrivains.



La place sur laquelle les huttes des prêtres sont construites, et qui s'appelle la *khouroull*, est toujours située, ainsi que je vous l'ai déjà mandé, près de l'*oergueu* ou palais du prince, et consiste dans plusieurs huttes, qui ne se distinguent des autres que par une meilleure couverture de feutre. Elles sont placées isolément, à quelque distance l'une de l'autre, et décrivent, vers la saison où nous sommes, une ligne ovale, qui, dans la *khouroull*, paraît remplir

l'espace de deux werstes. C'est dans la place vide intérieure que l'on remarque les huttes destinées à la prière.

La fête qui avait commencé deux jours avant mon arrivée, et qui durait encore, s'appelle *urüss*. Cette fête se renouvelle tous les ans; elle dure depuis le huitième jusqu'au quinzième jour du premier mois d'été chez les kalmuks, ce qui correspond aux derniers jours d'avril et au premier de mai chez nous. Tous les sectateurs du Dalaï-Lama, honorent par cette fête, la mémoire de la conception du Dchakdchamouni, c'est-à-dire, du plus grand de tous les Dieux.

Le bruit des instrumens me conduisit aux huttes sacrées. Les portes de chacune d'elles étaient ouvertes, de manière que je pouvais tout observer facilement, même sans y entrer. On y voyait des prêtres de toutes classes assis dans l'intérieur; sur le côté étaient attachées les images des *Bourkhan* ou Dieux, et en face de l'entrée se trouvait une espèce d'autel.

Tout le service divin consista dans un concert de plusieurs instrumens, qui, à la

vérité, ne formaient pas une harmonie parfaite, mais avaient cependant une espèce de régularité dans le ton. Quelquefois on accompagnait cette musique avec la voix. Un des prêtres les plus distingués, placé à la gauche de l'autel, paraissait conduire cette musique avec une petite cloche qu'il tenait à la main. Les autres prêtres avaient différens instrumens, qu'ils appellent le *burè*, le *bischkurr*, le *gangdoung*, le *kènghergué* et le *tsilang*.

Le *burè* a la forme d'un tube, long de trois aunes environ, il est en métal et composé de trois morceaux qui s'adaptent exactement l'un avec l'autre. Pour le son, on peut le comparer à celui dè la saquebute ou du buccin.

Le *bischkurr* est une espèce de flûte : la pièce du milieu est faite de bois dur ou d'os; l'embouchure, ainsi que le reste, est partie en cuivre, partie en fer-blanc; la longueur de cet instrument est d'environ une aune.

Le *gangdoung* est une espèce de trompette de tôle ou de laiton que les *kèngergistes* employent tour à tour avec le *kènghergué*.

Le *kènghergué* est une espèce particulière de tambour, qui est couvert d'un bout à l'autre en parchemin. Les deux côtés, qui sont plats, se trouvent à une petite distance l'un de l'autre. Sa circonférence approche de celle des tambours ordinaires. Il est porté à une certaine hauteur sur un bâton, et on le frappe avec un maillet en forme de tête de dragon.

Le *tsilang* est une espèce de cymbales qui, dans le milieu, a la forme d'une coupe de chapeau. Deux de ces platines sont employées, en les frappant l'une contre l'autre, tantôt sur toute leur surface, tantôt sur la moitié seulement, et quelquefois sur les bords (*).

Imaginez-vous quel bruit se fait entendre, quand tous ces instrumens jouent dans plusieurs huttes à la fois. Pendant la fête, cette musique dure continuellement pendant quelques heures du matin et du soir; on serait presque tenté de penser, que ceux qui représentent cette musique *khou-*

(*) Mémoires sur les mongols, vol. 2, pag, 166, 167 avec la planche y annexée IX B.

roulle des kalmuks, comme l'effet des inspirations de Satan, ont raison.

Les prêtres s'assirent la tête découverte. Afin de leur témoigner mon respect pour leurs usages religieux, je m'arrêtai à la porte tenant mon chapeau à la main. Mes compagnons russes ne furentpas aussi complaisans.

Pendant les pauses de la prière, on servit du lait aigri. Les prêtres même sortirent pour prendre de cette boisson rafraîchissante, et se reposer quelques instans de leur longue séance.

Je fus invité par plusieurs prêtres d'entrer dans leur hutte; j'acceptai avec plaisir cette offre, afin de satisfaire autant que je le pouvais ma curiosité. Dès que j'eus vidé ma coupe de *tchigan*, je demandai la permission d'observer les images et les autres objets sacrés, ce qui me fut accordé, sous la condition que je ne m'en approcherais pas trop. Je leur fis entendre que voir de loin était ne rien voir. On me permit alors de m'approcher, mais je n'osai rien toucher, et je fus obligé de tenir mon chapeau devant ma bouche, probablement afin que mes doigts ou mon haleine ne profanassent pas

leurs divinités. Je contemplai ainsi les images, dont la plupart étaient peintes assez proprement sur du taffetas jaune; elles pendaient autour de la hutte. Comme il n'y avait pas long-temps que j'avais lu la seconde partie des mémoires de Pallas sur les mongols, et que ma mémoire se rappelait encore les gravures qui y sont annexées, il ne me fut pas difficile d'indiquer plusieurs noms. Là, dis-je, est *Dchakdchamouni*; là *Yaman Dagos, Okin Tenghéri, Tsagaan Dara Ekhè, Nojon Dara Ekhè.* Les prêtres kalmuks qui me voyaient pour la première fois dans leur hutte, furent très-étonnés. Deux d'entr'eux me conduisirent dans d'autres huttes pour me faire voir de nouvelles images, et j'eus occasion dans cet endroit de leur nommer *Nidouber, Usuktchi, Maidari, Mansouchari, Erlik-khan,* et je ne sais encore quels autres Dieux mongols-kalmuks. Je désignai les instrumens de musique par leur nom mongol-kalmuk, et enfin j'indiquai à la foule de prêtres qui m'environnaient, et qui s'empressaient toujours de plus en plus autour de moi, qu'un rouleau de soie sur lequel étaient tracés des carac-

tères étrangers, que je connaissais également d'après Pallas, était écrit en indien. Il connaît l'écriture indienne, s'écrièrent-ils tous à la fois ! Un d'entr'eux me demanda si je pouvais lire le mongol; ayant répondu d'une manière affirmative, il me montra quelques feuillets sur lesquels se trouvait de l'écriture en cette langue. Les caractères étaient assez nets pour que je pusse lire une demi-page sans m'arrêter. L'étonnement des prêtres fut à son comble.

Quoiqu'il y eut dans cette circonstance un peu d'ostentation de ma part, il me paraît que cela pouvait m'être permis, en faveur de l'éloignement, car ce n'était que par ce moyen que je pouvais attirer l'attention des kalmuks, et je l'obtins en effet.

Supposez qu'un kalmuk, dans son pays, eût acquis, par le moyen d'un européen, quelques faibles connaissances littéraires; laissez entrer ce kalmuk dans une réunion de nos ecclésiastiques et ouvrir une bible : s'il s'écrie, c'est de l'hébreu, c'est du grec ! Qu'après cela, on le voye encore lire couramment notre langue naturelle; ne serait-on pas frappé d'étonnement, de rencontrer

chez un asiatique de telles connaissances, surtout ne pouvant pas savoir où il les a puisées.

Mon ostentation me valut, auprès des kalmuks, le nom de *biliktaï kouhr*, qui signifie à peu près homme laborieux et qui cultive son esprit.

Par suite des connaissances que je semblais avoir dans la langue mongole, on s'empressait de me faire remarquer plusieurs choses, et on tâchait de m'en indiquer l'usage, mais je fus fâché de ne pouvoir tout comprendre.

L'autel placé en face de l'entrée remplissait tout le fond de la hutte, et consistait en un assemblage de pièces de bois, couvertes de rideaux en soie de différentes couleurs. Au-dessus, était une espèce de baldaquin aussi en soie, où l'on me fit remarquer le dragon du ciel qui conjure le tonnerre et les éclairs, et plusieurs figures singulières.

Sur la partie du milieu de l'autel étaient plusieurs *Bourkhan* (*) en bronze, revêtus

---

(*) Divinités mongoles.

d'habillemens en soie. On voyait sur un avancement situé dans le bas, quelques coupes d'offrandes remplies de grains, de fèves, de riz et d'autres choses que les bramines emploient aussi au même usage. Près de ces coupes, se trouvait placé un vase contenant l'eau lustrale (*ar-chaan*); plusieurs plumes de paon en sortaient. Au-dessous, il y avait un miroir ; je demandai à quoi pouvait servir tout cet appareil, on me répondit : il faut que cela soit ainsi.

On voulait me faire voir encore plusieurs raretés, lorsqu'on entendit, au dehors de la hutte, un grand bruit de trompettes, qui servait de signal aux prêtres pour se rassembler de nouveau et se remettre en prières. Ils furent donc obligés de reprendre leur place et moi de sortir. Il y avait à l'entrée de la hutte plusieurs prêtres des plus distingués, ayant des manteaux rouges, et portant sur la tête une espèce de casque, d'où pendait jusques derrière le dos, une touffe de laine jaune. Ces prêtres, qui à certains égards remplissent l'emploi de grand maître des cérémonies dans la *khouroull*, sont désignés par le nom honorifique de *ghèpkü*. A côté d'eux,

on voyait plusieurs prêtres d'un ordre inférieur, qui épuisaient leurs poumons d'une manière peu commune, en sonnant continuellement de l'espèce de trompette appelée triton.

A quelque distance, bouillait une immense chaudière sur un feu entretenu au moyen d'un tas énorme de charbon de fumier. Des vaches entières et des moutons y étaient étuvés. Plusieurs prêtres, assis à l'entour, enlevaient l'écume et paraissaient attendre avec impatience l'instant où leur estomac, fatigué par le jeûne, pourrait de nouveau se remplir. Le cuisinier était devant eux, découvert jusqu'à la ceinture, noir comme Satan, et tenant une grande écumoire pour prendre les morceaux de viande, qu'il soulevait et laissait retomber.

Auprès d'une hutte où se faisait la prière, on avait dressé une espèce d'antichambre en pavillon, où les morceaux de viande cuite étaient déposés, pour être coupés en plus petits morceaux avant qu'on les portât dans la tente. Un grand nombre de jeunes prêtres se trouvaient là, sous la conduite de quelques uns plus anciens ; les uns parais-

saient attendre avec une vive impatience, que les vases qu'on avait apportés dans l'intérieur leur parvinssent aussi, tandis que les autres dévoraient avec appétit les morceaux qui étaient servis.

Je ne pus jouir de ce spectacle que peu de temps, car la foule de jeunes prêtres qui entraient et sortaient avec des coupes vides ou pleines, était si grande, qu'à chaque instant je craignais de voir un vase de bouillon, ou *tchigan*, versé sur moi.



LETTRE V.

Les prêtres kalmuks sont divisés en trois classes. La classe inférieure se compose de jeunes ecclésiastiques qu'on appelle *mand-chi*, la moyenne comprend la réunion des prêtres d'un ordre inférieur appelé *ghèt-zull*, la classe supérieure est composée de *ghèlloung*. Outre cela, chaque horde possède encore un prêtre d'un dégré plus éminent, qu'on nomme *lama*. Le lama du vice-khan nomma dans sa hutte, les derniers jours de la fête d'*uriiss*, quinze *ghèlloung* (*) choisis parmi les plus estimables *ghèt-zull*. Mais comme dans ces nominations, on considère plutôt la richesse, que la capacité

(*) A peine trois mois après, on nomma encore dans la même horde quarante *ghèlloung* à la fois. Plusieurs personnes prétendent que le lama n'en avait appelé un si grand nombre, que par le désir d'accumuler des sommes considérables, parce que chaque nouveau *ghèlloung*, d'après ses moyens de fortune, doit payer plus ou moins lors de sa nomination.

ou l'âge des sujets qu'on admet, vous comprendrez aisément, combien le nombre des *ghèlloung* doit augmenter chaque année par les nombreuses *khouroull*.

Les lois du lama imposent aux nouveaux reçus, le jour de leur consécration, le devoir de se promener pendant la nuit autour de la *khouroull*; je rencontrai huit des quinze nouvellement nommés qui faisaient ce pélerinage autour de la *khouroull* du vice-khan, pendant que les autres probablement remplissaient le même devoir près de celle du lama. Ils allaient nu-pieds, la tête rasée et découverte. Sur l'habit rouge que les prêtres portent ordinairement, on voyait une étoffe de soie jaune, plissée en une infinité de petits plis parallèles, qui pendait depuis les épaules jusqu'aux talons, couvrait le bras gauche, et laissait le bras droit à découvert jusqu'à l'épaule. Dans la main droite, ils tenaient un chapelet (*) et en

(*) Ce chapelet, qui est en usage aux Indes, au Boutan, au Thibet et chez toutes les autres peuplades mongoles, consiste en 108 grains enfilés. La plupart de ces chapelets sont faits avec des *schlehenkernen* (sorte de petit fruit sauvage qui croît

faisaient passer les grains dans leurs doigts, sans paraître remuer la main. Un air de satisfaction complette règnait sur la figure de ces nouveaux consacrés. Ils poursuivaient leur chemin, les yeux baissés vers la terre, et en considérant avec un certain air de grandeur l'espace qu'ils avaient à parcourir.

Une nouvelle fête obligeait aujourd'hui le lama à se rendre dans la *kouroull* du prince. De son habitation, qui est située à quelques werstes de celle du vice-khan, il alla à cheval jusqu'au bord du fleuve où une foule de peuple l'attendait. Là, il fut porté à bras sur l'autre rive ; il avait un manteau de soie jaune, couleur qui est en considération particulière chez les mongols ; sa tête était couverte d'un bonnet rond comme celui des simples prêtres, mais au lieu d'être recouvert de peau de renard, il était entouré de martre zibeline. Le patriarche kalmuk monta à cheval, et je me mêlai dans la foule de prêtres qui l'accompagnaient à la *khou-*

---

sur un arbrisseau). Au-dessus, pendent encore de petites boules rondes pour indiquer le cours des autres. Les kalmuks se servent aussi de leur chapelet pour faire leurs calculs.

roull. Un *ghèlloung* conduisait le cheval par la bride, et un prêtre inférieur portait devant une canne d'ébène (c'était un présent d'honneur du monarque précédent). Arrivé à la *khouroull*, le lama descendit de cheval ; un prêtre de la première classe le reçut, il s'approcha ensuite d'une hutte, devant laquelle flottaient deux drapeaux, il y fit sa prière ; un pavillon ouvert formait l'entrée de cette habitation, auprès de laquelle deux *ghèpku*, en manteau rouge, faisaient les fonctions de maîtres des cérémonies.

La musique ordinaire de la *khouroull* se fit entendre. Le lama entra dans la hutte, et se prosterna trois fois devant l'autel ; quelques instans après, il se releva, revint sur ses pas et s'assit sur un grand carreau placé sous le pavillon. Il quitta alors ses bottes rouges et son manteau jaune, et croisa ses pieds : ses bras étaient nus jusqu'aux épaules. Les prêtres s'inclinèrent et se mirent à genoux devant lui. Le peuple se pressait pour s'approcher de plus en plus, mais il était retenu par les baguettes de plusieurs *ghèlloung*. On ne voulait pas souffrir, au commencement, que nous autres européens

puissions voir le lama en face, et on demanda de nous faire retirer derrière lui, pour observer la fête; mais nous persistâmes à vouloir conserver la place que nous avions d'abord choisie.

Le lama était depuis quelque temps sous le pavillon, lorsque le vice-khan s'approcha accompagné de ses deux fils aînés et d'un grand nombre de *saissang* ou nobles. Le prince portait un habit de soie bleue, où brillaient l'or et l'argent. Il s'inclina d'abord et s'assit ensuite près du lama. Ses deux fils saluèrent jusqu'à terre, et commencèrent par s'asseoir, l'un derrière l'autre, en dehors du pavillon, jusqu'à ce qu'ils fussent invités à prendre place sous le pavillon même. Un quart d'heure après, la princesse et ses filles, arrivèrent accompagnées de beaucoup de monde. Elle se prosterna de même trois fois devant le lama, et s'assit ensuite à côté de son plus jeune fils. Le lama ne répondit à toutes ces prosternations que par un petit signe de la main.

Dès que toute la famille du vice-khan fut assise, on fit une prière pendant laquelle on apporta des vases remplis de lait et de thé,

des écuelles pleines de viande, et des espèces de craquelins ronds.

Pendant le déjeûner, j'allai vers les huttes qui sont près de la *khouroull*, où un nouveau spectacle m'attira. Le bas peuple se pressait en foule, se jetait à terre au-devant des huttes et s'approchait ensuite de l'entrée. L'action de se prosterner à terre eut lieu chaque fois d'une manière particulière. D'abord le bonnet était levé de dessus la tête et jeté en arrière, en sorte que le côté jaune restait en haut; ensuite les mains étaient réunies ensemble par un mouvement imitant celui qu'on fait en nageant, le pouce et l'index s'approchaient de la figure, et en tombant, on touchait avec la tête le bonnet qui avait été jeté d'abord.

A la porte des huttes, où les autels déparés et les images ployées indiquaient la fin de la fête, on voyait des *mandchi* et des *ghètzull* tenant des espèces de vases, avec lesquels ils versaient de l'eau sainte au peuple dans le creux de la main. Celui qui en avait obtenu, en avalait une partie, et se servait du reste pour se laver le visage. Je pris aussi de ce breuvage; il me parut composé

d'eau de safran et de sucre. Chaque kalmuk qui en recevait dans la main payait pour cela deux kopecks.

Lorsque je revins auprès du lama, je retrouvai encore tout dans le même ordre. On continuait de manger, et les prêtres étaient encore assis sur leurs talons. Certaines personnes chargées de cela, se mirent à recueillir des pièces de monnaie qu'on me dit être destinées au lama. Ceux qui quêtaient n'avaient pas beaucoup à demander, car chacun s'empressait de présenter son offrande.

La journée était excessivement chaude, ce qui fit que je ne voulus pas attendre la fin de la fête. Vers le soir, j'allai du côté du marché qui est composé d'environ cinquante huttes nomades, où des russes, des arméniens, des tartares offrent leurs marchandises. Les boutiques étaient plus fréquentées qu'à l'ordinaire, parce que la fête de l'*uriiss* avait attiré un grand nombre de marchands. Les objets qui s'y vendent sont des soieries, des toiles, des *kitai*, ou selon les russes, *kitaika*, et des ustensiles en fer. J'entrai dans plusieurs boutiques, mais

je fus obligé de m'y arrêter quelques minutes avant de voir quelque chose ; mes yeux ne pouvant rien remarquer d'abord à cause de la grande obscurité ; par-tout on apercevait des acheteurs kalmuks agenouillés par terre, essayant les marchandises qui leur étaient offertes et que les marchands vantaient de tout leur pouvoir. Le gain que ceux-ci font sur leurs marchandises n'est pas peu considérable, car cinquante à soixante werstes plus loin, la plupart des articles peuvent s'acheter à un tiers meilleur marché, et le transport sur chameaux ou sur les chariots tartares nommés *arba*, n'est pas d'un prix très-élevé.

Sur la demande que je fis, si les marchands n'étaient point volés quelquefois, on me répondit, que depuis bien des années, on ne se rappelait pas un seul vol fait dans les boutiques. J'en fus étonné, et je répliquai, que peut-être la sûreté des boutiques était due à un grand nombre de surveillans et de gardes ; mais j'appris, à mon grand étonnement, qu'une seule sentinelle se promenait la nuit. En effet, si l'on réfléchit qu'avec un couteau on peut faire des ouver-

tures dans les magasins , on a lieu de s'étonner que la facilité de commettre un larcin, ne tente pas les voleurs kalmuks.



LETTRE VI.

Axaï, 130 werstes de Sarepta, le 9 mai.

DEPUIS avant-hier, nous avons changé trois fois de séjour. Nous nous sommes avancés 50 werstes vers le nord, et nous nous trouvons maintenant auprès d'un ruisseau très-abondant en poissons, en écrevisses et en tortues, qui se jette dans le Don (*). Les environs présentent une plaine parfaite, qu'on choisit fréquemment, à cause de cela, pour camper, afin de pouvoir célébrer les jeux de lutte et de course, pendant l'*uriiss*.

Je suis satisfait de ce que nous devons rester trois semaines dans cet endroit, car

(*) On trouve des tortues dans toutes les rivières du Don, mais elles sont plus petites que dans le Volga et dans la mer Caspienne, car leur longueur n'est environ que d'un demi-pied. Quant à leur quantité, on s'en fera une idée lorsqu'on saura qu'à chaque coup de filet on en retire trois à quatre.

le changement trop fréquent de résidence ne m'amuse guère. Cette manière d'errer des kalmuks contraste si fort avec la façon de vivre des européens, qu'une petite description de leur déménagement ne peut pas manquer d'intéresser.

Le jour qui précéda notre première levée de camp, on nous prévint de nous tenir disposés pour la marche, et à l'heure indiquée, les chameaux ainsi que les chevaux furent prêts. Plusieurs kalmuks entourèrent notre hutte, en démontèrent les diverses pièces pour la charger. Une partie de nos équipages fut placée sur des chariots tartares. Ils diffèrent des chariots ordinaires par la grandeur de leurs roues, qui ont un nombre considérable de rais et un énorme moyeu.

Tout était en mouvement dans la horde, quelques heures avant le départ. Les kalmuks étaient occupés à réunir les troupeaux, à ployer les huttes et à rassembler les ustensiles; aussitôt que tout fut en ordre on partit pour le nouveau camp.

Quoique le pays des kalmuks soit inculte et inhabité, la route, suivie par une horde

en voyage, présente un spectacle tumultueux qui réjouit la vue ; les deux côtés de celle que nous parcourions étaient parsemés de bêtes de somme et de troupeaux. Le voyageur qui devance les chameaux, aperçoit ici un troupeau de bétail se laissant conduire par une femme kalmuke ; là, une troupe de jumens qui suivent volontairement un étalon. Plus loin, il trouve dix à quinze *ghèlloung* bien nourris qui poursuivent gaiement leur route. A leur côté, on voit assez souvent l'image de la misère, sous la forme d'un jeune garçon couvert de haillons, qui conduit à pied un ou deux chameaux, pendant que sa mère chemine à côté de lui, montée sur le seul cheval qu'elle possède.

Le vice-khan, qui est entouré de ses cinquante hommes, portant chacun une lance, se trouve toujours dans le premier groupe, et arrive par conséquent le premier sur le terrain du nouveau camp. Dès que le palais de ce prince est construit, celui qui est chargé de faire le thé, doit en préparer aussi promptement que possible, pour en faire servir. La plupart des kalmuks imitent son exemple. Ces migrations nomades nous transportent

aux premiers temps du monde, où nos pères, conduisant leurs troupeaux, menaient aussi une vie errante. Le peu de besoins qu'on avait alors, faisait que les princes et les sujets ne différaient point entre eux par les apparences et les richesses. Ce spectacle que j'avais sous les yeux, m'offrit une image charmante du passé, et faisait incontestablement une impression plus forte sur mon âme que toutes les descriptions des poëtes.

Pendant leur marche, les kalmuks s'occupent de la chasse, excepté cependant les jours de jeûne. C'était hier précisément un de ces jours, où les lois la défendent. Les russes qui se trouvaient dans la horde, se mirent à chasser les chèvres qui parcourent les environs. Ils prirent en peu de temps quinze à vingt jeunes chevreaux qui ne pouvaient pas fuir aussi promptement que les vieux; ils les apportèrent aux *ghèlloung*, qui les payèrent assez cher et les laissèrent ensuite courir, comme s'ils avaient par cette action évité un danger.

Un de ces *ghèlloung* qui était moins scrupuleux, et qui avait chassé la veille une chèvre, fut obligé de continuer sa route à che-

val, tout seul, car les autres, au moins pour cette journée, ne voulurent avoir rien de commun avec lui. Lorsque dans une horde, pendant les jours de prière, les russes (car les kalmuks ne le font pas) prennent du poisson ou des écrevisses, l'on voit venir ordinairement des *ghèlloung*, qui prient qu'on leur en donne une ou deux, afin de faire dans ces saints jours une bonne œuvre, en empêchant une âme de se perdre, d'après leur croyance à la métempsycose.

Quoique les kalmuks tuent les animaux domestiques pour se nourrir, un vrai sectateur du Lama ne doit détruire aucun être, à l'exception des bêtes de proie qui nuisent à ses troupeaux : ils ne tuent ni serpent ni tortue (*) ; les poux même, qu'on peut regarder comme une des principales incommodités de la vie des kalmuks, ne sont point détruits par les gens religieux. Je demandai dernièrement à un vieux tartare qui, pour s'en débarrasser, les secouait à

(*) Le fils aîné du vice-khan dit un jour à un kalmuk qui avait tué une tarentule : *cet animal te coûtera cher dans l'autre vie.*

terre, s'il n'en tuerait pas un pour de l'argent. Certainement non, répondit-il. — Mais pour mille roubles? — Pas pour un million! Que je tue un pou ou un homme, c'est la même chose; ils ont tous deux une âme.



LETTRE VII.

Le 12 mai.

Afin d'apprendre à bien connaître les mœurs des kalmuks, et pour faire en même temps des progrès dans leur langue, je vais souvent voir les prêtres qui sont ici : leurs habitudes et leur manière de vivre diffèrent assez peu de celles du commun des tartares; mais ils parlent cependant leur langue avec plus de clarté et de précision. Mes faibles connaissances de la croyance et des écrits de ce peuple m'ont procuré une espèce de vénération, qui vient fort à propos dans les visites que je rends. Afin que vous puissiez connaître les théologiens nomades, je vais vous rapporter quelque chose d'une conversation que j'eus il y a deux jours, lors de ma première visite chez un *ghèlloung*.

Dans ma course à la *khouroull*, je rencontrai en dehors d'une hutte de prêtre, le *ghèlloung*

Dchouyènèh (*), qui jouit d'une grande estime parmi les kalmuks, à cause de ses connaissances profondes. Il était assis la pipe à la bouche, et se trouvait étendu en partie au milieu d'un groupe de prêtres qui l'entouraient, les uns assis et les autres à genoux. Après les premiers complimens et quelques discours insignifians, le *ghèlloung* me fit à dessein une demande que chaque kalmuk, par politesse, adresse à la personne qu'il va voir le matin, et qui d'après le sens des mots doit signifier *avez-vous bien dormi? (amar tapto mèndèssun khonobuta?)* Mais comme il voulait s'amuser, ainsi que les autres, de mon ignorance, il changea malicieusement le dernier mot, et le remplaça par un autre qui signifiait la cho-

---

(*) Ce *ghèlloung* apprit quelque temps après, que je comptais partir pour Sarepta et demeurer quelques semaines pour y soigner la copie de mes écrits sur les mongols; il me demanda si j'avais parlé de lui, je lui répondis affirmativement. Mais avez-vous aussi écrit, répliqua-t-il, que j'étais à la cour avec le vice-khan et le lama, je lui répondis que non. Il me pria instamment d'ajouter cette circonstance; je lui promis de le faire, s'il voulait me permettre de prendre avec moi à Sarepta un de ses livres sacrés, qu'il m'avait refusé auparavant. Oui, oui, répondit-il, vous le prendrez.

se la plus abjecte. Je fis semblant de ne pas comprendre le double sens, et je répondis, comme si la demande m'eut été bien faite. Toutefois il renouvela sa question à double sens, et me dit ce que je devais lui répondre; je m'en tins à ma première réponse. Il m'honora alors du titre de *Biliktai kouhr*.

Il s'informa ensuite à quelle religion j'appartenais. Ayant répondu à cette question au moyen d'un interprête, je fus obligé de lui nommer ensuite les principales religions que l'on professe en Allemagne, et de lui faire comprendre, avec autant de concision que possible, leur différence; la question suivante prouve combien il avait compris ce que j'avais dit. Pourquoi n'avez-vous pas d'images, puisque ceci est formellement ordonné par votre religion ? Je ne me sentais pas disposé à entreprendre une discussion, et je me contentai de lui rétorquer par la réponse suivante. Pourquoi vos prêtres se marient-ils, quoique cela soit défendu par les lois des kalmuks? Il commença par me nier le fait; mais je lui citai plusieurs exemples de prêtres qui, dans les environs

de Sarepta, avaient des femmes et des enfans : il répliqua que ce n'était que des exceptions, et que les autres prêtres ne les adoptaient pas pour règle de conduite : cela peut-être, lui répondis-je, mais votre loi vous défend de vous nourrir de la viande du cheval, et vous ne vous faites aucun scrupule d'en manger : à ces mots il se tût quelques instans, ensuite il reprit, qu'en effet cette défense était prescrite, non par les Dieux, mais par un grand prêtre de l'antiquité; que du reste, on ne pouvait regarder cette inobservance de la loi, comme une faute. Ma réponse, qui mit fin à cette discussion, ne sera pas difficile à deviner.

Enfin le *ghèlloung* s'informa dans quelles vues je séjournais dans la horde. Lorsque je lui eus fait connaître mes desseins, il me promit, si je pouvais trouver un meilleur interprête, de m'aider à traduire les livres religieux des mongols. Il me nomma un vieux russe qui habitait dans la horde, mais qui malheureusement était tellement adonné à la boisson, qu'on ne pouvait obtenir de lui que de très-courts instans.

On me servit du lait caillé, et on me présenta une pipe pour fumer ; ensuite le *ghèlloung* me souhaita repos et santé, et s'éloigna avec deux ou trois de ses prêtres ; je quittai bientôt les autres.

Je vous ai fait part de cet entretien, afin que vous puissiez vous former une idée des prêtres kalmuks. D'après cela, si vous voulez les comparer avec la plupart de ceux de nos contrées, le contraste qui règne dans leur manière de penser vous paraîtra frappant. L'humeur joviale qui, chez les prêtres, dépasse ici même les bornes de la bienséance, est d'autant plus étonnante, qu'elle n'est nullement réprimée par la présence des jeunes garçons qui les entourent. Je vois des contrastes semblables dans mille circonstances de la vie de ce peuple. Vous ne pouvez vous imaginer comme les plus petites choses se présentent chez les kalmuks sous une autre forme que chez nous. Les impressions qui se rassemblent dans mon âme, et que je saisis suivant l'occasion, sont une des plus grandes compensations aux désagrémens occasionnés par une vie errante.

LETTRE VIII.

Le 18 mai.

Le *Dsour-Chaitchi* (kalmuk calculateur du temps) a choisi ce jour-ci pour célébrer particulièrement l'*urüss*. L'époque de cette fête est fixée par le calendrier kalmuk, et elle arrive ordinairement peu après la semaine de prière dont j'ai fait mention dans une de mes lettres précédentes. Les pratiques de dévotion pendant la fête de l'*urüss*, paraissent être principalement l'occupation des prêtres; leurs prières devant avoir plus d'efficacité, puisqu'ils prient pour le peuple. Dans les fêtes particulières qui commencent toujours en vidant des coupes d'eau-de-vie, les laïcs et les prêtres prennent la même part.

Lors de cette fête, dès le point du jour, le peuple, les prêtres et la famille du prince se réunirent en plein champ, s'assirent tous en s'agenouillant, et on récita une prière à

haute voix, après laquelle on se leva tout-à-coup pour s'incliner trois fois devant le soleil qui venait de se lever : comme offrande, on jeta dans l'air des flots d'eau-de-vie, et après cette cérémonie, on commença une autre prière. Lorsqu'elle fut terminée, tout le monde but de l'eau-de-vie, et on finit par un déjeûner de viande de mouton et de lait aigri.

Chacun retourna ensuite à sa hutte, où l'on s'était procuré une provision suffisante de spiritueux pour continuer à célébrer avec gaieté la fête de *Dchakdchamouni*. Chez le vice-khan on se préparait en même temps à exécuter des luttes ; une place assez unie et propre, destinée à cet usage, se trouvait située entre quatre huttes et deux pavillons, les cinquante gardes du corps du prince formaient un cercle entre ces mêmes huttes et pavillons ; ils étaient placés à quelques pas l'un de l'autre, et ils avaient fiché en terre leurs piques devant eux. La réunion était divisée en côté droit et en côté gauche, ou côté du prince et côté de la princesse. Ces deux personnages prirent place dans des huttes séparées, en face l'un

de l'autre. Les lutteurs devaient combattre autant pour leur gloire particulière, que pour l'honneur du côté qu'ils défendaient. Je me rendis avec les russes qui avaient été invités, et nous nous mîmes du côté droit, dans la hutte de la princesse. Il y avait là tant de monde, que nous eûmes bien de la peine à y pénétrer. Après la victoire, qui fut remportée par notre côté, on vida des bouteilles d'eau-de-vie et de vin doux tartare (*tchichirr*); pendantque, derrière nous, les autres convives vidaient des outres pleines d'eau-de-vie de lait. Nous nous rendîmes ensuite chez le prince pour voir la suite de la lutte, et nous y trouvâmes plusieurs personnages distingués qui humaient de l'eau-de-vie de lait dans de grandes coupes. On nous servit aussi de cette boisson désagréable. Le prince Tchoutchei qui est très-gai, ainsi que tous les autres kalmuks, l'était aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire, mais cependant sans jamais oublier de faire attention à son chapelet.

Nous jouissions d'une des plus agréables journées d'été de ce pays. Le prince voulait que la lutte, qui n'a lieu ordinairement que

le soir, commençât deux heures avant le dîner. Quatre juges du combat s'assirent au milieu du champ de bataille, revêtus d'habits galonnés couleur pourpre. Quelques cavaliers se trouvaient sur différens points, hors de l'espace indiqué pour la lutte, afin de séparer les combattans avec leur fouet, si cela devenait nécessaire. Les lutteurs s'avancèrent des deux côtés opposés, derrière de grands rideaux blancs qui étaient portés par d'autres kalmuks; ils vinrent jusqu'à deux pas du pavillon, se mirent à genoux, s'approchèrent encore et s'agenouillèrent de nouveau, enfin on tira le rideau, et les deux adversaires purent commencer. Les lutteurs kalmuks n'ayant d'autre vêtement que leur haut-de-chausses, on pouvait se faire une idée du combat à la seule inspection de leurs muscles.

Tchoutchei me fit observer lui-même chaque mouvement des lutteurs, et ayant remarqué que j'étais trop éloigné pour bien distinguer tous les objets, il me fit approcher; mais la palissade en bois m'empêchant encore de tout voir bien distinctement, j'allai prendre une place hors de la hutte.

Le lutteur favori du prince donnait ce jour-là, les dernières preuves de son adresse, car ses forces commençant à diminuer, il devait, après le combat, être rayé de la liste des lutteurs. Dans les grands jeux de lutte, les plus forts combattans doivent toujours paraître les premiers; mais Tchoutchei, pour éviter des dangers à son protégé et pour le favoriser, parce qu'il ne pouvait espérer une récompense qu'autant qu'il serait vainqueur, avait secrètement ordonné, que le premier lutteur de la princesse ne paraîtrait que dans la seconde scène.

Les adversaires qui ne s'étaient pas vus, et qui, même après le rideau tiré, parurent ne point se regarder, se mirent à courir l'un autour de l'autre, à la distance de vingt à trente pas, avec une fureur sauvage; ils s'approchèrent ensuite. Leur premier mouvement fut d'incliner l'avant-corps et de chercher mutuellement à se prendre; dès qu'ils se furent saisis, nous ne pûmes nous empêcher d'être étonnés de l'adresse et de la vigueur, avec laquelle ils déjouaient réciproquement leurs efforts. Leurs mains étaient comme enfoncées dans les bras l'un de l'au-

tre, leurs pieds paraissaient comme enracinés. Ils demeurèrent plusieurs minutes dans cette position, mais ils se séparèrent tout-à-coup, et cherchèrent à se prendre tantôt par la tête, tantôt par les jambes et principalement par la ceinture. Il arrivait quelque fois à l'un ou à l'autre d'être jeté à terre, mais alors celui qui était renversé se relevait avec une vitesse extraordinaire, et savait profiter du moment pour mettre son adversaire à la même place. Le combat avait duré ainsi plus d'un quart d'heure sans interruption, et les lutteurs n'avaient pas encore perdu toute leur vigueur, lorsque les juges du combat rafraîchirent les forces abattues des athlètes, en leur jetant de l'eau sur le corps. Un instant après, le combat parut suspendu comme par convention et pour se reposer. Les adversaires se séparèrent, tournèrent deux ou trois fois l'un autour de l'autre et s'attaquèrent de nouveau. D'après la loi des combats chez les kalmuks, l'un d'eux peut être jeté à terre sur le ventre ou sur le côté, sans pour cela être vaincu; ce n'est que lorsqu'il se trouve entièrement sur le dos, que l'autre est proclamé

vainqueur. Il y avait plus d'une demi-heure que les efforts des deux combattans étaient inutiles, lorsque le lutteur favori du prince parvint à renverser à terre son adversaire, d'une manière à peu près permise selon les lois de la lutte, mais qui fut considérée comme une victoire complette par les juges du prince ; car le vaincu était plus sur le côté que sur le dos, et s'appuyait encore sur son bras, lorsque les juges s'empressèrent de venir avec les cavaliers pour séparer les lutteurs. Celui qui avait été proclamé vainqueur par le côté droit, s'approcha de la hutte du prince, toucha la terre de son front et fut ensuite introduit. Tchoutchei ordonna qu'on lui apportât une coupe de lait caillé, et lui fit présent d'un manteau : on le conduisit ensuite aux partisans du côté droit ,et ses amis lui firent divers présens d'habits.

Les juges de la princesse demandèrent, il est vrai, que les deux lutteurs en vinssent encore une fois aux mains ; mais le prince s'y opposa.

Les autres s'approchèrent aussitôt, et commencèrent le combat avec fureur ; le

lutteur de la princesse montra une supériorité tellement marquée, qu'il ne laissa aucun doute sur la victoire.

Le combat n'avait duré que quelques secondes, lorsqu'il saisit son adversaire par les pieds, et le jeta sur le dos. La princesse donna au vainqueur, qui s'était approché de sa hutte pour se prosterner, une fourrure et d'autres pièces d'habillement. Pendant qu'il passait, le cri répété de *Woih! Woih!* se fit entendre du côté gauche, et de toutes parts on lui jetait des habits.

Il faut que vous sachiez le nom de ce lutteur si renommé chez les kalmuks : il s'appelle *Toucka.*

Les lutteurs de la princesse ayant obtenu presque tous les avantages, le prince retarda exprès le dîner, espérant que la victoire tournerait enfin de son côté ; il fit même combattre plusieurs couples à la fois, mais tout fut inutile, car l'autre parti eut continuellement le dessus.

Nous dinâmes assez tard ; les mets, en faveur des européens qui se trouvaient présens, avaient été apprêtés à leur manière : les kalmuks invités à ce repas, parurent ne

pas trop goûter nos friandises, cependant pour faire voir qu'ils ne dédaignaient pas les alimens étrangers , ils mangeaient un peu de chaque plat.

Pendant le dîner, la lutte a continué sans la moindre interruption ; mais le parti du prince eut constamment le dessous. Immédiatement après, nous reprîmes nos places pour voir la suite du combat, qui finit par m'ennuyer.

Vous avez pu remarquer que ces jeux de lutte s'exécutent d'après certaines règles , puisque je vous ai dit qu'il y avait des juges. Suivant ces règles , un lutteur ne doit point blesser son adversaire : il arrive cependant quelquefois que la fureur des combattans s'augmente à un tel point, que des bras et des jambes sont cassés et qu'on voit même des blessures mortelles. Un homme digne de foi , et qui avait vu beaucoup de pareils combats , m'assura que dans une semblable circonstance, un lutteur avait enfoncé le poing dans la poitrine de son adversaire : celui qui avait été ainsi maltraité entra dans une telle fureur, qu'il prit l'autre par les talons, le souleva, et en le jetant à terre,

lui rompit deux côtes. Le malheureux resta sur la place.

Quoiqu'il soit défendu aux lutteurs de se porter des coups dangereux, on ne s'oppose pas cependant à ce qu'ils s'excitent par des soufflets et des coups de poings, parce que cet exercice rend le combat plus gai ; néanmoins ils ne peuvent se prendre aux cheveux.

Lorsque la lutte est terminée, on donne au vainqueur le bonnet de l'adversaire que les juges, avant le combat, ont soigneusement mis à part. Cette fois l'avantage fut entièrement du côté de la princesse. Le prince qui avait présenté soixante-dix lutteurs aujourd'hui, en fit encore choisir vingt parmi le peuple, parce qu'il voulait absolument triompher ; mais lorsqu'on compta le nombre des signes de victoire, il s'en trouva du côté opposé cinq de plus que du sien. Les juges du prince, qui avaient mis quelques mouchoirs, prétendirent que plusieurs lutteurs, au lieu de bonnet, s'en étaient également servis ; mais cette ruse n'eut point son effet.

Vous serez étonné d'apprendre que plu-

sieurs *mandchi* et *ghèlloung* combattaient ; parmi les spectateurs même, il y avait beaucoup de *ghèlloung*, qu'on reconnaissait à leur bonnet en peau de renard.

L'exercice de la lutte représente chez les kalmuks, ce qu'étaient les jeux olympiques chez les grecs, les combats dans les cirques parmi les romains, et les tournois du moyen âge. Le prince me demanda si dans mon pays on exécutait des luttes comme dans le sien, ma réponse négative parut le flatter.



LETTRE IX.

Le 21 mai.

Je vous entretiendrai aujourd'hui d'une course de chevaux, qui a lieu chaque année immédiatement après la fête de l'*urüss*. Je m'y suis rendu, accompagné de M. de Weseloff qui séjourne dans la horde pour des affaires, et qui m'a communiqué plusieurs notions intéressantes sur le peuple kalmuk. Il conduisait avec lui un *sargatchi*, et je l'accompagnai à cheval. Les kalmuks nous avaient dit que nous n'aurions que trois werstes à faire pour nous rendre au lieu de la course; mais ces gens là, que les grandes distances n'effraient pas beaucoup, affirment souvent qu'un lieu se trouve près, lorsqu'il est fort éloigné. Il nous fallut galoper à toute bride pendant plus d'une heure, pour arriver à l'endroit indiqué.

Le soleil avait déjà parcouru une heure

environ de sa carrière, lorsque nous parvinmes à la colline ronde, qui devait servir de but à la course. La famille du prince, et les principaux personnages de la noblesse kalmuke, ainsi que les prêtres, étaient déjà placés avant notre arrivée; leurs regards pénétrans étaient fixés sur le lieu que devaient parcourir les coursiers. Les coupes d'eau-de-vie en circulant à la ronde, aidaient à passer le temps.

Le soir précédent, cinquante cavaliers, montés sur les chevaux les plus rapides qu'on put trouver dans la horde, s'étaient rassemblés pour la course; et afin que les chevaux fussent encore plus légers, on ne leur avait rien donné à manger de toute la nuit. La distance qu'ils avaient à parcourir, était au moins de trente à quarante werstes. Le premier rayon du soleil fut le signal de la course. On commença par aller au pas, ensuite on fit quelques werstes au trot, et l'on finit par pousser les chevaux au grand galop vers le but. Vous serez encore plus surpris de ce qu'une telle distance ait été désignée pour la course, quand vous réfléchirez, que les chevaux étaient conduits à travers une

immense campagne, par des cavaliers n'ayant pour guide que le ciel.

Nous étions assis depuis quelques minutes, lorsque les yeux perçans des tartares distinguèrent deux ou trois des chevaux les plus rapides ; je fus obligé d'attendre encore quelques instans avant de découvrir un nuage épais de poussière qui m'indiqua l'arrivée des coursiers. Quelques russes et quelques kalmuks, qui étaient allés à la rencontre des coureurs, à deux werstes de distance, pour essayer la vitesse de leur monture, ne purent pas atteindre le premier cheval qui arriva au but avant eux.

Le vainqueur était un *mandchi* âgé de dix ans environ. Les deux fils aînés du vice-khan le reçurent à quelque distance, et le conduisirent au but en tenant les rênes de son cheval. Le jeune vainqueur laissait voir sur sa figure une certaine expression de joie ; il était tout simple en effet que la victoire lui fut agréable, cependant on ne remarquait point en lui cette vive satisfaction qui eut été naturelle à un enfant de son âge : les autres cavaliers au nombre d'environ quarante-cinq n'atteignirent le but que dans

l'espace d'un quart d'heure ; quatre d'entre eux étaient tombés. Le cheval vainqueur paraissait si peu fatigué de sa course, qu'on ne remarquait sur lui ni écume ni sueur ; il souffla seulement à plusieurs reprises, après quoi on aurait dit qu'il n'avait pas couru.

Les cavaliers étaient convenus, afin de courir plus légèrement , ou pour ne pas perdre leurs bonnets, de faire la course la tête découverte, et même quelques uns avaient déposé leur veste. L'aspect de ces coureurs à demi-nus, indique combien diffèrent parmi les peuples, les idées de convenance. Des cavaliers et des lutteurs aussi peu vêtus auraient paru à Paris une chose contraire à la décence; mais les voiles transparens de plusieurs beautés parisiennes pourraient peut-être produire ici un plus grand scandale parmi les tartares.

Avant la fuite des kalmuks, lorsque les khans règnaient sur les bords du Volga, au-lieu de cinquante chevaux, on en choisissait cinq cents pour la course. Les récompenses qui sont maintenant arbitraires, étaient alors fixées pour les cinq premiers

coureurs ainsi qu'il suit : le premier recevait cinq cents moutons, le second quatre cents, le troisième trois cents, le quatrième deux cents et le cinquième un cent. Ces récompenses seraient maintenant beaucoup plus considérables, car un mouton coûte dix fois plus qu'il ne valait alors. Le vainqueur reçut cette fois-ci un morceau d'étoffe de soie pour un habit ; les autres coureurs eurent pour leur part l'avantage d'avoir fait preuve de la vitesse et de la force de leurs chevaux, ceux qui étaient tombés ne reçurent aucune compensation à cet accident.

Après la course, on se rendit de la colline ronde à une hutte élevée exprès pour le déjeûner. Ayant vu par les préparatifs que les liqueurs spiritueuses ne seraient point épargnées dans ce repas, et que le prince, lui-même, paraissait très-disposé à s'y livrer, je me gardai bien d'entrer dans la hutte. J'eus lieu d'être satisfait de ma détermination, car la plupart des convives sortirent passablement gris.

Le prince monta à cheval avec ses gardes du corps. La voiture d'état impérial du chargé d'affaire russe, fut rapidement emportée

à travers l'immense plaine , et les autres chariots ainsi que les cavaliers suivirent avec la même vitesse.



LETTRE X.

Le 23 mai.

Je sors de la *khouroull*, où je suis resté assez long-temps, avec le joyeux *ghèlloung* dont je vous ai entretenu il y a quelque temps.

Il n'existe pas dans le monde des gens aussi oisifs que les prêtres kalmuks. Homère, en parlant des Cyclopes, dit, qu'ils vivent sans semer, sans labourer, se confiant entièrement dans l'appui des Dieux : les prêtres kalmuks étendent cette maxime encore plus loin, car une partie des prêtres du second rang et d'autres tartares, sont obligés de s'occuper de leurs troupeaux, de leur table, de leurs habits, et ceux-ci ne songent absolument qu'à boire, à manger et à dormir.

Les jours de fête, ou, comme les tartares les appellent, *les bons jours*, donnent à ces prêtres oisifs une espèce d'occupation, qui

consiste à réciter tour à tour des prières, et à exécuter avec des trompettes, des chalumeaux et des cymbales une musique très-peu harmonieuse. Il ne faut donc point s'étonner, si leur corps indique la vie oisive qu'ils mènent, et s'il ressemble parfaitement à une masse de graisse recouverte de peau : l'embonpoint qui ordinairement se remarque, chez les hommes, dans la partie inférieure du corps, semble, parmi eux, avoir son siège vers la poitrine : ce qui leur est commun avec les autres kalmuks; cet embonpoint est tel, qu'il peut quelque fois faire douter du sexe. Leur visage bouffi ressemble assez à une pleine lune, et leurs yeux, qui ordinairement ne se laissent entrevoir qu'à travers une petite fente, sont toujours appesantis par un demi-sommeil.

J'arrive à la hutte, j'entre; sept à huit prêtres, nus jusqu'à la ceinture, et jouissant du plaisir qu'ils trouvent à dormir, sont couchés sur un des côtés de l'intérieur de l'habitation : je regarde autour de moi; j'en vois un éveillé, et je lui demande si Dchouyènèh, *ghèlloung*, y est : il m'indique à droite, un grand carreau élevé, sur lequel

le prêtre supérieur, dans le même costume que ses collègues, était plongé dans un profond sommeil. Je me mets à converser avec le *ghèlloung* qui était éveillé ; et bientôt les autres, qui s'éveillent, prennent part à notre conversation. Ils voulaient savoir quelle était ma patrie, et principalement quel était mon état ; je leur indiquai mon pays en traçant des lignes sur le sable, au moyen d'une canne que j'avais à la main : du reste, je leur fis croire que j'étais un ancien *ghètzull*, sans m'inquiéter de ce qu'ils pouvaient penser de cette déclaration.

Cependant le *ghèlloung* en chef s'était réveillé : je lui rappelai sa promesse de me faire voir un de ses livres religieux. Ce livre, que je connaissais déjà un peu, d'après les mémoires du conseiller d'état Pallas, mais que M. Weseloff m'avait indiqué, comme étant digne d'attention, est intitulé *Neligaryn Dalaï*, ce qui signifie à peu-près, *Mer de parabole*. L'auteur met dans la bouche du Dieu actuel de la terre plusieurs récits, et, d'après l'assurance de M. Weseloff, ce sont des leçons de morale. Il me raconta l'histoire suivante, à l'appui de ce qu'il

disait, et j'espère que vous serez du même avis.



« Une femme, qui fut mère de plusieurs enfans, avait toujours eu le malheur de les perdre peu de temps après leur naissance. Elle était grosse de nouveau, lorsqu'un *iltis* (putois) vint la trouver et lui dit : Si tu veux me prendre à ton service, tu ne perdras plus tes enfans, comme par le passé. La mère, comptant sur la puissance magique de cet *iltis* qui avait le don de la parole, accepta son offre. Quelque temps après, elle eut un fils, et s'étant absentée pour aller chercher de l'eau, un gros serpent s'approcha de l'enfant; mais l'*iltis* se jeta sur le reptile, le déchira et courut, en sautillant, à la rencontre de la femme qui rentrait avec son seau d'eau : celle-ci ayant aperçu les barbes ensanglantées de l'*iltis*, saisit une bûche et assomma celui qu'elle croyait le meurtrier de son fils. Elle rentra alors dans la hutte, et voyant le serpent mort et son enfant souriant, ses craintes maternelles se changèrent en un nouveau chagrin; mais ce fut envain qu'elle regretta le pauvre *iltis*. »

Ce récit, ainsi que plusieurs autres, excita ma curiosité, et je voulus connaître cet ouvrage. Le *ghèlloung* ne l'avait pas chez lui; mais il l'envoya chercher sur le champ. Le respect que les prêtres kalmuks ont pour ce livre, se remarque d'abord par l'extérieur; les feuilles étaient enveloppées premièrement dans une toile jaune, et ensuite dans une rouge; et la couverture extérieure se composait de deux petites planches, fortement liées ensemble par des courroies. On plaça un carreau devant moi, et on leva les enveloppes du livre, l'une après l'autre, jusqu'à ce que les feuilles demeurassent à découvert.

Quant à la forme des livres mongols-kalmuks, ils sont presque tous écrits sur des feuillets étroits et oblongs, soigneusement arrangés et copiés, que l'on place à des distances indiquées par l'ordre. Au lieu de crayons, on fait usage d'une espèce de stylet, et la règle est remplacée par un bâton ayant quatre surfaces égales. Les instrumens pour écrire sont contenus dans un étui de bois, pointu d'un côté mais assez large de l'autre. Il renferme plusieurs plumes, deux

gros pinceaux et de l'encre de la Chine : en écrivant, les kalmuks ont leur papier sur leurs genoux ; dans leur main gauche, ils tiennent un pinceau imbibé d'encre de la Chine, qui leur sert à remplir la plume d'encre du haut en bas.

Lorsque le livre fut ouvert, quelques prêtres s'approchèrent, en prirent plusieurs feuilles qu'ils pressèrent contre leur front, afin de témoigner par-là leur respect pour cet ouvrage. Avant de m'accorder la faveur de lire, on m'apporta de l'eau pour me laver les mains; mais je crois que leur but était moins qu'elles fussent propres, que de rendre mes doigts, par cette attention, moins indignes de toucher leur livre, car le linge qu'ils me présentèrent, pour les essuyer, les rendit plus sales qu'elles n'étaient auparavant. Dès que cela fut terminé, plusieurs prêtres s'assirent autour de moi, et m'engagèrent à lire tout haut, ce que je fis avec beaucoup de plaisir, car leurs observations me servirent à perfectionner mon accent mongol.

Un interprète russe qui était là, chercha à me rendre aussi clair que possible les observations kalmukes ; mais il n'y avait que

celles du chef *ghèlloung* qui me parussent satisfaisantes; car la plupart des autres théologiens laissaient entrevoir l'ignorance la plus complette: ils se contentaient, en lisant, de prendre le sens le plus superficiel, sans s'occuper de sa signification ultérieure; mais l'on se demande, si cette ignorance des prêtres n'est pas plus favorable pour assurer le systême du Lama, que ne le serait leur instruction.

Les kalmuks témoignent d'une manière singulière leur respect pour leurs livres saints. Ces livres ne peuvent être placés ni à terre, ni auprès d'un lit; ils ne peuvent être serrés avec des objets non consacrés; et on les regarde comme souillés, lorsqu'on marche ou qu'on s'assied dessus.

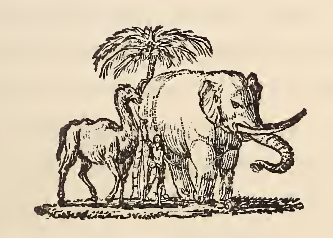
Je fis tout ce qui dépendait de moi pour me bien pénétrer de ces idées; cependant, sans le vouloir, je leur donnai un sujet de scandale. J'avais mis par écrit plusieurs explications de l'interprète, et j'avais mis ces notes à terre; les kalmuks ne s'en aperçurent que quand, par hasard, mon pied se trouva un instant sur le papier; on s'écria alors de toutes parts que je méprisais les li-

vres saints, et ce fut envain que je m'excusai en disant que je n'avais écrit que quelques mots : on me répondit que cela était égal : que ces mots étaient pris dans un livre sacré et qu'on devait les respecter autant que le livre même. Je n'eus rien de mieux à faire que d'alléguer mon ignorance.

Cette réparation tranquillisa tellement l'assemblée, que le chef *ghèlloung* me permit d'emporter le livre avec moi.

Ce trait vous montre les prêtres kalmuks sous le jour le plus favorable. Un étranger, qu'ils n'avaient vu que quelquefois, leur demande un de leurs livres les plus importans, et dont la sainteté est d'autant plus grande, que ce livre vient directement du Thibet; ils ne pensent pas que cet étranger puisse avoir peu de soin de cet ouvrage sacré : ils se fient entièrement à son honnêteté, et le lui abandonnent. Il est probable, qu'un de nos théologiens ne confierait pas si facilement, à un kalmuk curieux, un exemplaire de la sainte écriture. Je fus fort sensible à cette complaisance, et j'acceptai l'offre que me fit le *ghèlloung*, d'aller tous les jours m'exercer à la lecture chez lui; il me promit

de tenir toujours des livres prêts, sur la table sainte où sont placées ordinairement les offrandes.



LETTRE XI.

Le 24 mai.

DANS ma lettre précédente, je vous ai fait connaître la disposition des livres kalmuks, et la manière dont ils sont écrits, je vais aujourd'hui vous donner de plus grands détails à ce sujet.

L'écriture mongole, suivant la tradition du pays, fut inventée par *Sagdcha-Bandita*, grand Lama du Thibet, peu de temps après Tchingiskhan. Ce Lama raconta ce qui suit : il rêva un jour, que le premier objet qu'il verrait à son réveil devait représenter la forme de l'écriture mongole, dont l'invention l'occupait depuis long-temps.

Le premier objet qui s'offrit à ses regards, fut une femme portant un long fer à tanneur ; et dès-lors la forme de cet instrument fut destinée à servir de base à l'écriture. Il est possible que cette histoire soit vraie.

Peut-être, en considérant l'écriture mongole, aurez-vous eu occasion de remarquer certaines figures ayant de l'analogie pour la forme, avec l'instrument dont nous avons parlé; quoiqu'il en soit, il nous suffit de savoir, que les premières figures de l'écriture mongole ont été inventées par ce Lama, et perfectionnées dans la suite par les soins des princes mongols.

L'inventeur ayant pris les caractères chinois pour modèles, le nouvel alphabet, au lieu d'être composé de lettres simples, le fut de syllabes représentées par des signes; et comme les mots mongols sont tous formés de syllabes courtes, cet alphabet syllabique fut très-abrégé, et le nombre des signes fut déterminé par celui des voyelles et des consonnes.

L'alphabet mongol-kalmuk est composé de sept voyelles et de quatorze consonnes, d'où il résulte quatre-vingt-dix-huit signes syllabiques.

Les caractères des mongols et des kalmuks se tracent perpendiculairement, de haut en bas. Les voyelles occupent la première ligne de l'alphabet; et les consonnes

suivent dans un ordre tout particulier, ainsi que vous pourrez le voir dans les planches. Dans tous ces signes, vous trouverez les voyelles plus ou moins exprimées, les points et les autres lignes appartiennent aux consonnes. La première consonne L Z n'est exprimée que par un point. C H se distingue de S par deux lignes tranversales et un zéro. La différence entre D et C est exprimée par une position particulière de la figure ovale; et entre M et L par des lignes courbes, et entre J et K elle est indiquée par une seule ligne. Si vous considérez la simplicité de ces différences, vous verrez combien il est facile de lire le mongol.

Les mongols et les kalmuks, qui peuvent en effet se vanter d'avoir une belle écriture, sont si exacts à donner à leurs caractères une forme agréable, que la plupart des traits qui terminent leurs lettres, soit à la fin, soit au milieu des mots, sont arrondis.

Quand, dans les expressions étrangères, il y a des lettres qui manquent à l'alphabet mongol, on les remplace par des lignes que les kalmuks nomment *galih*. Pour ce qui a rapport à cette dernière écriture,

je vous renvoie à la gravure qui se trouve dans la seconde partie des mémoires sur les kalmuks, par le conseiller d'état, Pallas.

Vous trouverez, dans ce même ouvrage, l'alphabet des mongols (*liv.* 2, *pag.* 363); mais par la négligence du graveur, la plupart des signes sont très-mal représentés.

Quant à la prononciation, les syllabes sont rendues avec une certaine expression, et les mots longs sont indiqués par de petits accens placés à la droite.

La ponctuation comprend trois signes : après les phrases courtes, qui ne forment souvent pas un sens complet, on met deux lignes = ; après des phrases longues, qui expriment un sens complet, on place quatre points : : ; à la fin d'une section, d'un chapitre ou d'un livre, on répète ces points trois fois à une certaine distance.

Les kalmuks avaient jadis des imprimeries sur les bords du Volga; et l'on imprime encore, en Chine, des livres mongols, par ordre de l'empereur. Quoique je n'aie vu aucun de ces ouvrages, je suppose cependant que toute l'habileté des tartares, en fait d'impri-

merie, se borne à faire des gravures sur bois. Mais serait-il impossible d'imprimer des livres mongols avec des caractères mobiles ? J'espère vous en faire voir la possibilité, par quelques réflexions qui vous rendront la chose plus claire.

L'écriture mongole est composée de mots qui peuvent être exprimés par un seul signe, et la plus grande difficulté, pour imiter ce signe unique, consiste à bien rendre la ligne intermédiaire qui unit les signes, parce qu'en raison du bon effet qu'elle produit dans les manuscrits, elle ne devrait pas être négligée dans les livres qu'on imprimerait.

Ces signes uniques de mots pouvant se séparer en voyelles et en consonnes, le graveur peut aussi, afin de ne pas multiplier inutilement les signes, séparer les voyelles des consonnes. Ceci ne peut avoir lieu que pour des syllabes ou voyelles qui sont jointes aux lettres M L E à l'S dur et à l'S doux, ou S C H et Z. Le signe final peut facilement être séparé des voyelles ou des consonnes qui le précèdent. L'accent peut, en quelque sorte, être réuni dans la même ligne que les lettres, de manière à ne laisser aucun

vide, parce qu'on le considère comme une lettre.

Vous voyez par-là combien il serait facile d'imprimer des livres mongols. Le nombre des lettres différentes (accens et points calculés), qu'une casse devrait contenir, s'éleverait tout au plus à cent. Dans l'imprimerie de la musique, il y avait des difficultés bien plus grandes à surmonter, et cependant on est parvenu à les vaincre. Combien ne serait-il pas plus facile de réussir pour l'écriture dont nous parlons ?

LETTRE XII.

Le 28 mai.

Mes observations sur l'écriture mongole seraient très-incomplettes, si je ne vous faisais pas connaître les principales particularités de la langue qu'elle exprime ; mais comme ceci exigerait une dissertation qui s'étendrait au-delà des bornes d'une lettre, je préfère extraire quelques lignes d'un livre original que j'ai traduit. J'ai choisi pour cela quelques phrases dans le *Goh-Tchikitou* (*) où le héros de l'histoire est le premier ministre de son père.

Vous recevrez, en même temps que la traduction, le texte mongol, écrit de haut en bas, avec la prononciation de l'original

(*) On peut voir cet extrait dans le troisième volume de l'ouvrage.

en lettres italiques, et enfin une traduction littérale où le sens et la réunion des mots sont négligés.

« Lorsqu'il (le prince) eut ainsi parlé, il s'approcha du vieillard d'un air sauvage : Que faire, dit-il, pour être écouté ?

« Le ministre parla ainsi : Ta contenance annonce une origine élevée, ton esprit est calme, ton corps est d'une beauté distinguée, ton visage ouvert : d'où viens-tu, jeune homme ?

« Il s'exprimait ainsi, et le prince lui répliqua par ces paroles : Je suis du royaume du milieu, je suis le plus jeune frère de la jeune épouse du khan *Unnèkèr Teureulkitou;* voilà ce que je suis.

« Il dit, et le ministre continua en ces termes : Tu ne ressembles pas au frère de cette jeune épouse. Une vache ne met pas un cheval au monde, dit le proverbe; mais je suis un vieillard courbé par les années et par les chagrins : dis-moi la vérité. Tu parais si fatigué ainsi que ton cheval, qu'il pourrait bien se faire que tu vinsses d'un pays étranger. N'as-tu jamais rien entendu raconter de *Goh-Tchikitou*, ou de

Erdèni Jsètsèk? Sais-tu s'ils sont heureusement arrivés dans le royaume de *Champala?* Parle ! éclaircis mes doutes , et dis la vérité! Ton seul aspect m'a déjà rempli de joie. Ayant ainsi parlé, le prince, pour ne point mentir, répondit: Ce *Goh-Tchikitou,* c'est moi-méme. »



LETTRE XIII.

Le 4 juin.

Si mes récits sur les jours de fêtes des kalmuks vous ennuient, je vous plains, car je vous en prépare un aujourd'hui.

Une grande fête annuelle, que les kalmuks célèbrent ordinairement à l'approche des plus longs jours, occupe depuis une semaine environ la *khouroull*; mais c'est principalement depuis trois jours que les timbales, les trompettes et les cymbales se font entendre. Ce qui s'est passé durant ce temps mérite d'autant plus d'être cité, que personne jusqu'ici, n'a écrit sur le sujet dont nous nous occupons.

Dchouyènè, *ghèlloung*, m'avait dit la veille de donner toute mon attention à cette fête, en ajoutant, que je ne devais pas manquer de m'y trouver, puisqu'il y aurait des choses curieuses à observer.

Le bruit des instrumens m'annonça, vers midi, le commencement de la cérémonie. Je trouvai près des huttes où l'on prie, la foule des prêtres qui s'étaient distribués en bandes, et rangés en lignes, pour commencer la marche ; les personnes chargées seulement de porter les instrumens, formaient déjà un groupe considérable. Sur les côtés flottaient différentes espèces de drapeaux, que les kalmuks appellent *chimek* (beau), quelques uns étaient formés de banderolles de soie, de plusieurs couleurs, cousues en rond, et ressemblaient aux enseignes romaines. D'autres flottaient, comme des bannières, sur des bois transversaux portés par d'autres perches.

Nous n'eûmes pas long-temps à attendre. Les principaux prêtres sortirent d'une hutte, portant deux grandes caisses ayant la forme d'un cercueil, et se placèrent à la tête de la foule pour commencer la marche. Les autres, revêtus de leurs ornemens rouges, suivirent de près, et s'empressèrent l'un après l'autre autour de l'autel, pour aider, même ne fut-ce qu'avec le bout du doigt, à les porter : quant aux instrumens, les timbales

étaient fixées sur des branches de bois, attachées à la ceinture de ceux qui en étaient chargés ; et les grandes trompettes étaient soutenues par des bâtons que portaient des hommes du peuple. Le bruit de tous ces instrumens ressemblait parfaitement à une musique de bacchantes.

La foule du peuple qui fermait la marche, n'était guère plus nombreuse que celle des prêtres. On en voyait plusieurs dans les deux groupes, suivre la tête couverte; et il n'y avait que les vieilles femmes qui témoignassent leur dévotion, par des soupirs, qu'on aurait cru sortir du plus profond de leur cœur.

A quelques centaines de pas de la place où la marche commençait, il y avait un échafaudage, en forme d'autel, qui s'élevait à la hauteur de deux toises environ, et qui se trouvait fixé par devant, et par derrière, avec des cordes; devant cet autel était une place circulaire, couverte de tapis destinés aux prêtres; et entre les tapis et l'autel, on remarquait un parapluie pour le lama : c'était là que devait commencer la fête.

Les caisses sacrées furent déposées au

pied de l'autel, et les images qu'elles contenaient furent déroulées. Parmi celles qui se trouvaient entourées d'un rideau rouge, il y en avait une que l'on considérait comme la principale, et qui fut élevée sur l'autel: les deux autres ornèrent les échafaudages qui étaient à côté.

Le lama n'était pas encore arrivé, et la fête ne pouvait commencer que lorsqu'il aurait paru. Dans cet intervalle, quelques prêtres m'engagèrent à m'approcher pour considérer de plus près tous ces objets; leur complaisance fut même si grande, qu'ils me frayèrent un chemin à travers la foule, et me conduisirent au sanctuaire. Sur l'autel, il y avait une couverture jaune, garnie de plis réguliers de chaque côté, et le bord de cette couverture était orné de fleurs sacrées, de couleur rouge, dont la broderie se faisait remarquer par sa beauté. Plusieurs coupes d'offrandes et les images dorées de quelques divinités du lama, se trouvaient encore sur l'autel. Comme je n'y voyais rien de remarquable que la couverture jaune, je ne restai que quelques instans, et m'enfonçai de nouveau dans la foule pour reprendre ma place.

Près de l'autel, on voyait flotter les bannières, et les instrumens étaient placés en face, hors du cercle. Tout-à-coup la plupart des prêtres disparurent, parce que le lama arrivait et qu'il fallait le recevoir avec la plus grande pompe. Ce fut au son de la musique, que ce patriarche kalmuk fut porté en triomphe, sur un palanquin, autour de la moitié du cercle : là, il descendit et s'avança près de l'autel, couvert du parasol.

Peu après, le vice-khan arriva avec ses deux fils, et se plaça derrière les prêtres qui, en attendant, s'étaient assis sur les coussins de feutre, la tête découverte. A un signal donné, les rideaux qui étaient devant les images se levèrent, et tout le peuple, ainsi que les prêtres et le prince se prosternèrent trois fois. L'aspect de quatre à cinq mille hommes, se jetant tout-à-coup à terre, et répétant trois fois ce mouvement, avec une espèce de mesure, fut fort agréable pour moi. J'eus de la peine, dans cet instant, à trouver une place, où je pusse être en sûreté contre les têtes et les pieds de ceux qui se prosternaient.

Après cette première cérémonie, le vice-

khan fit trois fois, avec sa suite, le tour de l'espace circulaire, tenant son chapelet à la main, et il prit place auprès du lama. Son épouse en fit aussi trois fois le tour, et s'assit en dehors du grand cercle, sous un pavillon qui y avait été élevé, et où le thé l'attendait. Le cercle que l'on parcourt ordinairement en pareilles occasions, est toujours exécuté dans la direction du soleil.

L'image qui occupait presque toute la façade de l'autel, représentait *Abidaba*, peint de couleur pourpre, dans son élysée *soukoubadien*. Le coloris de cette peinture ne paraissait pas mauvais, mais la figure principale n'était point en proportion des autres. Le lama et quelques uns des prêtres les plus importans s'approchèrent de l'image, avec des pastilles à brûler, placées sur de grandes feuilles d'herbe, afin de les porter plus commodément.

Enfin on apporta aux prêtres réunis, de grands vases en bois avec du thé et des gâteaux. Il y avait un troupeau entier de moutons destinés au dîner, et qu'on fit avancer vers le lieu du sacrifice. Le repas, souvent interrompu par des prières et d'autres cé-

rémonies, continua jusqu'au coucher du soleil : à la fin, l'image fut roulée de nouveau et portée en procession. Les deux jours suivans, on renouvela cette même fête ; mais au lieu de *Abidaba*, ce fut *Dchakdchamouni* qui fut exposé le second jour, et *Maidari* le troisième.

Le prophête du vice-khan qui doit prédire le temps, avait annoncé pour le troisième jour de fête, vers midi, une forte pluie, et avait empêché, par cette raison, de déployer la dernière image ; la fête ne commença qu'à six heures du soir. Le temps démentit cependant le prophête, qui avait trop compté sur les nuages épais qui couvraient le matin l'atmosphère, et qui tardèrent pour se changer en pluie, et nous inonder d'un véritable déluge, jusqu'au moment où la fête devait commencer. J'eus le bonheur de me mettre à l'abri, sous le pavillon, avec les porteurs d'instrumens. Le prophête du temps (*Isaddatchi*) s'excusa, en disant que la chaleur excessive avait nui à son talent.

LETTRE XIV.

Vous me demandez mon opinion sur l'origine du nom kalmuk, et vous désirez savoir d'après quel fondement j'écris toujours kalmuk au lieu de kalmouk. Je me conforme à la prononciation des russes et des tartares, qui sont les voisins les plus rapprochés de ce peuple, et ceux dont l'autorité doit avoir d'autant plus de poids, que leur nom même est emprunté de la langue tartare.

Les kalmuks s'appelaient *euleutes*; mais ce nom est devenu si inusité parmi eux, qu'il n'y a que les gens instruits qui le connaissent. Ils s'appellent eux-mêmes *chalmuks*, parce qu'ils ne peuvent pas le prononcer différemment, et Strahlenberg fait dériver ce nom du mot tartare-russe *kalbak* (un bonnet). Pourquoi ? Est-ce parce que les kalmuks portent toujours des bonnets? Mais

les tartares et plusieurs autres peuples en portent également.

Il est beaucoup plus probable que ce mot vient de *khalimak*. Abulhasi même paraît confirmer notre opinion, en appelant ce peuple khalmak. Suivant cette expression tartare, le mot kalmuk signifie ou *infidèle* ou *dérivé*. Laquelle des deux significations faut-il donc adopter, la première ou la dernière? Tous se déclarent pour la dernière, et trouvent par là occasion d'expliquer que, lors de la séparation de ce peuple d'avec les peuplades voisines, celui-ci conserva la tige de son origine, et reçut le nom de khalimak ou son dérivé kalmuk. Cette opinion paraît appuyée par les anciens livres kalmuks, où il est fait mention d'une grande tribu du peuple kalmuk, dont une partie s'était établie, dans l'origine, aux environs du Thibet; tandis que l'autre l'abandonna et se retira vers l'est, où elle finit par se confondre avec d'autres peuples voisins du Caucase.

C'est ainsi que M. le conseiller d'état Pallas donne l'étymologie de ces mots, et vous conviendrez qu'elle est assez probable.

Quant à moi je n'ai à y opposer que le mot *infidèle*, qui est aussi un sens du mot *khalimak* : cette seconde signification m'a donné lieu d'admettre une autre hypothèse, qui peut avoir autant de probabilité que la précédente.

Les peuplades mongoles n'étant point, dans leur origine, sectatrices du Lama, et les tartares n'ayant point encore adopté les principes de Mahomet, il est possible que, dans les temps anciens, une même religion réunît les tartares et les mongols. Ces derniers abandonnèrent peut-être leur croyance, et suivirent la religion lamaïque, tandis que les premiers, pendant long-temps, restèrent fidèles à leur ancien culte. Les choses étant ainsi, il était naturel que les tartares cherchassent à injurier les mongols, en les qualifiant d'*infidèles*. Tant que ce nom rappela une idée injurieuse, il n'y a aucun doute que la nation même le rejeta : mais, dans la suite, cette signification s'oublia et les *euleutes* ont pu s'appeler alors kalmuks. Selon la première explication, les mots *infidèle* et *dérivé* sont pris dans des sens différens, mais d'après la dernière, on peut les réunir.

Les apostats mongols ont pu être considérés, par les *euleutes* tartares, comme séparés du reste de la nation; mais ceux qui restèrent fidèles à leur ancienne tribu et à leur culte, ne dûrent pas être appelés infidèles. Vous devez supposer, que les *euleutes*, que nous sommes habitués à désigner sous le nom de kalmuks, n'ont point joué autrefois un rôle insignifiant dans l'histoire. Pallas, d'après ce que je sais, eut d'abord l'idée pleine de vraisemblance, que les huns, qui jadis ont envahi une partie de l'Europe, sortaient des peuplades kalmukes. La figure des huns, ainsi que la tradition d'une ancienne émigration des hordes kalmukes vers l'est, ont donné au célèbre auteur que nous avons nommé, l'idée de cette hypothèse.

Veuillez me permettre de vous donner de plus grands éclaircissemens sur son opinion, pour voir si je pourrai réussir à changer un simple doute en vérité.

Ammien Marcellin, Procope, et principalement Priscus, qui fut envoyé par l'empereur Théodose, comme ambassadeur, à la cour d'Attila, et qui avait connu person-

nellement ce conquérant, nous ont laissé des notions précises sur les traits, la manière de vivre, les mœurs, les usages ainsi que sur les noms de plusieurs huns; ce qui nous donne une idée juste et précise de leur origine.

Les erreurs, que l'on a répandues depuis sur les kalmuks, firent regarder jadis les huns, avec cette prévention, qui s'attache encore aujourd'hui aux tartares, dans une partie de l'Europe. D'après cela seul, nous pouvons déjà concevoir ce qui donne lieu à répandre ces erreurs, tant sur les huns que sur les kalmuks, par l'analogie des habitudes et des usages. On prétend par exemple, que les huns mettaient de la viande sous la selle de leurs chevaux; mais ils ne le faisaient probablement que pour guérir les plaies que les selles causaient au dos de ces animaux (*). Les huns, dit-on, étaient assez barbares pour manger de la chair humaine; mais peut-être n'était-ce qu'un bruit qu'ils répandaient dans leur camp, comme le font

(*) Des voyageurs rapportent que c'était pour la mortifier.

tous les kalmuks, pour rendre leur nom effrayant et terrible aux ennemis.

Quant à la figure des huns, Jordanus nous les représente, *Ch.* 38, comme étant d'une petite stature, ayant la poitrine large, les épaules fortes, les yeux petits, et le nez écrasé. Tout ceci convient aussi bien aux peuplades mongoles qu'à celles dont nous parlons.

Ammien Marcellin (1, 2.) affirme, que les huns enlèvent la peau du menton à leurs enfans, pour empêcher que leur barbe ne pousse; mais il paraît que cela n'est qu'une pure invention destinée à expliquer le manque de barbe de ce peuple. Procope, *Anec. Ch.* 7, remarque que les huns se rasaient la tête et ne laissaient qu'une touffe de cheveux au milieu ; il dit aussi que leurs habits avaient des manches très - grandes au-dessous des épaules et étroites au poignet. Les kalmuks et les mongols conservent encore aujourd'hui la même coupe d'habits et la même coiffure.

Les mœurs et les usages des huns nous sont connus par ce qu'en dit l'ambassadeur grec Priscus; il est vrai que quinze cents

ans se sont écoulés depuis son ambassade; mais les documens qu'il nous a laissés, sur la manière de vivre adoptée à la cour d'Attila, sont si précis, que lorsqu'on les examine, on se croit transporté dans l'habitation du khan des kalmuks. Ce conquérant avait amassé, par ses victoires, des richesses qui l'avaient mis dans le cas de s'environner d'une espèce de luxe, sans influer cependant sur ses mœurs simples. L'envoyé l'aperçut assis sur une estrade élevée en face de la porte, comme cela se pratique chez les kalmuks et chez toutes les peuplades mongoles. Les ambassadeurs s'asseoient, comme chez ces tartares, des deux côtés du prince, les plus distingués d'entre eux à la droite, et les autres à la gauche. Il est vrai que les convives sont servis dans des vases d'argent, et qu'on leur donne à boire dans des coupes d'or; mais Attila, suivant les coutumes de son peuple, mangeait la viande qui lui était servie dans une écuelle en bois, et buvait dans une coupe de même matière. Les habits, les armes et les harnais du cheval de ce conquérant, étaient en rapport avec sa vie no-

made. Nous trouvons encore la même conformité entre les huns et les mongols, dans les notions que nous avons sur les deux épouses d'Attila.

Entre le petit nombre de traits rapportés par Ammien sur le caractère des huns, il y a deux choses principales à remarquer, qui conviennent aussi aux mongols, savoir : l'inconstance et la promptitude avec laquelle ils passent de la colère à la réconciliation.

La preuve la plus forte de l'origine mongole des huns, se trouve, à ce qu'il me paraît, dans les noms que l'écrivain grec donne aux personnages les plus remarquables. Le père d'Attila est appelé par Jordanus, *Ch.* 49, *Mounzak*. Ce nom est composé des mots mongols *mou* (mauvais) et *zack* (temps). A une époque plus éloignée, un prince mongol habitant les bords du Volga a porté le nom de *Manzack*. Les kalmuks ne connaissent pas le nom d'Attila; mais le nom hongrois de ce héros nous ramène sur la trace mongole. Otrokocsi (*origines hungaricae P.* II *P.* 39) dit que le prince hun fut appelé Athel et Atzel par

les hongrois, quoique les huns aient prononcé ce nom Attila, et que cela signifie un grand homme (*magnus*); dans les anciennes chroniques allemandes, et dans les chants, il est appelé Etzel. En supposant même qu'Otrokocsi se soit trompé sur la signification particulière de ce mot, il paraît cependant qu'il en a compris très-bien le sens; car *Aedschil, Adschel, Aethel* indiquent encore maintenant, dans les dialectes tartares et mongols, le grand torrent du Volga. Que le fils d'un prince mongol ait été appelé comme un fleuve, cela ne doit pas nous étonner; car les mongols et les kalmuks ont très-peu de noms déterminés; mais ils les tirent arbitrairement tantôt d'objets sans vie, tantôt d'êtres animés. Je connais un prince kalmuk qui a pris son nom de la petite rivière Oulastou qui se jette dans le Don (*). Pourquoi le prince hun n'aurait-il pas adopté le nom d'un fleuve, sur les bords duquel il aurait peut-être pris nais-

(*) Lorsque le grand-pristaw actuel arriva dans la horde kalmuke, le fils d'un kalmuk distingué naquit, et on lui donna le nom du commandant russe Nicolas Jwanowits.

sance ? Le nom hun *Densikh* que d'autres écrivains rendent par *Denzsuck* ou *Denzisch*, est tout à fait mongol, et même un de leurs Dieux le porte. Un autre nom, qu'on écrit *emedzar*, et qui peut-être devrait s'écrire *œmnikzar*, signifie en langue mongole un bœuf sauvage : le nom *outo*, peut-être *outou*, signifie long, haut. Faut-il de plus grandes preuves pour trouver de l'affinité entre les huns et les mongols? Je ne le crois pas.



LETTRE XV.

A la Selma, le 13 juillet.

L'ARRIVÉE du grand-pristaw (*) à Zaritze, où il était attendu depuis long-temps, nous avait obligé de suivre la horde jusqu'au bord de la rivière *Tcherljenn*, à vingt werstes de Zaritze et de Sarepta; parce que le prince voulait venir aussi loin que possible à la rencontre de son prétendu ami; cependant, dix jours après, nous étions de rechef à cent vingt werstes au sud. Le pays où nous nous trouvons maintenant, est un des trois districts, qui ont tiré leur nom de la quantité de petits ruisseaux qui se réunissent au Volga, par le moyen de la Sarpa. Les riches prairies de *Selma* ont beaucoup souffert cet été de l'extrême chaleur. Nous ne nous

(*) Titre d'un agent russe qui est sous les ordres du conseil des affaires étrangères.

arrêterons ici que quelques jours, ensuite nous remonterons vers le nord.

Le grand-pristaw a choisi ce lieu d'après le conseil du chef tartare, pour célébrer la confirmation de la dignité de vice-khan, accordée par l'empereur à celui-ci, et en même temps pour tâcher d'aplanir quelques difficultés, qui s'étaient élevées entre les chefs des hordes.

Ces difficultés avaient pour cause la nomination du vice-khan actuel. Tchoutchei de la race de *Dèrbète*, ne devait sa dignité qu'à l'avantage d'avoir été connu par l'empereur Paul, comme député des hordes. Le *czar* distingua d'abord l'esprit clairvoyant de ce fils de la nature; il se convainquit de sa justice, et trouva que, parmi les princes kalmuks, il n'y en avait aucun qui méritât autant que lui d'être placé à leur tête. Le peuple est très-content de ce choix; mais la plupart des principaux tartares regardent cette nomination comme une violation de leurs droits; et cela, parce qu'ils descendent en ligne droite du khan *Ajouka*.

Tous les princes avaient reçu l'ordre de se trouver dans le lieu indiqué trois jours

avant la fête; et cependant il ne s'en rendit que cinq des quinze ou seize qui étaient appelés. Une partie de ceux qui restaient, ne vinrent pas, et les autres n'arrivèrent que le soir de la fête, ou même le lendemain.

Pour voir la cérémonie qui devait commencer de très-bonne heure, j'accompagnai le grand-pristaw, avec quelques autres étrangers, à la hutte du vice-khan.

A cent cinquante pas environ de cette hutte, était élevé l'autel, qui avait servi à la fête des images, et sur lequel on voyait placées quatre peintures déroulées, qui ne représentaient que trois Dieux, parce que l'image du Dieu *Maidari* était double. Les prêtres s'étaient déjà réunis aux environs de l'autel, avec leurs bannières et leurs instrumens de musique. Auprès des prêtres, était une table couverte d'un tapis rouge ; et des chaises de camp, des tapis étaient rangés sur deux lignes.

Nous trouvâmes le prince et la princesse revêtus de leurs habits de parade, prêts à commencer la fête. Un drapeau impérial chamarré d'or, et orné de franges de même

métal, flottait à côté de l'autel, auprès de l'image dorée de *Dchakdchamouni.* Le lama qui devait assister à cette fête, parut à peu près en même temps, et s'assit sur des coussins placés entre l'autel et le lieu où se trouvait le prince; mais avant de le faire, il se prosterna trois fois devant l'image. Le prince alors s'avança vers lui, fléchit un genou, plaça sa main droite sur le bras droit du lama et baissa sa tête, que celui-ci toucha avec la sienne. Le grand prêtre déposa son manteau, et demeura assis les pieds croisés, revêtu de son habit rouge. Nous fûmes obligés d'attendre plus de deux heures les autres princes, parce qu'ils avaient campé à quelques werstes du quartier général, et paraissaient différer leur arrivée à dessein. Ce retard était d'autant plus désagréable à tout le monde, que la chaleur devenait insupportable. Ils arrivèrent enfin, s'approchèrent d'abord du lama, ensuite de leur chef, avec les marques de respect ordinaires, puis s'assirent sur les couvertures qu'on leur avait préparées.

Le bruit de deux plaques en cuivre, qui étaient portées devant l'autel, et qu'on frap-

pait avec des bâtons, annonça le commencement de la cérémonie. Le *Dchakdchamouni* d'or était porté par deux prêtres, et un troisième le couvrait avec un parasol qu'il tenait à la main; ensuite venait le lama, au dessus de la tête duquel quatre prêtres portaient un morceau d'étoffe rouge, suspendu à des bâtons qu'ils tenaient élevés. Huit prêtres, revêtus d'habits rouges, et ayant le bras droit nu, suivaient le lama; et derrière les prêtres flottaient trois drapeaux : celui de l'empire était au milieu, et deux kalmuks marchaient de chaque côté. Les deux fils du vice-khan, en habit écarlate, portaient, derrière le drapeau impérial, sur un coussin en soie, les titres en parchemin, constatant comment le monarque tartare avait hérité de son père du droit d'être nommé vice-khan. Après les deux jeunes princes, on voyait le vice-khan et le grand-pristaw; le premier portait sur sa poitrine le portrait du czar, qui était orné de brillans, ainsi qu'un sabre et un ceinturon donnés par la munificence impériale : à la droite du vice-khan, et à la gauche du grand-pristaw, on portait des fourrures d'hermine, dont la valeur était

augmentée par la main qui en avait fait présent; ensuite venaient les autres princes, les *sargatchi* et les principaux de la cour kalmuke, marchant tous deux à deux.

Ils s'approchèrent de la table rouge, et l'image d'or fut posée sur le lieu le plus élevé. Le vice-khan se plaça, par respect religieux, à la gauche de l'image, et le grand-pristaw à la droite. Le lama s'assit sous un parasol carré; et les autres personnages distingués prirent leur place sur le tapis, suivant l'ordre de l'étiquette, auquel présidait un maître des cérémonies (le capitaine Ljen Wassiljen Petrulesi), chargé de cet emploi.

Avant que chacun eut pris place, la musique cessa; tous les assistans se découvrirent, et le grand-pristaw présenta au prince les titres qui le confirmaient dans sa place. Tchoutchei les prit, pressa contre son front le bord des parchemins, et dit qu'il recevait cet écrit comme la plus haute marque de la faveur impériale.

Le secrétaire du grand-pristaw monta sur une caisse renversée, qui tenait lieu de tribune, et lut les titres originaux : le comman-

dant (*translateur*) traduisit ensuite le texte russe en langue kalmuke. Quand tout le monde fut assis, on lut également la traduction kalmuke d'un discours du grand-pristaw; et pour terminer la cérémonie, les prêtres chantèrent une hymne d'actions de grâces à laquelle le prince prit part : l'accord des voix, le sentiment qui paraissait y régner, avait quelque chose de joyeux qui ressemblait à une prière. Le lama lui-même me parut diriger la musique, puisque, par un mouvement de ses mains, tantôt il faisait jouer les cymbales et les chalumeaux, tantôt les timbales et les trompettes, afin de soutenir les voix des chanteurs. La fête dura une heure; après quoi le prince et tous les assistans s'en furent dans le même ordre qu'ils avaient précédemment gardé. La journée fut terminée par un grand repas que donna le prince, pour se conformer aux usages européens.

LETTRE XVI.

Au Toungout, le 7 septembre 1802.

Depuis cinq semaines que vous n'avez reçu de mes nouvelles, j'ai été occupé à Sarepta, à mettre en ordre, copier ou faire copier les écrits que j'avais réunis sur les kalmuks. Je fus obligé de mettre de l'activité dans mon travail ; car la horde, qui jusqu'ici avait séjourné dans les environs de Sarepta, faisait déjà ses provisions de farine et de tabac pour la mauvaise saison, et devait se rendre bientôt dans ses quartiers d'hiver. Avant-hier à minuit, j'arrivai chez les kalmuks, dont le camp était à plus de trente werstes de la ville que je venais de quitter, et le lendemain je partis avec eux. Vous ne sauriez comprendre quelle est ma satisfaction de pouvoir passer de nouveau la nuit dans les steppes à Sarepta; j'avais perdu l'appétit et le sommeil : ici j'ai retrouvé le dernier

sur mon lit de feutre, et l'appétit me revint lorsqu'au point du jour on m'apporta le thé. Si l'air libre y a influé, ou bien si c'est mon corps qui est organisé pour ce genre de vie, je vous en laisse juge.

On n'avait pas compté, dans notre hutte, sur notre arrivée inattendue; nous avions besoin d'un cheval et d'un chameau, pour suivre la horde qui était prête à partir, et je me vis obligé d'aller moi-même chez le prince, pour le prier de me procurer l'un et l'autre. Les chameaux, les chevaux et les troupeaux étaient réunis de toutes parts : la hutte du prince était déjà démontée, et le prince lui-même était assis, avec son épouse, devant les pièces de sa hutte, lorsque je m'approchai de lui pour lui faire mon compliment kalmuk. Ma demande fut si bien appuyée, par le présent d'un petit tonneau de raisin, que mon compagnon kalmuk déposa aux pieds de la princesse, qu'il fit aussitôt venir son gardien de chevaux, et lui donna l'ordre de me choisir à l'instant un chameau et un cheval tranquille. Ils furent amenés sur le champ, et je pus me mêler alors avec mes compagnons de hutte, dans la troupe qui était en marche.

Si le temps agréable dont nous jouissions, à cause des beaux jours de l'automne, pouvait abréger notre route, d'un autre côté, le chemin que nous fumes obligés de faire, était si long, qu'il nous parut pénible. Nous avons fait hier trente-cinq werstes et employé sept à huit heures pour les faire. On assure que les chameaux marchent vite, mais ceux qui sont chargés vont fort lentement; et il n'y a aucun avantage d'aller en avant, car il faut attendre les bêtes chargées qui vous suivent, et souvent on ignore où elles s'arrêtent.

Dès que notre hutte fut dressée dans le nouveau camp, la marmite fut mise au feu, et en moins d'une demi-heure notre repas fut terminé. Après l'avoir pris, je me rendis à la *khouroull*, pour y voir mes anciennes connaissances; en retournant chez moi, ma curiosité fut réveillée par une image du *Bourkhan* placée sur mon chemin, et je m'arrêtai environ deux heures à la considérer.

Lorsque les kalmuks sont obligés de prêter serment, on suspend dans un lieu public, une semblable image, qui ordinairement représente le Dieu du temps (*Otchirbani*).

Trois bâtons écartés par le bas et réunis par le haut avec un cordon, formaient, au moyen des couvertures en feutre qui les rassemblent, une espèce de tente, dont l'entrée est fermée par l'image en question. J'avais souvent rencontré, dans mes courses à la *khouroull*, de ces images ainsi arrangées, et je savais pourquoi elles y étaient; mais ceux qui devaient prêter serment, s'étaient toujours fait attendre si long-temps, que je n'avais jamais vu la cérémonie que les kalmuks sont en usage de faire en pareille occasion. Cette fois-ci je me décidai à attendre, et je fus obligé de le faire pendant deux heures.

L'usage, chez les kalmuks, veut que le plaignant, qui a été blessé dans son droit par celui contre qui est portée la plainte, charge un autre de la prestation du serment, ce qui est ordinairement confié à un prêtre. Cet arrangement, si nous réfléchissons bien aux bases de la religion kalmuke, n'est pas mal entendu. Un criminel ne craint pas de commettre un nouveau crime; et un homme qui ne craint pas d'attaquer la propriété des autres, n'aura pas beaucoup de respect

pour la sainteté du serment; un voleur et un meurtrier ne se feront aucun scrupule de conscience d'en faire un faux. Pour éviter les faux sermens, la loi des mongols exige que celui qui se plaint, fasse justifier sa plainte par un serment, sans qu'il soit permis à celui contre qui elle a été portée, de pouvoir se justifier Cependant cet usage n'est pas exempt de certains abus que je passerai sous silence. Chez les kalmuks, le serment n'est prêté le plus souvent que pour des discussions d'argent, et la formule dépend de la grandeur de la dette. De légères plaintes exigent peu de cérémonies; quand elles sont graves, il en est plusieurs qu'on doit observer. Le serment que j'ai vu prêter hier, était pour une plainte de six roubles. Un certain nombre de prêtres et de laïcs étaient assis sur deux lignes, qui commençaient à la petite hutte : à quelque distance, brûlait un feu de fumier sec, afin de pouvoir allumer une lanterne lorsque la cérémonie commencerait. Les accusateurs et les accusés étaient encore dans la *sarga* du prince, où l'on cherchait à terminer l'affaire sans en venir au serment. Dans l'attente de

les voir venir, tantôt je m'asseyais, tantôt je me levais et tantôt je me mêlais parmi ceux qui attendaient. L'aîné des fils du vice-khan passa à cheval près de moi, et me cria, en riant, de bien faire attention.

Enfin les accusateurs et les accusés parurent accompagnés d'une suite nombreuse. Leur discussion continua jusqu'à ce qu'ils furent en présence de l'image, et même encore quelque temps auprès d'elle. Enfin, celui qui prêtait le serment, se jeta trois fois à terre, en prononçant devant *Otchirbani*, des expressions que je ne pus comprendre; il s'avança ensuite contre l'image et la toucha de son front. Les assistans kalmuks en firent autant par esprit de religion; l'image fut roulée, et l'assemblée se sépara.

Le jour suivant nous devions continuer notre marche, mais le ciel était couvert de nuages si sombres, qu'il n'était pas nécessaire de recourir à la science d'un *sargatchi* pour annoncer une forte pluie. Le prophête du temps conseilla de retarder le départ jusqu'à midi, parce qu'alors, disait-il, le temps devait s'éclaircir. Le vice-khan malheureusement écouta la voix de cet oracle.

Les nuages se dispersèrent en effet, mais pour se réunir de nouveau et se résoudre en pluie, au moment où on avait déjà commencé à défaire les huttes. La pluie augmenta toujours, et nous, qui n'avions pris aucune disposition pour nous en garantir, nous nous trouvâmes à découvert, exposés à toute la violence des torrens d'eau qui tombaient, et qui étaient accompagnés de tonnerre. Cette fois-ci, le chargement des chameaux me parut fort long, malgré l'activité avec laquelle les kalmuks cherchèrent à l'effectuer. Enfin ces animaux furent prêts à partir; nous cherchâmes à nous mettre contre eux, pour éviter l'eau qui tombait par torrens.

Ayant passé ainsi une demi-heure, la pluie parut cesser. Les chevaux et les chameaux se mirent en marche; on voyait cependant sur la route, des kalmuks prudens qui prenaient encore des précautions. Heureusement nous n'avions que quinze werstes à faire, mais les chameaux me paraissaient aller toujours plus doucement. Pendant cette marche, les enfans de trois à quatre ans excitaient ma compassion : ces pauvres

petites créatures étaient pour la plupart placées deux à deux dans leurs caisses qui, pendant la marche, forment leur petit logement sur les chameaux; et elles y sont si étroitement liées, qu'elles peuvent à peine bouger les mains et les pieds. Plusieurs, à force de peines, dégageaient leur petite tête de dessous la couverture de feutre; d'autres se faisaient des blessures pour y parvenir. C'est ainsi que les kalmuks, dès leurs premières années, commencent à être habitués aux contrariétés, afin de pouvoir dans la suite les supporter avec une fermeté et un courage qui étonnent les européens. Les autres kalmuks des deux sexes, qui étaient montés à cheval, ou qui marchaient pour arriver à leur nouveau camp, étaient plus occupés de leur bonnet que de leur tête; car ils tenaient cette dernière entièrement cachée sous leurs habits, pour empêcher leur bonnet de se mouiller.

Pour mon compte, j'ai maudit mille fois, pendant la marche, le *sargatchi* à qui nous étions redevables de notre mésaventure; car la pluie ne commença à cesser que lorsque nous aperçûmes notre nouveau camp. Notre

hutte fut dressée de suite, et nos habits étendus pour les sécher. Nous nous trouvions fort à propos près d'un lieu où le bois *trolga* abonde; ensorte que nos kalmuks purent facilement s'en pourvoir, pour allumer du feu ou pour faire du thé.



LETTRE XVII.

Des bords du Selma, le 10 septembre.

J'ai changé subitement ma demeure du quartier russe, pour venir dans celui de la cour. Jusqu'ici j'avais habité sous la hutte d'un sous-commandant russe qui était parti depuis quelque temps pour Astracan, avec Strachow; un jeune homme de dix-sept ans, qui était sous les ordres du dernier interprète, neveu de mon ancien hôte, s'avisa d'en user avec moi comme avec ses inférieurs; cette façon d'agir me fit sortir du calme stoïque que j'avais toujours cherché à conserver dans la horde, et j'étais sur le point de chercher un cheval et un chameau pour retourner à Sarepta; mais la difficulté d'en trouver, la horde étant au moment de partir, jointe à un instant de réflexion, firent que j'imaginai d'avoir recours au vice-khan.

J'allai donc trouver le prince kalmuk, et je le priai de m'indiquer un *ghèlloung* d'esprit, chez lequel je pusse demeurer. Le prince accéda à cette proposition, qui devait me mettre à même de faire de plus grands progrès dans la langue kalmuke, et il m'engagea à revenir le lendemain, promettant qu'il chercherait pour moi un *ghèlloung* raisonnable avec lequel je puisse habiter.

Le jour suivant, la horde partit et s'arrêta, vers midi, dans les environs de la Selma, d'où je vous ai déjà écrit une ou deux fois; notre hutte n'était pas encore dressée, que je me rendis auprès du prince, qui était arrivé le premier, afin de savoir ce qu'il avait fait pour moi.

Tchoutchei me dit, que sa *khouroull* s'étant dispersée, une partie des *ghèlloung* s'était approchée de la rivière *kouma*, et que l'autre était restée; mais que parmi les *ghèlloung* qui s'y trouvaient, il n'en connaissait aucun qui put me convenir.

L'épouse du prince, qui entra pendant cette conversation, s'informa de ce qui nous occupait, et pensa que je serais tout aussi bien logé auprès de son second fils (*Boltir*);

on en parla de suite à ce dernier, qui consentit sans difficulté à me recevoir dans sa hutte.

Je laissai passer la journée, et le jour suivant, je chargeai quelques kalmuks de transporter mes effets à mon nouveau logement. Lorsque je me rendis auprès du jeune homme, j'appris que le fils aîné du prince (*Erdèni*) avait demandé que je fusse logé dans le cabinet de sa hutte, et mes effets même y étaient déjà placés.

Je ne sais si je dois attribuer à l'hospitalité de ce fils du prince, la bienveillance qu'il me témoigna, ou bien si l'impression qu'ont pu faire sur lui le peu de lignes qui le regardaient, dans une de mes lettres précédentes, en est la cause. Cette lettre, jointe à plusieurs autres écrits, fut envoyée à Sarepta, pour la faire passer à St.-Pétersbourg, Erdèni, ayant rencontré un de ceux qui avaient la bonté de se charger de copier mes lettres, occupé à transcrire un passage qui le regardait, se fit traduire ce morceau et en fut comblé de joie.

Erdèni, ainsi que chaque kalmuk de distinction, a deux huttes particulières. Dans

l'une il loge avec son épouse, il passe dans l'autre une partie de la journée, et y dort même quelquefois. On me plaça dans cette dernière, et l'on me donna pour société, un prêtre kalmuk qui, à la vérité, ne se distinguait point par les dons de l'esprit, mais par la bonté de son caractère, ce qui lui avait acquis une juste réputation parmi les membres qui composent la *khouroull*. Le seul reproche que j'eus à lui faire, était celui de répandre dans la hutte certains insectes incommodes.

Erdèni ne se contenta pas de me loger; il me fournit encore la nourriture et le thé. Auprès de sa hutte, ainsi qu'auprès de celle de son père, il y en a d'autres où sont logés les cuisiniers, les verseurs de thé et tous les domestiques, nécessaires au service des kalmuks. Ordinairement, ceux qui doivent prendre ensemble leurs repas, se trouvent réunis dans les huttes principales; d'autres fois on leur envoie leur nourriture. Quant au thé, il faut qu'à chaque heure de la journée, il y en ait de tout prêt, ensorte qu'il n'y ait plus qu'à le faire chauffer aussitôt qu'on en demande.

Le premier jour, je dînai et soupai avec Erdèni. Il ne faut point vous représenter ces repas comme ceux qu'on fait chez vous: une grande écuelle de bois, pleine de viande de mouton, fut présentée à l'hôte, qui distribua, avec la main, des portions à quelques prêtres qui étaient présens. Il se fit apporter ensuite une coupe qu'il remplit, avec sa main, pour moi, et il versa sur la viande un peu de bouillon salé. Chaque convive sortit son couteau (qu'on n'oublie jamais de prendre ici lorsqu'on va dîner), et coupa, morceau à morceau, la viande qu'il portait à sa bouche, après l'avoir trempée dans le bouillon. Lorsque nous eûmes fini de manger, il restait encore de la viande dans la coupe d'Erdèni, que les domestiques qui étaient à genoux, se partagèrent. C'est un usage chez les kalmuks, que chaque personne présente doit avoir une portion de ce qui se trouve dans l'écuelle qu'on apporte : la portion même, qui est laissée aux inférieurs, est partagée avec tant d'impartialité, qu'ils ne peuvent se plaindre. Pendant que les nombreux domestiques partageaient entre eux ces restes de viande, on

versa le bouillon dans nos coupes ; les prêtres furent servis les premiers. Dès qu'ils eurent fini, ils nettoyèrent d'abord la coupe avec leurs doigts, et ensuite avec leur langue. Cependant le prince laissa le soin de nettoyer la sienne aux domestiques, qui peuvent employer leurs doigts à cet usage, mais non leur langue.

Je passai une grande partie de la journée chez le prince, et une autre partie dans la *khouroull*. De retour à la hutte, vers le soir, je trouvai mon hôte occupé, avec un prêtre de distinction, à jouer au jeu du *narv*. Les russes appellent ce jeu *tonelè*, et il ressemble beaucoup à notre trictrac. Après le souper, Erdèni se fit apporter une espèce d'instrument kalmuk, qui ressemb'e un peu au violon, et qu'ils appellent *dombour*. Il était fait d'un mauvais bois et très-grossièrement travaillé; le fond en était rond et très-petit, la touche longue et étroite. Deux cordes à boyau seulement y étaient tendues, et soutenues par un petit chevalet. Les principales jointures étaient garnies par-ci par-là, de morceaux de dents d'hippopotame. Les sons de cet instrument sont très-simples:

Erdèni accompagna son jeu de plusieurs chansons kalmukes, que je ne trouvai ni bien ni mal, et de temps à autre, il ordonnait à l'un ou à l'autre de ses domestiques, qui sont appelés *salouss* (garçons), de danser suivant l'air qu'il jouait sur son *dombour*.

Erdèni remarqua que je considérais cette danse avec beaucoup d'attention, et il me demanda si je voulais aussi en donner la description : Sans-doute, lui répondis-je. Alors il ordonna à deux de ses meilleurs danseurs d'exécuter une danse à deux. Ceux-ci firent d'abord, séparément, les mouvemens qu'ils font ordinairement en dansant, jusqu'à ce que l'un d'eux sauta, tout-à-coup, sur l'autre en lui croisant les jambes autour des reins, sans pour cela que chacun d'eux cessât de de faire le mouvement des mains usité dans la danse. Le kalmuk, qui était grimpé sur l'autre, n'empêchait pas celui-ci de se retourner avec facilité, tandisque celui-là renversait sa tête en arrière, tantôt presque jusqu'à terre, tantôt horizontalement, tantôt vers la figure de celui avec lequel il dansait, et tout cela était accompagné de mille gestes. Enfin ils se séparèrent, et terminè-

rent leur danse par différentes manières de faire tournoyer leurs mains comme au commencement.

J'espère pouvoir vous donner, à l'avenir, une description plus exacte de quelques usages des kalmuks, puisqne je vis avec eux; car auparavant j'avais eu plus à faire avec les russes qu'avec les kalmuks. C'est donc fort heureusement pour mon projet de me perfectionner dans la langue, et de connaître les mœurs de ce peuple, que, par les mauvais procédés d'un européen, j'ai été obligé d'aller vivre avec les kalmuks, même dans leur vie privée.

LETTRE XVIII.

Sur les bords du Selma, le 14 septembre.

Il y a maintenant quatre jours que je vis parmi les kalmuks, et je suis obligé d'employer trois lettres, pour vous décrire ce qui s'est passé les trois derniers. Je commence donc par le premier.

Le lendemain, au matin, du jour où j'étais dans ma nouvelle habitation, je me réveillai d'assez bonne heure, en même temps que mon *ghèlloung*, qui, pour être complettement habillé, n'eut qu'à passer sa chemise, mettre ses bottes, et jeter par-dessus son corps son espèce d'habit (chez les kalmuks l'habitude est de quitter sa chemise en se couchant, mais de garder les hauts-de-chausses) : le *ghèlloung* s'étant ainsi habillé, se lava la figure, les mains et la bouche. Tout ceci fut fait un peu légèrement, mais cet usage est de rigueur chez tous les

kalmuks distingués. Après ces ablutions, il fit sa prière : après quoi il s'agenouilla sur son lit, et passa ainsi quelques instans, les mains élevées et appuyées l'une contre l'autre, en faisant encore une courte prière à voix basse. Il s'inclina ensuite plusieurs fois, en pressant contre sa tête le coussin qui était au chevet de son espèce de lit ; et chaque fois qu'il s'inclinait, il recommençait une courte prière. Il finit par un instant de méditation, à genoux et les mains jointes.

La dévotion, que j'ai remarquée non seulement chez ce *ghèlloung*, mais souvent encore chez d'autres individus de la même nation, me faisait désirer qu'une telle piété ne fut dirigée que vers des objets plus purs; mais les kalmuks sont si imbus de leur croyance, qu'il serait difficile de les déterminer à en adopter d'autres. Si on voulait détruire le clergé des kalmuks, la croyance de ceux-ci pourrait avec le temps changer, mais alors ils retomberaient dans l'état de nature, et deviendraient des hommes dangereux, plutôt que des chrétiens monothéistes.

Je termine ici cette digression, pour me

rendre, avec mon prêtre, dans la hutte voisine, qui est celle de la mère du vice-khan, et où nous avons l'habitude d'aller boire notre thé le matin. Cette dame, âgée de plus de soixante-dix ans, était à genoux, faisant sa prière du matin; un vieux *ghèlloung* me fit signe de m'asseoir, sans faire de bruit, pour ne pas troubler la princesse dans son oraison, ce que je fis, et j'eus assez de temps pour observer tous les objets que renfermait la hutte. Une quantité de caisses étaient placées les unes sur les autres à différentes places; et sept coupes d'offrandes, en argent, étaient placées à gauche de l'entrée; une autre coupe, plus grande, fixée sur un pieu planté en terre, était là pour recevoir la première offrande de toutes les nourritures. Mais ce qui attira le plus mes regards, était plusieurs morceaux de viande de cheval encore tout sanglans, suspendus à un pieu, à l'opposé de la coupe d'offrande. Je me crus un instant transporté chez un marchand boucher.

Sa prière étant finie, la bienveillante princesse me considéra pendant quelques instans, me fit quelques questions ordinai-

res, et me demanda enfin de lui donner un remède pour ses yeux malades, ce que je ne pus faire à mon grand regret.

Pendant notre conversation, on apporta le thé dans un grand vase de fer, placé sur un pied en bois. Les *ghèlloung* qui étaient présens, sortirent leur coupe du linge qui l'enveloppait; et celui qui avait fait le thé, après en avoir offert la première cuillerée aux Dieux, remplit les coupes des prêtres et après celle de la princesse. Avant de goûter le thé, les kalmuks qui étaient là firent une courte prière.

Je veux vous donner quelques détails sur le thé. Le meilleur vient de la Chine; on le tire des dernières feuilles et des petites branches de cet arbrisseau, on en forme des tablettes longues d'un pied, que l'on presse dans des formes, en y mêlant du sang de bœuf. Pour expédier ce thé, on l'enveloppe d'abord dans plusieurs feuilles de papier chinois, ensuite on le met dans une caisse double, formée avec de la peau de bœuf non tannée. Ces caisses contiennent trois tablettes, et une tablette pèse trois livres. Quant au prix, il est fixé par la quantité qui en arrive

de la Chine. Souvent la tablette ne coûte qu'un rouble un quart; mais le prix moyen est de deux roubles. Nous sommes cependant obligés de le payer maintenant quatre roubles au grand regret des kalmuks. On fait cuire le thé dans de grandes marmites, pendant très-long-temps, et on y met du sel, du lait et du beurre. Les tablettes sont grises, mais le thé, lorsqu'il est cuit, a une couleur d'un rouge clair.

Celui qui a bu de ce thé pendant quelque temps, le trouve meilleur que celui d'Europe; vous serez étonné peut-être de la bizarrerie de mon goût, mais je suis persuadé que, si vous étiez ici, vous seriez de mon avis. Le lieutenant Turner, qui fut envoyé de Calcutta à la cour du lama Techou, trouva ce thé fort mauvais, lorsqu'on commença à lui en servir dans le Boutan et dans le Thibet; ensuite il s'y habitua et finit par le trouver fort bon. Ce qui est certain, c'est que le thé est, pour les kalmuks, un excellent préservatif contre toutes les maladies qui peuvent provenir de réfroidissement, car il excite la transpiration; et la quantité qu'on en prend chaque jour, apaise tellement la soif, qu'on

a rarement besoin d'employer d'autre boisson. J'éprouvai moi-même combien cette liqueur est favorable à la santé. Dans la saison actuelle, les nuits sont ici humides et froides; les huttes étant très-ouvertes et percées en plusieurs endroits, le vent vient souvent frapper mes oreilles, et le matin, lorsque je me lève, je me trouve fatigué comme si je n'avais dormi qu'à moitié : à peine ai-je avalé deux grandes coupes de thé, que je me trouve tout-à-fait rétabli, et les désagrémens de la nuit sont oubliés.

Lorsque nous eûmes tous bu du thé, la princesse continua, avec moi, la conversation qui avait été interrompue : elle paraissait se trouver dans les années où souvent la vieillesse retombe dans l'enfance. Une espèce de gravité affectée, au milieu de laquelle on remarquait par-ci par-là de la puérilité, l'annonçait assez clairement. Elle me fit voir, entre autres choses, deux boutons de perle à sa chemise, et me demanda si je savais quel nom on leur donnait en langue kalmuke. Lui ayant répondu que non, elle me le dit, mais n'étant pas encore bien certaine si j'avais parfaitement compris cette expres-

sion, elle me redemanda le mot kalmuk. Un de ceux qui étaient présens, qui comprenait un peu le russe, fut obligé de lui confirmer que j'avais très-bien compris le mot qu'elle m'avait dit.

La princesse mère me recommanda beaucoup d'étudier avec soin la langue kalmuke, et pour rapporter les expressions dont elle se servait, elle me disait de prier très-souvent le *Tengheri* et le *Bourkhan* du souverain des khans, (elle voulait dire le Dieu de notre monarque) afin que je pusse connaître bientôt cette langue.

La prière du matin à haute voix, qui allait commencer, m'obligea de quitter la hutte. En sortant, la princesse me demanda encore si je pouvais manger de la viande de cheval. Lui ayant répondu affirmativement, elle me promit de m'en envoyer au dîner.

Je vous entends déjà crier : « Vous n'allez pas, j'espère, manger de la viande de cheval. » Cependant, dans mes anciens logemens, j'ai déjà plus d'une fois, au grand étonnement de tous les russes, essayé de cette nourriture, et trouvé qu'elle n'était pas si désagréable. Je dois avouer, il est vrai,

que la première fois que j'en mangeai, j'éprouvai une espèce de dégoût; mais je n'eus pas de peine à le vaincre, et par la suite, il m'était indifférent de manger de la viande de cheval ou de mouton.

L'heure du dîner étant venue, on m'apporta, dans une coupe, de la viande finement hachée. Ce mets n'était pas appétissant et son odeur ne le rendait guère plus agréable, car on ne m'avait présenté que des morceaux de boyaux qui n'étaient même pas nettoyés. Du reste, je fus satisfait de voir que ma coupe n'était pas pleine, et après en avoir mangé, avec peine, la moitié, je préférai condamner mon estomac à la pénitence jusqu'au souper.

Le soir étant arrivé, on m'apporta à manger quelques morceaux de viande, sur lesquels il y avait jusqu'à de la terre. Le bouillon était noir, et à sa surface, surnageaient des cheveux et autres malpropretés. J'en goûtai un morceau, et me couchai ensuite sur ma couverture de feutre, après avoir, pour ainsi dire, jeûné pendant vingt-quatre heures.

Le lendemain je bus copieusement du thé

pour satisfaire d'une certaine manière la faim que j'éprouvais, et en espérant avoir un meilleur dîner. Erdèni me fit servir, vers midi, mon repas. Un kalmuk m'apporta de la cuisine, sur sa main, un os de cheval, auquel était attaché un peu de viande, qui sentait mauvais. Je pris cet os et essayai trois fois d'y porter la bouche, mais le dégoût m'en éloigna chaque fois. Je le donnai alors aux kalmuks qui étaient agenouillés, ils s'en réjouirent et trouvèrent que j'étais bien difficile, de ne pas savourer un tel mets: le soir je fus obligé d'avoir recours à une coupe pleine de viande de cheval. Le jour suivant, on crut me donner quelque chose de très-bon, en me présentant un morceau de graisse de la queue d'un mouton; avaler un tel ragoût, sans pain, dans un autre pays, m'aurait été impossible, mais ici la faim m'y obligea. J'espère cependant qu'il n'en sera pas toujours de même. Si cela était ainsi, il faudrait bien que je m'y habituasse.

LETTRE XIX.

Dans ma dernière lettre, je me suis un peu éloigné du dernier jour, en vous rapportant des choses qui eurent lieu les deux jours suivans. Maintenant, d'après ma promesse, je vais vous parler du second jour.

Je vous donnerai aujourd'hui quelques détails sur les mœurs des kalmuks; et vous plaindrez la position où je suis, loin d'un peuple policé; je m'en console, parce que les désagrémens que j'éprouve souvent, sont toujours effacés par des impressions agréables. La nature m'a doué d'une organisation si bienveillante, que la jouissance inattendue de mon esprit, pendant un instant, me fait oublier et détruit le souvenir de cent contrariétés. Plein du but qui m'a conduit dans ces déserts, je considère tout ce qui peut m'arriver de désagréable, comme

de petits inconvéniens, et je les supporte avec fermeté.

La mauvaise nourriture, les désagrémens de la vie des steppes, ne sont pas un mal pour moi; mais la manière d'agir grossière du peuple me serait insupportable, si les jours que je passai à Moskow ne m'y eussent habitué, et ne m'eussent appris qu'il fallait répondre à la violence, par un calme froid et stoïque.

Dans mon séjour actuel, je vais plus souvent et plus régulièrement à la *khouroull*; car la hutte de mon ami Dchouyènèh est dans le quartier des prêtres, parmi celles qui se sont établies un peu loin du quartier général. J'ai fait connaissance avec un autre prêtre instruit, nommé *baktchi*, qui s'occupe de l'instruction des premiers *mandchi*, et qui, par ses explications claires, m'est devenu indispensable, pour comprendre les passages obscurs des écrits mongols. Vous pourrez juger combien ce *ghèlloung* supérieur est estimé des kalmuks, lorsque vous saurez que le vice-khan a placé chez lui son troisième fils, pour l'instruire, et en faire un jour un *ghèlloung*

distingué. Ce *mandchi*, fils du prince, vit déjà depuis quatre ans dans la hutte du prêtre ; dans les temps les plus chauds, il marche pieds-nus, fait son sacrifice et vit comme les autres *mandchi.* Je passe souvent quelques instans dans la journée, soit dans sa hutte, soit au dehors, pour lui voir donner ses leçons.

Mais en voilà assez pour le préambule de ma lettre. Pendant le jour dont il est question, et que je passai presque entière-à la *khouroull,* je trouvai mon *Bitchkhan baktchi* parmi plusieurs autres *ghèlloung*, sur une place ouverte, occupé à jouer au *baki* avec huit osselets de mouton, qu'ils jetaient sur une couverture de feutre. Ils ne doivent pas tomber dehors, et c'est le dernier gagnant qui commence. Il observe d'abord, quelques instans, la position des osselets; ensuite il faut qu'il en lève un, sans toucher aux autres, ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il parvienne à les ôter tous, ce qui lui fait gagner la partie. S'il perd, son adversaire commence à jouer de nouveau. Ordinairement, on joue des espèces de gâteaux que vendent les boulangers russes.

La gaieté avec laquelle ce jeu s'exécute est plus grande qu'on ne l'imagine. A chaque coup manqué, chacun s'agite ; les joueurs se pressent la bouche avec la main, et les autres font entendre un *ezegyn machan idé,* qui est le jurement ordinaire des kalmuks, et qui signifie, *mange de la viande de ton père.* Il n'y a que les hommes, et jamais les femmes, qui prononcent ce jurement. *Bitchkhan,* ayant joué pendant quelque temps, laissa sa place à un autre *ghèlloung*, et pendant qu'il s'occupait à regarder, il disait son rosaire. Malgré toute l'exactitude qu'il mettait à faire rouler dans ses doigts les grains de son chapelet, il ne manquait cependant pas, à chaque coup manqué, même pendant sa prière, de crier *ezegyn machan idé.*

Je m'étais assis auprès de ce *baktchi*, et je lui faisais des questions ou je répondais aux siennes. Une des demandes assez singulières qu'il me fit, fut celle, si je tuais des poux. Voulant savoir quel effet produirait sur lui ma réponse, je lui dis : Toujours. A peine eus-je prononcé ce mot, qu'il oublia le jeu et son chapelet, et se mit à répéter

plusieurs fois de suite : C'est un péché ! c'est un péché ! Pour le tranquilliser, je lui dis que, dans mon pays, je ne me faisais pas scrupule de tuer ces insectes, mais que chez eux, j'observais leurs usages, et que je me contentais de les éloigner, sans les tuer. Cette explication le calma au-dessus de toute expression. Vous voyez par-là, si j'ai bien fait de ne pas persister dans le dessein que j'avais, de former, pour les amis de l'entomologie, une collection d'insectes de ce pays. J'aurais perdu la confiance des kalmuks, et je me serais créé mille difficultés pour le plan qui m'avait conduit chez eux. Les kalmuks m'auraient considéré comme un barbare, qui trouvait du plaisir à détruire des bêtes innocentes, et se seraient éloignés de moi.

Je fus obligé de souffrir que le *baktchi* me tutoyât toujours, car il m'était trop nécessaire pour que je me fâchasse avec lui, pour une vaine et mal-adroite susceptibilité. Un autre *ghèlloung* s'approcha de nous et me dit : Dis donc, allemand, es-tu bien partout ? Je crus pouvoir ici ne pas employer autant de ménagement, et je lui répondis

en conséquence : il me répliqua qu'une autre fois je devais lui parler plus poliment, et qu'il n'était permis de tutoyer qu'un noir (c'est-à-dire un homme du peuple). Ce *toi*, qui me paraît déjà sonner mal à l'oreille, par l'idée qu'on y attache, et qui est encore rendu désagréable par le ton avec lequel les kalmuks s'en servent, je suis obligé de le supporter ici de la part des grands comme des petits. Vous penserez peut-être que le kalmuk ignorant, comme le paysan russe et allemand, ne connaît pas la différence qu'il y a entre *toi* et *vous* ; mais ce n'est pas vrai chez les kalmuks qui, plus que les autres peuples, sont au fait des usages de la cérémonie. Un kalmuk du peuple ne dira jamais *toi* à un *ghèlloung* ou à un supérieur, et ceux-ci ne diront jamais *vous* à des inférieurs.

Au reste tout ce que je viens de vous écrire, n'est rien auprès de ce qui eut lieu hier après midi. J'étais assis sur mon lit de camp et j'écrivais. Erdèni, son frère et plusieurs autres kalmuks distingués, prêtres pour la plupart, remplissaient la hutte. Quelques-uns jouaient au *narw*, d'autres regardaient

jouer ou causaient. Un prêtre respectable s'assit à côté de moi, et me présenta sa pipe; je fumai quelques instans, et je la lui rendis. Un autre prêtre ayant vu cela, fit de grands reproches à son collègue, de ce qu'il laissait fumer un noir à sa pipe : il s'engagea une dispute assez vive, pendant laquelle l'*ezegyn machan* fut échangé de part et d'autre. Celui qui avait pris mon parti se défendit, en disant que j'avais déjà fumé avec la pipe de *Bitchkhan* et de Dchouyènèh; mais son adversaire lui ayant repliqué vivement, il se fâcha, se jeta sur celui qui lui faisait ces reproches, et l'ayant saisi au collet, il le jeta à terre et le foula aux pieds. Cette scène se passa en présence des deux fils du prince, qui ne firent que rire de la singularité de l'aventure. Le prêtre vaincu s'éloigna en silence; mais le champion parut, après la victoire, éprouver une espèce de repentir, de s'être mis si fort en colère pour un hérétique. De mon côté, cet accident m'amusa, car, ayant compris ce qu'ils avaient dit, je fus en état de vous rapporter cette dispute.

LETTRE XX.

Si je trouve chaque jour plus de raisons pour me plaindre de la grossièreté des kalmuks, qui font tout ce qu'ils peuvent pour me rendre la vie des steppes désagréable, d'un autre côté, je ne puis m'empêcher de m'étonner de la bienveillance qu'ils mettent à me servir, dans les vues qui m'ont conduit chez eux. Depuis le dernier des kalmuks jusqu'au premier, chacun s'empresse de me fournir l'occasion d'augmenter mes connaissances, dans leur langue, leur religion, leurs mœurs et leurs usages. Lorsque j'arrive à la *khouroull*, chaque *mandchi* qui passe, me demande comment s'appelle en langue kalmuke tel ou tel autre objet, et si je m'avance au milieu des prêtres, vingt voix à la fois se font entendre, pour me faire des questions différentes. Le fils aîné du prince passe des

heures entières à me dicter un poëme héroïque qu'il sait par cœur ; et quelquefois, sans que je l'en prie, il m'écrit quelques lignes, avec une précision admirable, pour avoir occasion de m'enseigner comment je dois écrire. Son intérêt pour moi doit me paraître d'autant plus frappant, qu'il est uni à une délicatesse qu'on ne peut guère s'attendre à rencontrer chez un kalmuk (*). Car le prince dans ses rapports avec moi, est amical et bon. Il me donne souvent de petits passages d'écriture kalmuke à lire, et il me fait répéter, jusqu'à ce qu'il puisse dire : c'est bien.

Je passai hier la plus grande partie de la journée avec le prince et la princesse. Lorsque j'entrai chez eux, le prince était encore dans la hutte du *sarga*. La princesse me fit servir, avec des gâteaux kalmuks, du thé dont je fus obligé de boire deux coupes ordinaires, contenant environ une demi-

---

(*) Le lecteur ne doit pas croire cependant qu'il en soit toujours ainsi, même avec Erdèni ; aujourd'hui politesse, demain grossièreté ; tel est le caractère des kalmuks. Le prince et la princesse seuls ne se sont jamais écartés envers moi des égards et de la bienséance.

bouteille chacune. Peu de temps après, le prince entra et fit apporter de nouveau du thé, je m'excusai; mais il me dit que puisque j'en avais bu avec la princesse, il fallait aussi que j'en busse avec lui.

Vers le soir, j'allai sur la grande place, où est sa hutte, et je me promenai une heure ou deux, depuis un bout jusqu'à l'autre. Pendant cette promenade, il causa continuellement avec moi, pour m'habituer à connaître la langue, et je puis dire, que parmi tous mes maîtres, aucun dans la horde, ne réussit mieux que lui. Lorsque notre conversation, qui ne pouvait rouler que sur des choses fort simples, cessait quelques instans, il disait aussitôt : *Bassa kellè* (Parle encore). Quand je me trompais, ce qui arrivait souvent, il me répétait les mots tels qu'ils devaient être, et me les faisait redire cinq ou six fois; j'étais de plus obligé de répéter, après lui, jusqu'à ses demandes.

Pendant la promenade, nous approchâmes de la *khouroull*, et j'étais occupé à faire au prince le récit de ce qui m'était arrivé la veille, avec un *ghèllonng*, qui m'avait salué en me disant : Grand nez d'allemand, es-tu

bien portant? A quoi j'avais répondu : Et toi, petit nez de kalmuk, es-tu aussi bien portant? Le prince et sa suite éclatèrent de rire. Il changea mes paroles et me faisant répéter les deux questions, il laissa subsister le *toi*, dont le kalmuk s'était servi envers moi; mais, dans ma réponse, je fus obligé de substituer *vous* à la place de *toi*, le prince me faisant observer que c'était plus agréable, et qu'au lieu de kalmuk je devais mettre *ghèlloung*. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ce changement me parut dur: mais que faire? Celui qui se voue à une entreprise comme la mienne, doit, comme dit Shakespeare, verser de l'eau froide sur sa colère.

Je venais de terminer mon anecdote du grand et du petit nez, lorsque nous nous trouvâmes près des huttes, qui forment le cercle de la *khouroull;* le prince entra à dessein dans l'enceinte, et s'approcha de quelques prêtres assis sur un tapis de feutre et occupés à jouer au *baki*. Il commençait déjà à me dire de répéter mon histoire, en présence de ces prêtres (qui, à son arrivée, s'étaient levés, et d'après son ordre

s'étaient assis de nouveau), lorsqu'il observa un coup avantageux qu'un joueur allait faire : il cria aussitôt, *Baisa! baisa!* (Attends! attends!) alors il s'assit aussi, et se mit à jouer avec les autres. Je fus obligé pendant ce temps, quoique bien malgré moi, de raconter encore une fois mon histoire. Je laissai le *toi* et le *vous* de côté; mais les prêtres qui étaient assis le répétèrent. La partie finit pendant ce temps-là, et le prêtre qui avait gagné dit au prince, en plaisantant, qu'il serait obligé de payer le gâteau qu'il avait perdu.

En sortant de la *khouroull*, nous prîmes un autre chemin, qui nous conduisit à quelques huttes, où le prince faisait travailler à une nouvelle habitation. Un des *ghèlloung* qui étaient auprès de lui, ayant remarqué que le prince voulait se reposer quelques instans, chargea un prêtre inférieur d'un seau en cuir, plein de lait, et d'un grand vase de bois, pour le thé, afin d'en servir au prince. A peine eut-il dit qu'il voulait s'arrêter, que ce dernier regarda autour de lui, s'il n'y avait pas de couverture de feutre, pour s'asseoir : on en apporta une

aussitôt, on la plia et on l'étendit à terre. Les kalmuks ne considèrent pas comme un péché, mais comme une inconvenance de prendre quelque chose debout. Le prince s'assit les jambes croisées, goûta des deux boissons, et m'en fit donner aussi. Il aurait offensé le *ghèlloung*, s'il avait refusé ce qui lui était offert; mais il suffisait qu'il en goûtât seulement un peu.

Après nous être ainsi restaurés, nous nous promenâmes encore, et le *bassa kéllè* du vice-khan m'obligea de raconter quelque chose du *Goh-Tchikitou*; je choisis le passage où le prince, étant de retour, retrouve son père, parce que c'était celui que j'avais lu le plus souvent. Le vice-khan était tout étonné de m'entendre, avec mes mots mal liés ensemble, répéter quelque chose du *Goh-Tchikitou*; mais je lui en dis assez pour qu'il put conclure que j'avais compris ce livre. Il rentra de suite, avec moi, chez lui, et je fus obligé de raconter encore une fois à son épouse ce passage du livre kalmuk. Après cela, en ayant choisi un autre morceau, il commença à le réciter et je fus obligé de continuer. Le prince et la princesse me

comblèrent de louanges, et pour me témoigner leur satisfaction de ce que je leur avais raconté, ils me chantèrent tous deux un épisode d'un autre écrit religieux, et me quittèrent avec plus de politesse que de coutume.

Parmi les différentes demandes que le prince m'avait faites, une m'avait surtout frappé, parce qu'elle était une preuve évidente de la finesse de la vue des kalmuks. Il s'agissait d'un chameau qui était éloigné de nous de trois cents pas; le prince voulait savoir de quel sexe il était, mais l'horison commençait à s'obscurcir, et l'on pouvait à peine distinguer à quatre pas de distance. Je témoignai au prince mon étonnement d'une pareille demande, mais toute sa suite éclata de rire, en voyant que je regardais cela comme une chose difficile. Nous apercevions plusieurs chameaux dans l'éloignement, et le prince me demandait chaque fois s'il était mâle ou femelle; pour amuser la suite du prince, je répondis, au hazard, ce qui me venait dans l'idée, et il arriva heureusement que je rencontrai souvent juste.

J'avais quitté le prince pour retourner dans mon quartier. Erdèni jouait encore de son *dombour*, et j'attendais, avec impatience et à moitié endormi, l'instant de me coucher, lorsqu'un garde du corps du prince, entra et me dit de me rendre chez Tchoutchei. Le temps était si sombre, que, sans conducteur, j'eusse trouvé avec peine la hutte ; je suivis donc l'envoyé tout en réfléchissant à ce qui pouvait avoir donné lieu de me faire appeler si tard.

En entrant, je vis à la porte, un vieux kalmuk qui chantait en s'accompagnant avec un *dombour*. Le chanteur, à genoux, se faisait entendre déjà depuis quelque temps, et avec tant de chaleur, que sa voix en était affaiblie ; mais il régnait une certaine harmonie de ton dans cette longue chanson, et une telle régularité, que j'étais étonné d'entendre un chant kalmuk aussi parfait. Mon étonnement fit plaisir au prince.

A chaque couplet, le musicien s'arrêtait pour rafraîchir son gosier, en vidant une coupe de thé noir, ou en fumant, et il reprenait ensuite son *dombour* et continuait sa chanson.

Je profitai d'une de ses pauses, pour lui demander quel était le sujet de son chant: il me répondit que c'était des marches de héros. Je lui demandai encore s'il en savait beaucoup: J'en ai une bonne provision, me dit-il, je voudrais seulement que ma voix put y suffire.

Si par la suite je parviens à gagner l'amitié de ce chanteur (ce dont je ne doute pas, aussi long-temps que j'aurai de l'eau-de-vie et du tabac à lui donner), et si je puis comprendre assez la langue kalmuke pour pouvoir écrire de suite ces chants héroïques, j'en formerai une collection, que je continuerai jusqu'à ce que les inspirations de la Polymnie du chanteur soient épuisées, ou bien jusqu'à ce que mon goût pour l'entendre se soit réfroidi. Lors même qu'une telle collection de poësies ne devrait pas donner des résultats importans pour l'histoire kalmuke, elle aurait toujours l'avantage de répandre une plus grande clarté sur la manière de penser de ce peuple.

Voilà les espérances qui me récompensent des désagrémens que je dois éprouver souvent ici; et si ces illusions ne devaient pas

se réaliser, les contrariétés que j'éprouve n'existeraient plus.

Le prince était, avec la princesse, sur son lit de camp, lequel, ce jour là, avait des rideaux qui enveloppaient à moitié le lieu où ils étaient assis. Ils avaient tous deux les pieds appuyés l'un contre l'autre, mais le prince ayant dépassé les limites de sa place, la princesse l'engagea à y retourner; il ne fit pas semblant d'écouter; alors elle lui dit, avec une espèce de mécontentement : Allons, gros bœuf, retire-toi. Mais le prince ne fit pas plus d'attention à cette injonction qu'à la première demande.

Comme je ne pouvais comprendre la chanson qui me paraissait un peu longue, et que je voyais le chanteur s'égosiller avec peine, je priai le prince de le faire cesser; mais il me répondit qu'il venait de lui donner deux chameaux, et qu'il fallait qu'il chantât encore. Déjà plusieurs fois, pendant les pauses, on lui avait reproché le présent qu'on venait de lui faire; et le pauvre homme fut obligé de continuer jusqu'à minuit.

LETTRE XXI.

Des bords de l'Archaan Selma, le 24 septembre.

Le temps devient chaque jour plus insupportable, car le vent du nord souffle ici sans discontinuer. Le matin, la terre est couverte de givre, comme chez nous à l'approche de la mauvaise saison; et pendant la nuit, une couverture de peau de mouton est à peine suffisante, pour préserver du froid. A tous ces inconvéniens, il faut ajouter encore le manque de moyens, pour se procurer de quoi se chauffer, car la fiente de cheval et de bœuf ne peut être employée que fort difficilement : la gelée ayant imbibé le fumier d'eau, les habitans sont obligés de courir au loin, pour ramasser quelques morceaux de jonc ou de bois trolga. Vous pouvez ainsi vous figurer, combien notre marche vers les quartiers d'hiver, doit être pénible; ajoutez à cela que nous n'y arriverons qu'à la fin de novembre.

Nous n'avons quitté qu'hier notre camp. On ne pouvait choisir, pour le départ, un jour plus mauvais ; car pendant notre route, nous eûmes à nous défendre d'une pluie, qui continua à tomber encore plusieurs heures après notre arrivée. Une seconde hutte d'Erdèni, qui me servit de logement, était la seule qui restât ; les autres étaient déjà toutes chargées sur les chameaux. Le prince même vint auprès de nous, afin de donner aux chameaux l'avance d'une demi-heure. Son accoutrement était assez comique : un manteau noir sans manches ni collet, et qui ressemblait plutôt à une peau de bête, était jeté sur ses épaules : le prince s'en était entièrement enveloppé ; sa tête était entourée d'une espèce d'étoffe jaune, qui laissait apercevoir à peine la figure. On emploie communément ici cette espèce de manteau, pour préserver les habits de la pluie et du vent, et il n'y a pas de meilleur moyen que de s'en envelopper. Il est attaché autour du col avec une courroie, de manière qu'il peut se jeter d'un côté ou de l'autre, suivant celui d'où vient la pluie, et si celle-ci et le vent viennent vous assaillir par

devant, alors on cache même son visage.

Lorsque nous partîmes, on ne voyait plus que fort peu de kalmuks; et si la pluie nous parut incommode, elle nous procura au moins l'avantage d'aller plus vite que les chameaux.

Le prince était parti en avant, à cheval, ainsi que ses deux fils; je les suivais avec plusieurs kalmuks, par un autre chemin; mais j'eus cependant bientôt lieu de regretter de n'être pas resté avec les chameaux. Mes compagnons ayant aperçu quelques chèvres sauvages, se mirent à les chasser : ces animaux craintifs furent poursuivis d'une montagne à l'autre. J'avais un cheval qui, bien que courageux, craignait de gravir les montées autant que le cavalier; et les chèvres paraissaient choisir exprès les passages les plus dangereux, et les endroits les plus rapides. Mes compagnons ne se fatiguaient point et les poursuivirent jusque dans des profondeurs énormes; mais mon cheval, qui n'était pas si agile à grimper qu'à courir, à chaque montée se laissait devancer par mes compagnons, et ce n'était ensuite qu'au grand galop que je pouvais les rejoindre. Enfin les

forces de ma monture l'abandonnèrent ; mes compagnons disparurent et je fus long-temps à courir de tous côtés, avant de rencontrer une troupe de chameaux, avec lesquels je fis route.

Nous campâmes dans un des plus beaux sites du steppe, sur une élévation de la longue chaîne de montagnes, où des groupes de collines et de petites plaines variaient très-agréablement la vue ; et où un ruisseau, dont les eaux faisaient entendre un doux murmure, multipliait ses détours à l'infini.

Le plus révéré des lamas kalmuks avait fixé là sa demeure, pour y faire, pendant l'automne, ses exercices de piété : la renommée de sa vie sainte, établie par de fréquens pélerinages et par son long séjour dans le Thibet, lui avait procuré un troupeau considérable, et en même temps lui avait rendu son séjour isolé, dans ce pays, plus supportable. Deux *ghèlloung*, avec leurs *mandchi*, s'étaient réunis à lui, et formaient une espèce de petite *khouroull ;* de sorte que, dans les jours de jeûne, ils pouvaient accompagner leurs prières avec les timbales, les

chalumeaux et autres instrumens. Ils avaient une hutte particulière destinée à cela.

Je m'approchai des habitations de ces ermites, sans savoir que le lama Ombo, si renommé, y avait établi sa demeure. Je m'entretins avec le *ghèlloung* qui s'occupait des soins du ménage; et je trouvai qu'il avait ainsi que ses compagnons, des habitudes plus heureuses que celles des autres prêtres kalmuks. Son étonnement de voir un étranger qui, par la curiosité de s'instruire, se trouvait au milieu des kalmuks et qui parlait leur langage; ses demandes et ses questions me firent bientôt apercevoir qu'il n'appartenait pas à notre *khouroull.* Je le lui demandai, et j'appris qu'il avait passé l'été dans ces environs avec le lama Ombo. Il faisait grand cas de la manière de voir de son évêque, et vantait beaucoup la collection de livres que ce prélat possédait. Cette dernière circonstance me rendait très-curieux de faire connaissance avec le saint homme, et le *ghèlloung* m'en procura l'occasion.

Ombo se tenait sur un grand coussin, en face de l'entrée; près de lui étaient placées des caisses renfermant les objets sacrés. Une

grande marmite occupait le milieu de la hutte, et quelques morceaux de viande crue pendaient aux pièces de bois qui formaient le toit. Le lama fut flatté de mon compliment, et comme il était couché sur son coussin, il s'assit pour discourir avec moi Un prêtre qui avait fait de si longs voyages, devait nécessairement trouver du plaisir à parler de pays étrangers; aussi me fit-il une foule de questions sur les pays de la partie orientale du Sampountib, qui e t une des quatre parties du monde, dans laquelle les kalmuks croient principalement que notre terre est située. Je fus obligé de lui nommer plusieurs pays, et comme il me demandait toujours quel était celui qui était après, cela me conduisit jusqu'à l'océan; alors il me demanda, si de l'autre côté de la mer, et si, dans la mer même, il n'y avait pas d'autres pays. Je satisfis sa curiosité, en lui nommant les peuples qui habitent l'Amérique; mais il ne fut pas encore satisfait; il voulait avoir des notions sur le royaume Champala, dont les livres kalmuks parlent beaucoup et duquel dépend la destinée future de leur âme. Comme il me demandait

toujours, si plus loin il n'y avait pas d'autres pays, ses questions continuelles firent que, dans mes réponses, je laissai entrevoir quelque chose de la vraie forme de la terre; mais je m'en repentis, car je donnai prise au kalmuk pour combattre mes opinions. Je dois dire, en passant, que notre conversation avait lieu par le moyen d'un interprète qui se trouvait là. J'eus à peine articulé que la terre ressemblait à une boule, qu'on me répondit par des éclats de rire, et en me disant que cela était impossible, puisque les hommes du côté opposé tomberaient. J'essayai d'abord de me faire comprendre, mais je ne réussis qu'à augmenter les éclats de rire. Ayant dit que des vaisseaux avaient été à la partie opposée et en étaient revenus, le lama voulut savoir si ces vaisseaux avaient été dans le lieu où le soleil se lève.

Tout ce que je pus dire à cet égard, ne servit qu'à me faire considérer comme un babillard, qui était venu chez eux pour mentir, au lieu de dire la vérité. Le lama lui-même se crut tellement offensé de mes discours, que, pour l'appaiser, je fus obligé de lui dire que, chez nous, on dit que la terre est ronde,

mais que, dans le monde, on dit bien des choses absurdes, parmi lesquelles on pouvait compter cette supposition.

Pour donner une autre tournure à notre conversation, je parlai du royaume Champala. Le lama voulant savoir si je n'avais vu personne qui connût ce royaume, je lui répondis que les eu opéens connaissaient tous les pays du nord-ouest, mais qu'aucun ne connaissait le royaume Champala. Le lama me répliqua que la mer était grande; que les vaisseaux n'ayant pas navigué partout, pouvaient n'avoir jamais abordé au royaume Champala. Je fus à même de combattre facilement cette idée, puisque je savais, par le *Goh-Tchikitou*, que le prince et sa sœur, dans une course qu'ils y firent, en venant de l'Inde, employèrent un an, et que dans la suite, les sujets de son père n'avaient mis que neuf mois à faire ce trajet; il répondit à cela que les éléphans sont de grands animaux qui vivent dans l'eau; que, lorsqu'ils s'y agitent beaucoup, ils se fatiguent et viennent sur le rivage où on les prend; qu'on les conduit ensuite dans le pays pour les apprivoiser, et s'en servir de monture;

et qu'ainsi au moyen des éléphans, les indiens purent fort bien trouver la mer. J'avais à opposer à cela le voyage à pied de *Goh-Tchikitou*, mais je me gardai bien de fâcher mon savant lama, et je lui dis, que puisqu'il avait été dans le Thibet, et qu'il avait vu un pays plus près de celui des éléphans que ne l'était le nôtre, il était naturel qu'il dût mieux connaître ces animaux.

Cette réponse le satisfit visiblement, mais je n'osai cependant lui demander ce que je désirais. Mes hérésies précédentes avaient fait une si forte impression sur son esprit, qu'il ne voulut me laisser voir aucun de ses livres, en me disant qu'ils étaient tous en langue tangoute.

Le lama Ombo n'avait pas vu la Palestine mongole depuis quarante-cinq ans; et il avait occupé dans le Thibet la place de *baktchi*, d'où l'on pouvait conclure, que son âge passait soixante-dix ans, quoiqu'il parût encore très-vigoureux.

LETTRE XXII.

Des bords de l'Amtam Selma, le 27 septembre.

Un des passe-temps les plus agréables des kalmuks est le jeu des échecs, que, non seulement les princes et les prêtres, mais même les simples kalmuks jouent avec beaucoup de facilité. C'est principalement dans la *khouroull* qu'il est fort en usage.

L'échiquier est ordinairement divisé en deux, afin de pouvoir le transporter plus facilement; on réunit les deux parties lorsqu'on veut s'en servir. Les pièces qui composent le jeu des échecs ont d'autres figures et d'autres noms que les nôtres; mais la marche est la même, et l'on marque les parties avec de petites plaques de fer, souvent aussi avec différens morceaux de bois : la reine s'appelle *touchimell*, ce qui signifie à peu près visir. Cette dénomination est plus caractéristique et détermine mieux que le

nom ordinaire, le but dans lequel ce jeu fut inventé, puisque la main droite d'un prince oriental n'est pas à son épouse mais à son ministre. L'inventeur du jeu, qu'il soit indien ou persan, voulant fixer l'attention de son souverain sur l'obligation imposée à son premier ministre de veiller et d'agir pour lui, tandis qu'il n'a besoin que d'employer son décorum (n'oubliez pas que je parle de l'esclave d'un despote du *harem*), le prince devait être persuadé qu'il perdait tout en perdant son ministre : en considérant la chose sous ce point de vue, la dénomination de ministre, donnée en Asie à la première figure des échecs, était plus exacte que celle que nous donnons à la principale figure de ce jeu.

Le roi s'appelle khan; les pions portent les noms de garçons, fous, chevaliers; et les tours portent ceux de chameaux, chevaux et voitures. Les figures des échecs kalmuks sont presque toutes arrondies, et les principales sont à peine un peu plus grandes; le khan a seulement plus de circonférence que le *touchimell*: les chameaux ont la forme d'une espèce de bouteille. Au commencement

du jeu, on avance seulement un pion, et le fou est principalement destiné à attaquer: lorsque le khan ou le *touchimell* est en danger, les kalmuks poussent un *oui*, qui sonne à l'oreille comme s'ils disaient *chatt*, mais on entend fort peu la voyelle. Lorsque la partie est gagnée, ils prononcent également le mot *matt;* mais la voyelle est encore à moitié machée. Les joueurs kalmuks ne se fâchent pas lorsque quelqu'un conseille : mais une figure, qui a été déplacée, ne peut jamais être remise à sa place. Lorsqu'un pion arrive à la dernière limite ennemie, on lui donne un nom plus élevé, mais on ne le remplace pas, comme chez nous, par une autre figure; on se contente de lui en faire jouer le rôle. Lorsqu'on prend une pièce, les kalmuks disent qu'on la mange, et le jeu est ordinairement terminé en peu de minutes. Hier, après midi, je me suis occupé à voir jouer aux échecs, jusqu'à l'heure de la prière; car les prêtres kalmuks sont obligés, dans l'après-midi, au signal donné par une trompette, de se réunir dans leurs huttes. Le lama indiquant pour chaque jour l'espèce de prière que l'on doit faire et la divinité

qui doit être honorée. Le cor se fit entendre, et les prêtres se dispersèrent pour la prière, dans les huttes environnantes. Je me rendis dans une des principales et je m'assis, en m'appuyant contre la couverture de la hutte, à une place qu'on m'avait indiquée.

Il y avait environ douze à quinze prêtres, la plupart *mandchi* et *ghètzull*, qui, sous la conduite des *ghèlloung*, et assis sur deux lignes, entonnèrent divers chants que j'avais déjà entendus plusieurs fois. Les timbales et les autres instrumens, qui se font rarement entendre, hormis aux jours de fête, ne furent pas employés; mais les mains de ceux qui priaient, remplaçaient souvent quelques uns de ces instrumens, puisque tous les assistans frappaient, dans certains momens, leurs mains l'une contre l'autre.

Ce claquement de mains d'une réunion de personnes, qui inspirent pour la plupart le respect, a quelque chose de si drôle, que celui qui n'est pas habitué à cette scène, peut se croire transporté au milieu d'une réunion de lamites insensés. Mais quel est le peuple qui n'a pas d'usages qui paraissent extravagans à un autre peuple ?

Enfin, avant la fin de la prière, deux *ghètzull*, munis de courroies, portèrent, au milieu de la hutte, un grand vase de *tchigan*, orné de cercles de laiton. Je fus invité à m'asseoir sur une couverture de feutre, pour prendre part au rafraîchissement, et on me présenta une coupe qui pouvait contenir environ une bouteille. Les prêtres me dirent que je pouvais boire trois coupes pareilles sans leur causer de peine; mon refus de le faire fut inutile, et je fus obligé d'avaler d'abord la première coupe. Les prêtres distingués avaient tous de petites coupes, mais ils avalaient si vite, que j'en étais toujours à ma première, tandis qu'ils en avaient déjà vidé sept à huit. Un *mandchi*, assis près de moi, et qui avait dix à douze ans, s'efforça de boire cinq coupes remplies, de la grosseur de la mienne, et il paraissait tout glorieux d'avoir fait une telle action. Le premier des *ghèlloung* présens, qui était un vieillard de soixante ans, tâchait aussi d'avaler douze petites coupes, et se plaignait de ce que son âge l'empêchait de boire autant que les autres. Pour la première fois, je remarquai que le *tchigan* de cavale avait en

lui-méme quelque chose d'enivrant; mais les buveurs kalmuks se trouvaient si bien des vapeurs de cette boisson, qu'ils commencèrent à parler tartare, russe, et cherchèrent même à parler allemand. Le vieux *ghèlloung* se mit à chanter plusieurs airs kalmuks. Je demandai si l'on avait souvent l'habitude de boire ainsi autant de *tchigan*; le vieillard me répondit avec un certain air de gravité : Nous nous enivrons tous les jours; et les autres m'assurèrent qu'on pouvait considérer cette boisson comme un excellent remède, puisqu'après s'être enivré, on se portait à merveille. Cette dernière assertion me parut plus que douteuse : le feu et l'agitation que je remarquais dans tous les yeux, pendant l'ivresse, me faisait croire, au contraire, que le lait de jument devait être fort nuisible aux organes de la vue : les maladies des yeux, si ordinaires chez les kalmuks, pourraient bien provenir de l'usage de cette liqueur. Cette raison est d'autant plus probable, que plusieurs étrangers prétendent, qu'après avoir bu de cette boisson, ils éprouvaient un picotement désagréable aux yeux. Quant à moi, je n'ai éprouvé hier aucun mal

de ce genre, mais, pour ne pas me mettre dans la position de ceux, que l'excès de la boisson obligeait de sortir, quand je vis remplir ma troisième coupe, je m'esquivai, sans faire attention que tous ensemble me criaient de revenir pour la vider.



LETTRE XXIII.

Gourban Nour, le 30 septembre.

Nous avons parcouru maintenant la moitié du chemin, depuis Sarepta jusqu'au *kouma*, et nous nous trouvons dans un site agréable. On y remarque trois grands lacs pleins de roseaux, où viennent se nicher des pies, des cignes et des canards, qui ont donné leurs noms à ces lacs. Je voudrais que nous fussions déjà sur les bords du *kouma*, afin de pouvoir me rendre dans quelques villages russes, proches du lieu où la horde du khan va établir son quartier d'hiver, jusqu'au retour de la belle saison. Ce qui augmente encore ce désir, ce sont les procédés des kalmuks envers moi; car aucun peuple ne peut être aussi grossier que celui-ci. Les kalmuks n'ont aucun égard pour les étrangers qui n'ont pas quelque emploi, et ils sont si insupportables, si à charge, que

chaque ligne que l'on écrit sur la grossièreté des uns et des autres ne peut que s'en ressentir. Joignez à cela le mépris qu'ils portent à tous les étrangers dont ils n'ont rien à craindre ou à espérer. Aucun peuple ne pousse aussi loin l'orgueil national. Un des fils du prince me demanda dernièrement, si les kalmuks étaient bons ou mauvais : je lui répondis qu'il y en avait de bons et de mauvais; mais cette réponse ne le contenta point, et il prétendait qu'ils étaient tous bons; je lui répondis par le silence. Les kalmuks ont encore une idée exaltée de leur religion et de leur esprit. La journée d'hier m'en a fourni la preuve la plus certaine.

Un kalmuk avait tiré de mes papiers une feuille contenant un discours kalmuk, que M. Neiz m'avait donné à Sarepta, pour m'habituer à bien connaître la manière de parler cette langue (*). La divinité *Mansouchari* était représentée d'une manière

(*) Les kalmuks ont beaucoup l'habitude de fouiller dans les affaires appartenant aux étrangers; les fils du prince même ne se gênaient pas pour fouiller, en ma présence, dans ce qui m'appartenait.

un peu défavorable sur le papier en question. On a menti! on a menti! s'écria le second fils du vice-khan, en jetant, à plusieurs reprises cette feuille à terre; et je ne pus le tranquilliser, ainsi que les autres kalmuks qui étaient là, qu'en lui permettant de la jeter au feu. Si vous avez lu, dans Don Quichotte, le chapitre où le tribunal de l'inquisition en agit contre les livres de chevalerie du noble chevalier de la Manche, vous pourrez vous faire une idée de la joie avec laquelle les kalmuks virent la flamme dévorer ce papier avec le dialogue *anti-Mansouchari*. Les kalmuks trouvèrent encore deux feuilles d'une harmonie évangélique, traduite en kalmuk, qu'on m'avait également donnée à Sarepta, pour lire. L'évangéliste saint Jean était celui dont il était fait mention, et le premier chapitre de son évangile commençait la traduction. Voilà un *toodchi* allemand! s'écrie celui qui avait trouvé la feuille, et aussitôt toutes les personnes présentes se rapprochèrent pour en entendre le contenu. Cette traduction avait été faite, quelques années auparavant, lorsque la confrérie de Sarepta avait encore l'espoir d'atti-

rer les kalmuks au christianisme. Pour faire adopter à un peuple une nouvelle religion, à la place de celle qu'il pratique, il n'y a que deux moyens : la force ou l'enthousiasme. Le premier moyen peut produire un changement apparent ; le second, un vrai changement. Si des hommes d'un zèle ardent pour le christianisme, se fussent voués à le prêcher chez les kalmuks et fussent venus s'établir parmi eux, nul doute que ceux-ci seraient peut-être arrivés à se dire intérieurement, que la nouvelle religion pouvait être meilleure que la leur; et alors il me paraît qu'il y aurait un grand pas de fait ; mais on se contenta de traduire des documens religieux, qui n'étaient pas appuyés par une mission évangélique, et le but dut nécessairement demeurer sans résultat. Il ne faut donc pas s'étonner, que les kalmuks ayant lu : « Au commencement, était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et Dieu était le Verbe, » trouvèrent matière à des remarques ridicules, et vous pouvez penser aussi que je me trouvais fort embarrassé avec eux. Mes rapports avec les kalmuks m'obligeaient de me taire; je fus donc

contraint de dissimuler, pour cacher mon ressentiment. Les feuilles passèrent de main en main, et furent lues dans plusieurs huttes. Aujourd'hui encore, on a envoyé trois fois chez moi pour chercher le *toodchi* allemand, mais je répondis que le soir précédent quelqu'un, dont le nom m'était échappé, m'avait prié de les lui prêter.

J'eus lieu d'être étonné, en cette occasion, de la grande mémoire des kalmuks, car, non seulement les fils du vice-khan, mais même les domestiques, répétèrent les passages qui avaient été lus, avec une précision étonnante, en mettant à leur place, avec une exactitude extraordinaire, les noms de *Nazareth*, *Marie*, *Josep*; car c'est ainsi que prononcent les kalmuks.

Cependant ils furent punis, il y a quelques mois, de leurs railleries sur la religion catholique, par le translateur russe, Maximan, et si ce châtiment était arrivé après l'affaire d'hier, je ne les aurais certainement pas plaint, comme je le fis alors. Le translateur se trouvait chez le vice-khan, qui lui avait donné plusieurs papiers à traduire, et lorsqu'il eut terminé son travail, il se mit à

lire attentivement la feuille qui servait de couverture. Le vice-khan, curieux d'en savoir le contenu, le demanda au traducteur qui lui répondit : Ce n'est rien, ce n'est rien, en cachant la feuille qu'il lisait parmi les autres. Mais le vice-khan n'en devint que plus curieux, et ne fut pas content qu'il n'eut de nouveau cette feuille, qui contenait une formule d'abjuration, à l'usage des kalmuks qui quittent la croyance de leurs pères pour se soumettre à celle de l'église russe. Vous connaissez l'énergie avec laquelle les chefs du clergé russe, et principalement le grand Platon savent exprimer ce qu'ils veulent dire; je vais donc vous traduire cette abjuration.

« Je renonce et maudis toute croyance qui m'a été enseignée, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour. Je renonce et maudis tous les faux docteurs et les superstitieux *Bourkhan* et les divinités qui furent jadis des hommes, savoir : *Dchakdchamouni*, *Soukouba*, *Abidaba*, *Mansouchari*, *Maidari*, *Erlikhan*, *Loumkhan*, les *Tenghèri*, *Dantching*, *Okin-Tenghèri*, *Daraècké*, le *Dalaima*, le *Bodko-Lama* et toutes les autres idoles.

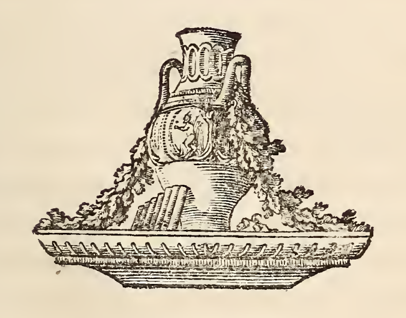
« Je renonce et j'abjure la croyance dangereuse de la métempsycose, ainsi que celle du passage de l'âme dans d'autres corps ; je renonce à la doctrine de la création du monde, et j'abjure tous les mensonges des lama, des *choutouke*, de tous les prêtres, de tous leurs croyans et sectateurs.

« Je renonce et j'abjure toutes les images et statues des idoles ; toutes les prières adressées aux étoiles et à la lune, qui ne sont que des corps créés par le vrai Dieu.

« Je renonce et j'abjure la triple sainteté (*Gourban-Erdèni*) : j'abjure enfin tous les Dieux et Déesses menteurs, tous les idolâtres lama, tous leurs prêtres, tous leurs écrits, toutes leurs doctrines, toutes les offrandes, jeûnes et reliques du *Chalir-Ouroulè* ; j'abjure en un mot toutes les superstitions auxquelles j'ai cru jusqu'ici, et je crache dessus. »

A peine le translateur eut-il commencé le second alinéa, que le prince s'écria : Assez, assez ; et dès qu'il voulut continuer : Non ! je ne puis pas y tenir, s'écria le prince. Le translateur ayant répondu, que la suite serait peut-être meilleure, un nouveau paragraphe fut lu, et le mécontentement du vice-

khan monta au suprême degré. C'est sans doute, ne cessait-il de s'écrier, ce maudit *ghèlloung*, qui a abandonné notre religion, qui a écrit cela : on aurait dû le brûler, l'écorcher.



LETTRE XXIV.

Du Manetch, le 25 octobre.

Tous les ans, un peu avant le commencement de la nouvelle année, les kalmuks font une offrande (*galtaicho*) au Dieu du feu. Le nouvel an tombe le vingt-cinq du mois des *lampes* (*soula*), ou des *bœufs*. L'offrande se fait un jour *rat*, du mois *rat*, qui précède le mois *bœuf*. Hier, jour *rat*, qui était le onze du mois, on célébra le *galtaicho* de l'année courante, et j'espère que vous ne serez pas fâché que je vous en fasse la description. Non seulement les anciens persans, mais plusieurs autres peuples encore ont regardé le feu comme une divinité, et si nous considérons l'influence bienfaisante de cet élément, nous ne serons pas étonnés de voir que les fondateurs du lamisme ont désigné un jour particulier pour l'honorer comme un Dieu; et l'on a dû nécessairement assi-

gner, pour la célébration de cette fête, l'époque où cette douce influence de l'astre du feu commence à se faire sentir. Les kalmuks, de même que les juifs pendant la fête de pâques, sacrifient aussi des brebis, et cet animal n'est pas immolé d'une autre manière que s'il était tué pour la boucherie. On conserve toujours, pour l'offrande du feu, les morceaux les plus gros. Ce qui doit être mangé, est cuit dans la hutte, et mis dans de grandes coupes. Aucun vrai croyant kalmuk n'oserait, à tel ou tel jour *rat*, manquer d'offrir une pareille victime.



Vers le soir, je me rendis à l'habitation du prince, où l'on était déjà occupé des préparatifs du sacrifice. Une lampe était allumée sur l'autel; toutes les coupes d'offrandes étaient remplies, et deux cercles de quarante à cinquante personnes entouraient le foyer.

Pendant qu'on élevait, sur le feu de fumier, un bûcher composé de petits morceaux de bois, des coupes pleines d'eau-de-vie, faisaient le tour du cercle, et chacun était obligé de vider la sienne jusqu'à la dernière goutte. Comme étranger, j'espérais en être

quitte pour en goûter, mais on me fit entendre que je devais prendre sur moi d'avaler toute la coupe.

Trois lampes de terre, remplies de graisse, furent mises triangulairement auprès du bûcher. Le prince, son épouse et la plus jeune de ses filles étaient assis à leur place ordinaire; le second fils du prince (car l'aîné était occupé dans la hutte au même sacrifice) se tenait à gauche, et avait dans la main un cordon de soie bleu qui pendait au toit de la hutte, et qui était lié à l'os d'un quartier du mouton sacrifié. Deux *saissang* étaient assis plus bas, auprès du fils du prince; l'un portait dans un sac de cuir, des morceaux de viande cuite; l'autre tenait une massue pour tuer le mouton. De l'autre côté, auprès de l'autel, plusieurs prêtres avaient pris place, et profitaient si bien de la permission, que leur accordait cette fête, de boire du brandevin, que, même avant le sacrifice, plusieurs donnaient des signes non douteux d'ivresse. Un vieux prêtre à barbe grise, qui avait bu plus que de mesure, faisait paraître sa gaîté en s'adressant souvent à la princesse en répétant : O toi Dchedchi, écoute donc !

Les morceaux de viande destinés à l'offrande, furent jetés au feu pendant qu'on faisait une prière, dont le chant fut souvent interrompu par un *khourou*, *khourou*, pour inviter la divinité du feu à bénir la hutte. A chaque *khourou*, *khourou*, le cordon bleu était fortement agité, le sac de cuir secoué et la massue abaissée : au premier *khourou*, la fille du prince fut obligée, d'après l'ordre subit de sa mère, de se lever, de s'approcher du sac de cuir sur lequel était le cœur du mouton, qu'elle dut mordre trois fois pour en arracher de petits morceaux ; son frère en fit autant, et pendant qu'on agitait fortement le cordon bleu, les deux *saissang* et plusieurs autres mordirent de même, tant qu'il en resta un morceau.

Pendant que la graisse destinée à l'offrande brûlait sur le foyer, les coupes placées près du prince furent jetées sur le feu ; on tira ensuite du sac, plusieurs morceaux de viande que l'on distribua aux assistans. Les os du mouton, qui avait servi au sacrifice, étant réduits en cendres, la réunion se sépara.

Nous avons éprouvé cette nuit, par la forte gelée qu'il a fait, combien la fête du

feu a été peu agréable au Dieu de cet élément. La prière d'hier n'a probablement pas été exaucée, car la terre était couverte d'une croute de glace. Tout autre aurait imaginé que le Dieu du feu ne s'était pas soucié du sacrifice qu'on lui avait offert, mais les kalmuks ne pensent pas ainsi. Je me rendis ce matin à la hutte de Tchoutchei, pour me réchauffer auprès du feu et en prenant du thé, car le froid m'avait réveillé avant mes compagnons. La marmite de fer fumait déjà, et l'on sortit du sac de cuir ce qui restait des morceaux de viande de la fête de la veille qu'on distribua aux personnes présentes : je voulus donner à mon chien, sans y penser, un morceau de cette viande, mais un cri général s'éleva contre moi, car il n'y a que les hommes qui puissent manger de cette viande, et c'est un péché que d'en donner à d'autres créatures : les os même doivent être brûlés.

LETTRE XXV.

Le 28 octobre.

VOILA déjà quatre jours que nous sommes fixés dans ces environs; car les mazaks, les jours malheureux, et Dieu sait quelles autres raisons encore, nous obligent de rester ici quelque temps. Le nom russe de ces environs, *solényé gressi*, vient de la forme de cette terre, où il ne croît, à une certaine distance, que des herbes salées, qui n'offrent d'alimens qu'aux chameaux. Le Manetch qui se jette dans un golfe de la mer d'Asoph, prend sa source en cet endroit.

La chaîne de montagnes qui longe Zaritzyn, et qui semble diviser le pays des kalmuks, est séparée ici par une vallée, au milieu de laquelle le Manetch roule ses eaux non potables.

Ce lieu offre beaucoup de souvenirs des siècles passés; car des traces très-visibles du

séjour des eaux de la mer s'y font remarquer, et des fossés creusés de différentes manières, font supposer que cette terre fut habitée jadis par quelque peuple.

M. de Weseloff, auquel je suis redevable de plusieurs observations, excita ma curiosité sur une suite de ces fossés, qui se trouvent près d'une élévation, à dix werstes de distance, vers un coin de la longue chaîne de montagnes; il m'engagea à me rendre hier sur le lieu, pour observer ce monument de l'antiquité.

J'eus bientôt parcouru, à l'aide d'un conducteur kalmuk, le chemin à travers les steppes, à peine couvertes d'herbe. Nous montâmes sur la cîme de la chaîne des montagnes, et dès que nous fûmes arrivés, je remarquai des roches énormes entassées comme des tours et qui paraissaient fermer le passage. Je regardais comme impossible de traverser ce chemin à cheval; mais mon kalmuk avait remarqué de loin une ouverture, d'où nous découvrîmes une plaine immense. Nous nous trouvâmes directement en face de la plus grande masse de pierres réunies; elles étaient longues de plus d'un

archin, assez unies, quoique taillées dans des masses plus grandes et posées symétriquement l'une sur l'autre. Le carré avait quatre pas de long et trois de large; sa hauteur était inégale, parce que des morceaux qui étaient tombés, formaient des échancrures. On voyait des caractères tartares, sur quelques unes de ces pierres, qui sont formées d'une espèce de pétrification pleine de coquilles marines. On aurait dit que l'air et l'eau les disposaient à prendre de nouvelles formes, car elles étaient si friables, qu'en les frottant un peu elles se divisaient en petites parties, et celles-ci en poussière de chaux. A quelque distance de ce monument funèbre, j'en trouvai plusieurs autres, qui étaient moins considérables, ou qui avaient plus souffert du temps que le premier. Ils étaient environnés de petites sculptures, sur une desquelles était représentée une tête de bœuf.

Autour de ce tombeau, étaient éparpillés quantité d'ossemens; et mon compagnon, *qui était habile en ostéologie*, me dit que c'était des os d'animaux. Ils étaient tous si friables, qu'on pouvait les écraser comme

du bois pourri. Plusieurs avaient été brûlés, ce qui peut avoir eu lieu par un incendie des végétaux de ce lieu, ou bien par l'usage qu'avaient peut-être les peuples de brûler les corps des morts.

A mon retour, je m'arrêtai quelques instans auprès de la grande masse de pierres que je n'avais considérée qu'en passant. Elle ressemblait à un mur ordinaire plus haut qu'un archin; et mon conducteur me dit que ce mur s'étendait à plusieurs werstes. Les masses de pierres étaient réduites, par les élémens, en petites portions, et laissaient toutes voir une quantité de dépouilles marines qu'elles renfermaient. Des milliers de petites coquilles, qui avaient perdu leurs couleurs et leur forme naturelle, étaient parsemées dans l'espèce de poussière qui les réunissait pour former des masses; et elles étaient remplies d'une poussière jaunâtre. Les siècles avaient formé, à leur extérieur, une espèce d'écorce de mousse, et les pierres des tombeaux étaient, ainsi que vous pouvez le penser, formées de ces grandes masses.

Vous serez peut-être curieux de connaî-

tre l'intérieur de ces tombeaux, ainsi que la forme exacte de ces masses de pierres; je le suis aussi; mais nous attendrons tous deux le printemps prochain : j'espère, à cette époque, vivre dans la horde comme particulier; j'espère y avoir ma hutte, mon chameau, mes chevaux et pouvoir passer ici quelques jours. Si aucun empêchement ne vient traverser mes projets, la pelle sera nécessaire pour me frayer une entrée dans le royaume des morts, autrement il faudrait abandonner au temps, le soin de faire exécuter cette entreprise par quelques autres voyageurs, qui viendraient visiter ces contrées.

LETTRE XXVI.

Le 30 octobre.

Je suis déjà depuis quelque temps chez le second fils de Tchoutchei, parce que la hutte dans laquelle je logeai jusqu'ici, a été placée ailleurs, depuis l'arrivée du grand-pristaw.

L'esprit religieux de mon hôte me fournit l'occasion de vous parler de la peinture kalmuke.

Les riches et les gens de distinction, considèrent comme une action méritoire, de faire peindre, dans la *khouroull*, des images de *Bourkhan*. Le prix de l'image est arbitraire, suivant la volonté de celui qui la commande ; car le *ghèlloung*, peintre (il n'y a que les prêtres qui osent s'occuper de peinture), regarde comme un péché de demander quelque chose pour son travail ; mais plus celui qui commande la peinture paye, plus son mérite est grand dans la vie future.

Le fils du prince avait fixé à cent roubles le prix de l'image de *Soukouba*, qu'il faisait peindre. Je lui dis qu'un peintre russe ferait la même image, aussi bien, pour cinq roubles; mais il me répondit, qu'il avait destiné cent roubles au salut de son âme, quoique l'artiste put se contenter de cinq roubles.

Le peintre est un des plus riches de la *khouroull*, car il possède plus de cinq mille têtes de bétail, dont six cents chevaux Cette opulence lui est venue par héritage. Quant à son talent, il n'y a qu'un seul prêtre qui le surpasse; mais il est également bon tailleur, bon cordonnier; il passe pour être un des meilleurs selliers, et en même temps un des plus rusés coquins de la horde : le nom de cet homme à cent talens, est Zagaenghèlloung.

La toile dont on se sert ici pour peindre est faite de lin; les couleurs sont délayées et broyées, dans de l'eau de colle de poisson, au moyen d'une boule de cristal fixée à un manche de bois.

La première opération du peintre, fut de fixer un morceau de toile sur un carré formé de quatre bâtons noués ensemble, aux

entaillures qui se trouvaient à leur extrémité, et la toile fut tendue fortement, comme un tambour. Cette occupation préliminaire lui prit toute la matinée, et je l'aidai même un peu.

Après midi, le peintre avait préparé de la craie délayée, dont il exprimait l'eau qui était de trop, en la suçant avec sa bouche. Avant d'étendre la craie sur la toile, il fit une prière, pour demander la bénédiction de la divinité *Soukouba*. Pendant que la première couche de craie séchait, on faisait cuire dans une cuillère de fer, de la colle de poisson, pour en enduire les deux côtés de la toile que l'on polit, lorsqu'elle fut sèche, en se servant d'une dent de loup ou de sanglier. Cette seconde partie du travail occupa tout l'après-midi.

Avant de mettre aucune couleur sur la surface de la toile, plusieurs lignes diagonales furent tirées pour déterminer la place que devait occuper *Soukouba*; et une feuille de papier chinois, sur laquelle les contours de l'image étaient dessinés avec de l'encre de la Chine, servit au peintre pour tracer l'esquisse de la divinité, après quoi il mêla les couleurs,

et les étendit. Mais la couleur d'or fut réservée pour la dernière. Aux coins de l'image, étaient peintes plusieurs petites figures formant encadrement.

Le tout fut ensuite collé sur un plus grand morceau de toile, entouré d'étoffe de soie, et des cylindres furent adaptés en haut et en bas, pour rouler et attacher la peinture.

D'après le travail du premier jour, vous pouvez juger que cette image dût demander beaucoup de temps pour la finir; mais comme le fils du prince n'avait pas d'autel chez lui, il l'envoya chez son frère, pour l'y suspendre.

LETTRE XXVII.

Le 16 novembre.

Je vous écris encore du même lieu d'où je vous ai adressé mes dernières lettres; car le prince kalmuk veut s'y arrêter pendant un mois. J'ai cependant fait soixante-dix à quatre-vingts lieues de plus, pour voir la source du Kouma, et vous vous étonnerez peut-être, que je sois déjà de retour; mais je vais vous en dire la raison.

La longueur des nuits et la brièveté des jours ne me permettant pas d'employer beaucoup de temps à écrire, et croyant que je trouverais à Wladimirouka, des habitations russes, je quittai, il y a quinze jours, la horde, et je marchai en avant, espérant que les kalmuks me suivraient bientôt. Le prince me donna pour guide, un kalmuk qui avait des amis en ce lieu et qui m'accompagna sur un chameau. Chemin faisant, nous nous

associâmes à un russe et à un tartare ; mais notre départ ayant été retardé à cause du thé, je ne pus me remettre en route qu'à neuf heures.

Depuis notre camp jusqu'à Wladimirouka, nous avions quatre-vingts werstes à faire, et comme sur toute la ligne de cette route, on ne peut trouver une goutte d'eau, nous voulions partir afin d'y arriver le soir. Nous marchâmes donc sans nous arrêter, et nous parvinmes, après dix heures de marche, sur les bords du Kouma et au village. A moitié chemin, j'avais changé de monture avec mon compagnon, je lui avais donné mon cheval et j'avais pris son chameau.

Plusieurs européens prétendent que le mouvement du chameau est très fatigant à supporter ; mais je trouvai qu'on était aussi commodément sur un chameau que sur un cheval, car le petit trot du premier est très-supportable, ce n'est que son pas précipité qui incommode. Lorsqu'un chameau, pour se lever, se sert de ses pieds de derrière, le cavalier qui n'est pas habitué à monter ces animaux, se trouve dans une position embarassante, qui cependant n'a aucun dan-

ger, et lorsqu'il bronche, celui qui n'y est pas habitué, est comme frappé d'une commotion électrique; mais les bosses du chameau et les jambes qu'on tient très-écartées, et qui n'ont pas besoin d'étrier, empêchent de tomber. Enfin je trouvai qu'il était d'autant plus agréable de monter un chameau, que je fus dispensé de le conduire; car ayant donné à mon compagnon la corde qui sert à cet usage, il la noua autour de son corps, et tira l'animal après lui.

Nos montures commençaient à être fatiguées, lorsque la forêt qui est sur les bords du Kouma se détacha sur l'horizon, à quinze werstes de distance; toute la partie méridionale du ciel paraissait comme environnée d'une couronne bleue, tandis que de l'autre côté, on voyait paraître trois ou quatre nuages fixes qui, ainsi qu'on le dit, indiquaient les montagnes du Caucase. Si je n'avais pas su que ces montagnes étaient éloignées d'environ cent cinquante werstes du lieu où nous étions, j'aurais cru qu'elles se trouvaient derrière la forêt; et l'idée de voir le Caucase avait quelque chose de magique pour moi, que je ne puis rendre et que, mê-

me si je le pouvais, je ne voudrais pas exprimer. Le paysage formait un tableau ravissant qui se développait de plus en plus, mais que l'approche du soir dérobait insensiblement à ma vue. Heureusement, il n'y avait plus que quelques werstes jusqu'au village, où nous allâmes loger chez le doyen de l'endroit, ataman.

Habitué à l'air libre des steppes, la chaleur d'une chambre me parut insupportable, et l'ataman, sur ma demande, courut à la cave, d'où il revint en m'apportant des courges et des concombres salés. Comme depuis deux mois je n'avais mangé que de la viande de cheval et de mouton, je m'attendais à trouver un repas russe excellent; mais soit que les mets qui me furent présentés ne fussent pas bons, soit que je fusse déjà, sans le savoir, trop habitué à la nourriture kalmuke, je mangeai sans appétit.

Le village Wladimirouka appartient au général Sawelgen, qui ne passe ordinairement que peu de temps ici. La maison d'un paysan aisé est un palais auprès de l'habitation du général, à Wladimirouka; le toit est couvert en joncs; les murs ne sont formés

qu'avec des poutres, et les fenêtres sont si petites, que toutes les sept qui se trouvent à cette maison, réunies ensemble, ne formeraient pas une fenêtre moscovite. Devant elles, sont placées trois ou quatre misérables huttes; et la porte paraît avoir cédé plus d'une fois à la force du vent. Je fus étonné, lorsque le lendemain de mon arrivée, on me dit que c'était là que logeait le général ; mon étonnement ne dura pas long-temps, lorsque je vis le général qui me parut être un homme d'ordre et loyal. Il y avait deux mois que je l'avais vu à Sarepta, où je l'avais connu ; il était venu dans une petite charette couverte de nattes, et ce vieux Cincinnatus me plut beaucoup.

Maintenant vous pouvez vous faire une idée des autres habitations de Wladimirouka. Comme il n'y a qu'une chambre dans chacune, et que je voulais demeurer seul, un pristaw des tartares qui se trouvait là, m'offrit de me vendre une hutte ; c'était à la vérité une des plus petites de tout l'endroit ; mais il y avait deux fenêtres, un poêle, des bancs et une porte formée de deux planches mal jointes. Le possesseur en voulait qua-

rante roubles; dans l'embarras où j'étais, j'aurais payé cette somme, si je ne m'étais informé auparavant du prix que je pourrais la revendre. Un honnête cosaque me dit que j'en aurais tout au plus trois roubles, et que le pristaw lui-même ne l'avait payée que cinq. Cet avis vint fort à propos; je refusai l'achat, et m'étant occupé de chercher un autre logement, j'en trouvai enfin un chez vieux cosaque qui heureusement avait une chambre disponible.

Je quittai mon hôte, qui fut si content des cinquante kopekes que je lui donnai, pour avoir couché, déjeûné, dîné et soupé chez lui, que, par politesse cosaque, il m'envoya, dans mon nouveau logement, du pain de froment.

Les habitans de ce village sont très-riches, et leurs champs produisent tant de froment qu'on ne mange pas ici d'autre pain: leur boisson ordinaire est le vin tartare, nommé *tchichir* par les russes, et *tchagar* par les kalmuks qui l'aiment aussi beaucoup. Il y a deux sortes de *tchichir*, celui qu'on boit dans ce village est de la meilleure. La première qualité qui est légère, agréable et

douce, se paye ici de trente à trente-cinq kopekes le stof (une pinte environ) ; mais à Moskow ou à Pétersbourg, il coûterait depuis deux jusqu'à cinq roubles, si on voulait lui donner un nom étranger.

J'avais déjà passé trois jours à mes occupations, lorsque le pristaw des tartares, Jwan Michelowitz Makarow arriva ici, où il ne s'arrêta que deux heures; mais aussitôt le sous-pristaw, sans doute par dépit de ce qu'il ne levait aucun impôt sur moi, lui rapporta qu'il y avait dans ce village un allemand chargé d'écrire des choses concernant les kalmuks. A peine Makarow eut-il appris cette nouvelle : Cet homme est un espion, s'écria-t-il, ne le souffrez pas ici; chassez-le! Makarow, qui ne s'était arrêté que quelques heures, était à peine parti, qu'on m'annonça que je devais m'éloigner.

Je ne me serais probablement pas laissé éconduire si facilement, car je pouvais compter sur la protection de Tchoutchei, et sur l'amitié de quelques russes qui étaient restés dans la horde, Veseloff, Bocdojar et Polow; mais la manière d'agir de mon kalmuk, qui s'était laissé étourdir par Makarow,

et qui avait pris une mauvaise opinion de moi, au point que non seulement il devint plus grossier à mon égard qu'il ne l'avait été, mais qu'il devint même insolent, m'irrita tellement, que je ne voulus plus demeurer. Je louai un cheval et retournai dans la horde, pour obtenir réparation de l'offense qu'on m'avait faite, et abandonner ensuite à jamais la vie des steppes.

Je fus obligé de passer la nuit à la belle étoile; mais le temps était si doux, qu'avec ma seule pelisse de mouton, je n'éprouvai pas le moindre froid. Le lendemain au matin j'arrivai à la horde et j'allai de suite chez le vice-khan. Tchoutchei me rendit satisfaction sur le champ, mais il m'engagea à ne pas exécuter mon projet. Son long discours ne produisant aucun effet, il voulait partir avec moi pour se rendre à Machjar, à cent werstes du lieu où nous étions, pour me procurer un logement, et par sa recommandation obtenir que l'on eût de bons procédés à mon égard. Ce trait, de la part du souverain des kalmuks, doit vous le présenter sous un jour bien favorable. J'en fus ému, et ne pouvant accepter sa bienveillante invi-

tation, je me déterminai à passer l'hiver dans la horde.

Tchoutchei fit ensuite dresser une hutte particulière, pour moi, auprès de la sienne ; il m'accorda trois moutons par mois pour ma nourriture, m'invita à venir prendre le thé tous les matins chez lui, et me donna un vieux kalmuk pour allumer mon feu, faire ma cuisine et me servir. Ma position m'obligea d'accepter tout cela ; mais cette dépendance ne peut durer, tout au plus, que jusqu'au printemps; car alors, ou il me sera permis de vivre dans la horde, d'une manière indépendante, comme un kalmuk, ou bien j'abandonnerai tout à fait le pays.



LETTRE XXVIII.

Le 16 novembre.

Mon retour précipité au camp des kalmuks m'a fait connaître un de leurs usages, que, sans cela, j'aurais encore long-temps ignoré. On me dit que la fille du prince, qui était mariée, venait d'arriver, et que son père verrait avec plaisir que j'allasse lui offrir mon compliment : je regardai comme un devoir de faire quelque chose qui pût être agréable au loyal Tchoutchei, et m'étant rendu chez lui, je trouvai l'entrée de sa hutte fermée par des tapis, par dessous lesquels on voyait passer les pieds des kalmuks qui étaient agenouillés dans l'intérieur. Comment entrer, demandai-je à un kalmuk? Il me fit signe de lever seulement un tapis.

Ayant suivi ce conseil, je fus tout étonné de voir la fille assise à la porte, en dehors, et le père et la mère en dedans de la hutte.

La joie qu'ils éprouvaient, brillait sur leur figure, et ils se disputaient, à l'envi, le plaisir d'embrasser leur fille. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu une scène plus naturelle de la tendresse paternelle.

Vous croyez peut-être que la fille arrivait d'un pays étranger? Rien moins que cela: elle ne s'était éloignée de ses parens que de vingt-cinq werstes; mais la privation de la présence de leur fille, pendant quelque temps, avait suffi pour les remplir d'une joie tendre à son retour inattendu.

Que signifie, direz-vous, cette expression: était assise à la porte? C'est précisément ce qui m'avait surpris, et ce que je vais vous expliquer.

Lorsque, chez les kalmuks, une fille se marie, celle-ci, avant plusieurs mois, et si le mari l'exige avant un an, n'ose revenir chez ses parens; et le mariage ne serait pas heureux, selon les kalmuks, si cet usage n'était pas bien observé. Lorsque la fille revient à la maison paternelle, elle doit s'agenouiller à la porte, pendant que ses parens la reçoivent de l'intérieur, et c'est à la porte que doivent se faire les embrassemens. Lorsque

les cérémonies d'usage sont terminées, les parens sortent et peuvent s'entretenir avec leur fille.

Ce temps de pénitence ou de séparation étant écoulé, on donne un repas. Des chevaux, des moutons, des bœufs sont tués pour le festin; les coupes de vin et de brandevin circulent parmi les convives; et le père termine la fête par un présent, qui, lorsqu'il est prince, consiste en une partie de ses sujets, ou en plusieurs centaines de chevaux ou d'autres animaux.

Une autre fille du vice-khan doit rentrer, à la prochaine fête de l'*urïiss*, dans la hutte de ses pères, et l'on parle déjà des présens et du grand repas; mais je ne vous dirai pas ce que j'en sais, afin de pouvoir, à l'époque de cette fête, vous écrire une lettre à ce sujet.

LETTRE XXIX.

Aux bords du Kouma, le 24 novembre.

Je me trouve de nouveau sur les bords du Kouma ; mais dans la horde des kalmuks, je n'ai rien à craindre de la part du pristaw. Nous avons voyagé pendant deux jours pour venir du Manetch ici, et nous avons passé la nuit dans un lieu où on ne trouvait pas d'eau. L'herbe est encore verte ici ; le plus beau temps d'automne règne en ce moment, et l'hiver paraît s'être éloigné de ces contrées.

Ce qui m'a le plus étonné pendant le dernier jour de mon voyage, ce fut la mère du vice-khan. Vous croyez peut-être que la vieille dame est une petite personne décrépite ; point du tout. Je le croyais aussi, il y a encore quelques jours, car elle avait fait une maladie de trois mois, qui avait fait paraître son âge sur sa figure ; mais à peine fut-elle rétablie, qu'elle abandonna le char

qui la conduisait, pour paraître, l'autre jour, à cheval, traversant les steppes. Elle fit le premier jour cinquante et les autres jours trente werstes d'un seul trait. Son cheval allait, à la vérité, d'un pas assuré, mais ce pas était tel, que nos chevaux communs auraient été obligés de trotter pour le suivre; et quelle est celle de nos femmes européennes qui, à cet âge, oserait faire un pareil trajet à cheval ?

L'arrivée sur les bords du Kouma fut célébrée, par tous les kalmuks, en buvant des coupes de vin tartare; aussi n'était-il pas étonnant de ne trouver ce jour-là, dans la horde, personne à jeun. Chez le prince, on ne célébra pas cette arrivée seulement en buvant des coupes de vin, mais aussi par des prières, des chants et des offrandes.

Dans la hutte voisine de celle du prince (la hutte principale n'était pas encore dressée), plusieurs prêtres et autres personnages de distinction se rassemblèrent, et s'assirent en cercle; après quoi le prince, assis sur son siège élevé, entonna une prière qui fut accompagnée par les autres personnes présentes, et cinq à six chants se succédèrent l'un à l'autre.

Pendant la prière, la vieille mère du vice-khan entra dans la hutte. A peine son fils l'eut-il aperçue, qu'il courut vers elle avec empressement, la soutint à cause d'un faux pas qu'elle venait de faire, et la fit asseoir à sa place. Il s'assit ensuite lui-même auprès de sa mère, et continua sa prière. Vous penserez peut-être que Tchoutchei devait agir ainsi; mais l'inquiétude qu'il éprouva en voyant sa mère faire un faux pas, lui fait d'autant plus d'honneur, que les grands, chez les kalmuks, attachent beaucoup de prix à ces petites attentions.

A la fin du chant, on fit les battemens de mains en usage dans le *galtaïcho*, et le cri de *khourou*, qui les accompagne, me parut assez agréable. Cette fois-ci, un vieux *ghèlloung*, qui avait bu outre mesure, parut avoir deviné ma pensée, car il répétait continuellement ce *khourou*, *khourou*, en me regardant, et sans que cela dérangeât les autres. La prière ne finit qu'au bout d'une heure, après quoi chacun retourna dans sa hutte pour dîner ou vaquer à ses occupations domestiques. Les kalmuks cherchent de tous côtés des abris pour se préserver de l'hiver,

mais pas autant cependant que leurs couvertures légères paraissent l'exiger. Lorsque l'hiver est tardif, la saison froide passe, pour ainsi dire, sans qu'on s'en doute, et la chaleur succède si rapidement au froid, que souvent, pendant la nuit, une double fourrure suffit à peine pour vous garantir de la gelée, tandis que la nuit suivante, une simple couverture vous garantit du froid : aujourd'hui l'eau est gelée dans tous les vases, demain on pourra se promener en robe de chambre. Ne croyez pas que j'exagère; hier, j'ai vu plus de quinze *mandchi* sans bonnets, sans habits ni chemises, aller nu-pieds pour couper de l'herbe à brûler : pourquoi étaient-ils presque nus ? Parce qu'il faisait trop chaud pour travailler avec leurs habits.

Le meilleur préservatif que nous ayons, contre le froid, est la forêt du Kouma, aux environs de laquelle nous avons établi notre quartier (*). Le pristaw et d'autres étran-

(*) Les kalmuks ne campent jamais dans les forêts avant que l'hiver ne soit commencé, à cause des vapeurs malsaines qui s'en élèvent; par la même raison, ils s'en éloignent dès que le printemps commence.

gers se sont établis dans la forêt pour avoir plus chaud, et le prince disait au premier, en riant, qu'il avait établi sa maison dans une maison.



LETTRE XXX.

Le 7 décembre.

Hier, les kalmuks ont célébré la fête *soulla.* C'est la seconde des trois grandes fêtes annuelles, dont vous connaissez déjà l'*uruss*, parce qu'elle se célèbre au commencement de l'année : l'époque fixée, est le vingt-cinq du premier mois d'hiver. Plusieurs jours auparavant, les prières journalières de la *khouroull*, le matin, à midi et le soir, sont faites avec plus de cérémonies, pour se préparer à la fête, et l'on n'y épargne pas les instrumens de musique ; tandis que dans les huttes particulières, on célèbre ce temps de prière avec du vin tartare, et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, c'est-à-dire, en allumant des lampes (*soulla* en kalmuk signifie lampe); au reste les kalmuks ne consacrent pas

seulement ce jour au nouvel an, mais aussi à fêter leur naissance commune. La disposition de la *soulla* est aussi singulière, et le kalmuk qui est né la veille, est considéré, ce jour-là, comme ayant un an. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu vers le soir, lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, au milieu de laquelle on fixe un brin de la plante nommée par les botanistes *stipa capillata*, qu'ils entourent de coton pour servir de méche. Chaque famille kalmuke a une lampe commune, qui a autant de méches, que les membres de toute la famille réunie ont d'années; ces lampes sont placées ensemble ou séparément.

Les personnes de distinction font élever, au devant de leur hutte, une espèce d'autel nommé *dender*, qui est souvent aussi placé auprès de la *khouroull*. Leur hauteur est ordinairement celle d'un homme, ils ont trois à quatre pas de long sur la moitié de large : ils sont composés de branches tressées et posées sur des morceaux de bois, et on les recouvre de gazon.

Lorsque la nuit approcha, les prêtres se rassemblèrent auprès du *dender* de leur *khouroull*. A côté de chacun des autels brillait un petit foyer, que les prêtres entouraient, en attendant pour allumer les lampes, que les principauxde la *khouroull* commençassent la procession. Dans la *khouroull* de la cour, on attendait encore la famille du prince, et comme j'étais auprès du *dender* de Tchoutchei, je me contenterai de vous décrire ce qui se passa près de moi. Le prince et la princesse marchaient avec une suite nombreuse, pendant que l'image de *Soukouba* était portée, en procession, au son d'une musique bruyante, trois fois autour de l'autel, et à chaque fois, le prince, sa famille et tous les assistans se prosternaient. Le mouvement de la marche changeait suivant la mesure de la musique, et l'obscurité la plus profonde régnait dans la forêt du Kouma, au milieu de laquelle la fête se célébrait. La place où l'autel était élevé, et autour de laquelle se faisait la procession, était pleine de fossés, de trous et d'inégalités, qui auraient rendu cette marche dangereuse pour nous; mais les kalmuks qui, pendant

le jour, ont la vue perçante comme le faucon, et pendant la nuit comme la chouette, exécutèrent leur marche sans s'en inquiéter. La procession fit ainsi le tour de la *khouroull*, ensuite chacun revint dans les huttes, célébrer la fête en buvant et en jouant.



LETTRE XXXI.

Le 24 février 1803.

Dans une de mes lettres précédentes, je vous ai parlé de l'hiver, d'une manière trop peu détaillée. Depuis le commencement de janvier jusqu'à la mi-février, il a régné ici un froid si violent, que des personnes, dont les cheveux ont blanchi dans ces contrées, ne peuvent se rappeler d'avoir vu un pareil hiver. Dans les steppes du nord, la neige doit être encore maintenant à la hauteur de trois à quatre archins. Vers le sud, la forêt du Kouma nous met à l'abri des rigueurs de cette saison, mais on peut calculer le froid le plus fort à vingt degrés environ (*). La neige,

(*) A Greorgewsk, qui est à cent cinquante werstes plus au sud que la forêt du Kouma, le thermomètre doit être descendu à vingt-six degrés, et l'on m'écrit de Sarepta, qui est à cinq cents werstes plus au nord du lieu où nous nous trouvons, que le thermomètre est descendu de trente à trente-deux degrés.

autour de nos huttes, était si haute, que pour aller de l'une à l'autre, on enfonçait jusqu'aux genoux; et le vent, qui heureusement ne soufflait pas tous les jours, était si insupportable, qu'on avait de la peine à marcher; aussi la plupart des kalmuks étaient-ils enrhumés. Les espèces d'ouragans qui avaient lieu pendant la nuit, offraient l'image d'une mer agitée par les vagues : on ne pouvait voyager, à cette époque, sans danger de perdre la vie. Les kalmuks même furent étonnés de la témérité d'un officier russe, qui, pendant les jours les plus froids de cet hiver, s'enfonça dans les steppes avec un convoi de quatre-vingts chariots d'artillerie. Il avait été obligé, lui et ses conducteurs tartares qui, pendant la marche, ne cessaient de crier, *hallah*, de faire une route de quatre semaines avant d'arriver à sa destination; car la fatigue des chevaux l'avait obligé de laisser sa voiture à cent quatre-vingts werstes de notre camp. Il est certain, que si cet officier avait connu la rigueur de l'hiver chez les kalmuks, il aurait préféré prendre la route d'Astracan, quoiqu'une fois plus longue. Celui qui a

survécu à un tel voyage, avouera qu'il est préférable d'aller à dix combats plutôt que de faire cinq cents werstes à travers cette mer de neige, où chaque creux paraît un abîme, dans lequel on se croit toujours sur le point d'être englouti. Il était temps que l'hiver cessât, car le feu commençait à devenir insuffisant pour nous réchauffer, et, bien qu'auprès des cendres chaudes, l'encre se gelait dans mon écritoire, et s'épaississait même sur la plume en écrivant, tandis que les mots écrits se couvraient de suite de petits cristaux de glace.

Mais ne parlons plus de l'hiver, il est passé ; les beaux jours du printemps arrivent, et la fête du *zagaan* doit seule nous occuper. Cette fête, dont le nom signifie *fête blanche*, est appelée ici, par les européens, la fête du printemps des kalmuks, parce qu'elle commence dans le premier mois du printemps ; cette fois, la fête du *zagaan* tomba le onze février.

Déjà, depuis un mois, les instrumens de la *khouroull* se faisaient entendre, bien que le froid excessif, qui régnait alors, eut obligé les prêtres d'allumer du feu dans leurs

huttes de prière, d'autant plus qu'ils y étaient assis sans bonnets ni gants. Ces huttes étaient ornées, intérieurement, de rideaux de soie : les autels étaient chargés de coupes d'offrandes, garnies, pour la plupart, de figures en pâte : à côté de ces coupes, étaient des morceaux de pâte plus grands, qui étaient remplis de beurre et formaient une espèce de pyramide ; l'autel était en outre orné de superbes tapisseries.

La fête du *zagaan* fut instituée, en l'honneur d'une victoire remportée par *Dchakdchamouni* sur six faux docteurs qu'il eut à combattre pendant une semaine entière ; en mémoire de quoi la fête dure toute une semaine. Pendant ce temps de prières, un silence parfait régnait dans les huttes des kalmuks, et les dévots se rendaient à la *kouroull* pour y faire leurs prières. Le vice-khan et son épouse en firent autant.

Les prêtres célébrèrent, par des chants et des jeux, la nuit du dernier jour consacré à la prière, qui est la même que la dernière du troisième mois d'hiver ; et le matin de la fête, la neige fut enlevée au-devant de chaque *khouroull*. Une image de *Dchakdcha-*

mouni y fut élevée et abritée par un parasol, de manière cependant que le *Bourkhan* put recevoir les premiers rayons du soleil. De chaque côté de l'image étaient des coupes d'offrandes et des *baling*, placés sur des tables, devant lesquelles on voyait, dans une écuelle, un gros *baling* en beurre, dont les lignes, qui étaient tracées dessus, se dirigeaient du côté de l'image. Au lever du soleil, les trois prêtres les plus distingués de la *khouroull*, portant des espèces de cymbales, s'assirent sur des tapis de feutre, tandis que d'autres, debout et assis, formaient un demi-cercle. Des feuilles écrites en langue tangoute étaient étendues sur les genoux des prêtres. Pendant qu'on chantait, des troupes de kalmuks s'approchaient de l'image, se prosternaient devant elle, puis faisaient processionnellement le tour des huttes où l'on se réunissait, et enfin ils venaient se placer pêle-mêle au centre pour assister aux cérémonies religieuses. Le froid qui était assez vif, à cause de l'heure très-matinale à laquelle se faisait cette cérémonie, était fort sensible; et cependant les prêtres qui faisaient partie de la cérémonie étaient tête

nue, et la plupart avaient les cheveux coupés ras, sans qu'on pût remarquer que le froid les incommodât.

La prière étant terminée, les prêtres et une grande partie des laïques se rendirent dans la grande hutte de réunion, dans l'intérieur de laquelle l'image de *Dchakdchamouni*, les figures de *baling* et les coupes d'offrande furent portées. Les prêtres chantèrent une courte prière, après laquelle ils se levèrent subitement, et chacun chercha à s'approcher des images suspendues dans la hutte, pour les toucher avec le front. La foule qui était entrée dans la hutte, en fit autant; et les prêtres ainsi que le peuple, après avoir touché les images, revenaient sur leurs pas pour s'accoster réciproquement, en criant *mèndou*. Le tumulte était si grand, que l'on recevait des coups de tous côtés; je crus donc qu'il était plus prudent de voir cette cérémonie du dehors, et je sortis. Il y avait, à la porte, un groupe de kalmuks, qui m'obligèrent de recevoir leur compliment du *zagaan*, avant de me permettre de sortir. Les cris de *mèndou* et les serremens de mains ayant duré quelques instans,

les prêtres s'assirent sur des tapis, et on apporta du thé et de l'eau-de-vie. Un des principaux prêtres, Dchouyènèh, remarquant alors que j'étais à la porte, m'engagea d'entrer; je m'en souciais fort peu, mais je fus obligé de me mêler dans le cercle, et de boire ce qu'on m'y offrait. En même temps, on distribua dans l'assemblée des morceaux de viande gelée, et après ce déjeûner, la réunion se sépara.

En sortant de cette cérémonie, je me rendis chez le vice-khan, qui, assis avec son épouse auprès du foyer, recevait le salut du *zagaan* de ceux qui entraient; et cette audience, destinée à recevoir et à rendre ce salut, dura plus d'une heure. Lors de cette fête, il est d'usage de porter à sa ceinture, du gâteau, du sucre, des raisins de Corinthe, des figues et d'autres fruits secs, et l'on se fait réciproquement des présens, pendant qu'on dit et qu'on répond *mèndou*. Les kalmuks, même les plus distingués, font porter, après eux, un petit sac, contenant les fruits qu'ils donnent et reçoivent.

Après cette réception, le vice-khan se rendit, avec son épouse, à la hutte de sa

mère, pour y faire le salut du *zagaan*, et il alla ensuite chez le lama. Le prince étant revenu, le lama vint le voir à son tour, et Tchoutchei lui céda la place d'honneur. L'eau-de-vie et le vin tartare furent alors servis à pleines coupes aux assistans : les prêtres ne devaient qu'y tremper leurs doigts; bien peu cependant observèrent cette restriction, tandis que les autres et même les principaux *baktchi*, cherchaient à se dédommager des temps d'abstinence.

Le pristaw et d'autres kalmuks de qualité se réunirent chez le vice-khan, pour dîner. La viande et le riz furent servis gelés, parce que le nombre des convives et le grand froid qu'il faisait, avaient empêché de les faire chauffer; mais les boissons diminuèrent un peu le froid, et chacun retourna chez soi avec l'esprit fort gai.

Pendant qu'on se réjouissait ainsi dans les huttes du prince, on s'acquittait, à la *khouroull*, d'une cérémonie religieuse, qui se fait avec des figures en pâte, composée de farine et de miel. Les kalmuks ont tant de vénération pour ces figures, qu'on ne les approche qu'avec respect, et qu'on n'ose

point les toucher avec les mains nues ; ils regardent même comme un crime, d'en approcher la bouche, à cause de l'haleine. On ne les fait que pour les grandes fêtes ; et quand elles ont une fois figuré sur l'autel, on les jette dans les flots. Aussi on se rendit le soir, processionnellement sur les bords du Kouma, pour y jeter celles qui avaient servi à la fête du *zagaan*, que les prêtres et les laïques, les femmes et même les filles, ne terminèrent qu'à moitié ivres ; si bien que les gardes du prince furent obligés de veiller, tous les cinquante, autour de sa hutte.

La fête du *zagaan* dure, depuis le premier jusqu'au huitième jour du premier mois du printemps ; et comme le premier jour est célébré avec plus de pompe, on l'appelle le grand jour de la fête *zagaan*. Le second jour fut célébré chez le fils ainé du prince, et les autres à la *khouroull*. La gaieté, produite par l'usage des boissons, ne se faisait pas seulement remarquer chez les prêtres, par les discours, mais encore par les danses et les chants.

La danse, et les chansons qui ne sont pas religieuses, sont défendues aux prêtres ; mais

pendant la fête du *zagaan*, les *baktchi* les plus sages même, ne se conforment pas rigoureusement à cette défense. On dansa beaucoup dans la hutte du prince, on chanta dans les autres; mais chez les prêtres, l'ivresse les excitant à un sentiment religieux, ils se faisaient apporter les images de *Bourkhan* pour les toucher avec leur front. Le prince et sa famille étaient présens au repas, mais ils buvaient avec plus de modération.

Le dernier jour du *zagaan* devait être célébré chez le lama; mais soit dévotion, soit économie, il s'excusa. Quant à la quantité des liqueurs bues à cette fête, qu'il me suffise de vous dire, que chaque *khouroull* acheta un tonneau de vin et un tonneau d'eau-de-vie.

LETTRE XXXII.

Au Manetch, le 20 mars 1803.

Les paysans qui habitent les bords du Kouma, avaient déjà commencé, depuis huit jours, à s'occuper de la culture des terres, lorsque les premières divisions de la horde, et la famille du prince, quittèrent leur quartier d'hiver pour reprendre leurs courses.

On aurait cependant mieux fait de séjourner encore quelques temps dans ces contrées méridionales, qui sont abondantes en bois; car nous éprouvions la différence du climat, à chaque werste que nous faisions vers le nord. Les monceaux de neige étaient de plus en plus considérables, et le froid du mois de mars de plus en plus sensible; enfin il paraissait que nous cherchions à fuir le printemps; et ici, dans notre nouveau camp, nous avons souvent occasion de regretter la forêt qui

est sur les bords du Kouma, car nous n'avons d'autres moyens de faire du feu qu'avec du fumier, soi-disant sec, et qui donne plus de fumée que de chaleur.

Le départ des quartiers d'hiver se fait presque toujours, chez les kalmuks, avec une espèce de joie : en effet le danger de perdre les troupeaux par la rigueur de la saison, n'est plus à craindre : la belle verdure, qui couvre les steppes, ranime le courage, en ce que l'on y trouve l'assurance de pourvoir abondamment à la nourriture des bêtes. Le kalmuk compare, pour ainsi dire, l'hiver à l'enfer, et l'été au paradis : et comment ne serait-il pas porté à la joie, lorsque se dissipent toutes les inquiétudes que l'hiver lui donne, de perdre ses richesses, qui sont ses troupeaux.

Avant le départ de la horde, le prince fit une offrande au *Bourkhan* du fleuve Kouma, en reconnaissance de la protection qu'il lui avait accordée pendant l'hiver. A cet effet, il s'approcha du Kouma, suivi de sa famille et d'un certain nombre de prêtres, et jeta, dans ses eaux, plusieurs petites pièces de monnaie d'argent, en lui demandant

sa protection pour l'avenir. Pendant la prière, les huttes furent défaites, chargées sur les chameaux, et les chevaux furent sellés, pour transporter la troupe vers le Manetch.

Ce qui, chez d'autres peuples, eut été une cause de retard, ne fut ici, au contraire, qu'une raison de plus pour précipiter le départ. La mère du vice-khan avait été indisposée pendant tout l'hiver, et quelques jours avant la migration de la horde, sa maladie avait fait de tels progrès, que personne ne doutait de sa fin prochaine. Elle avait eu des accès si violens, qu'une nuit on fut chercher le lama, qui fut obligé de commencer une grande prière, au bruit des timbales et des chalumeaux.

Cette prière fit son effet, car elle était accompagnée de toute la croyance de la princesse malade. Sa situation ne parut pas faire une grande impression sur la famille affligée, et comme, suivant les usages kalmuks, le cadavre doit rester dans le lieu où la personne meurt, on désirait faire la cérémonie funèbre dans un endroit éloigné de celui où ils passent habituellement l'hiver. Ils firent donc voyager sur un chariot, pendant deux

jours, la pauvre malade, et ils auraient continué leur route le troisième jour, sans la grosseur des eaux du Manetch. Nous sommes arrivés depuis quatre jours, et nous ne partirons que lorsque le gué permettra à la voiture de la princesse de passer la rivière.



LETTRE XXXIII.

Au bord du fleuve Kharra-Oussoun, à cent cinquante werstes du Kouma, le 5 avril.

QUOIQUE les anciens tombeaux ne fussent éloignés de notre camp que de quinze werstes, je ne pus satisfaire le désir que j'avais d'en visiter l'intérieur. Après une halte de dix jours, nous entreprîmes le passage du Manetch, et nous pensions que nous continuerions notre route sans nous arrêter; mais le vice-khan et son épouse furent atteints de plusieurs incommodités qui les empêchèrent de monter à cheval. Cet incident nous contraignit de faire une station désagréable, pendant plusieurs jours, dans un lieu où la disette d'eau était aussi grande, que le manque d'herbe et de fumier sec. La maladie du prince augmenta, et celle de la princesse diminua.

Cependant la nécessité de quitter l'endroit où nous étions, devint si grande, qu'ils furent

obligés de faire la route dans le chariot de la vieille princesse ; et celle-ci, à qui l'on faisait un grand secret de la maladie de son fils, était forcée d'attendre, avec la moitié de la horde, que ce chariot fut de retour.

Les kalmuks étant plus attachés à la vie que les autres hommes, vous pouvez penser aisément que, pendant la maladie du vice-khan, tous les moyens temporels et religieux furent employés pour le rendre à la santé : les médecins et les prêtres trouvaient si bien leur compte à tout cela, que leur revenu annuel leur rapporte rarement, ce qu'ils ont gagné pendant la maladie de leur chef.

Jusqu'ici deux médecins de la horde ont traité le prince ; cependant on en a fait chercher un troisième à l'étranger, car on a meilleure opinion de son expérience que de celle de ses collègues. Le zèle de ces Esculapes kalmuks est si grand, qu'on ne peut en donner une juste idée : ils tâtent le pouls, aux deux mains avec un soin particulier et avec crainte ; et la diète est si strictement ordonnée au malade, qu'on ne lui permet de rien prendre. Les médecins sont présens lorsqu'on prépare à manger au prince, et

désignent les morceaux de viande dont il faut se servir : avec un pareil traitement, il n'y a pas de doute que la confiance dans la médecine et la bonne constitution du malade, sont ce qui procure les meilleurs résultats. Les médicamens qu'ils donnent ne peuvent faire ni bien ni mal, car ils consistent ordinairement en quelques offrandes placées sur l'autel des *Bourkhan*.

Pendant que les médecins épuisaient ainsi les ressources de leur art, on employait, dans les huttes de la cour, ainsi que dans celles de la *khouroull*, tous les moyens, soit en chantant, soit en priant et en faisant des lectures pieuses pour demander aux *Bourkhan* de ne pas priver le malade de leurs secours. Hier, le prince lui-même se leva pour aller invoquer les Dieux en personne, et la foi vive qui, chez les kalmuks, produit aussi des effets étonnans, influa sur la santé du malade et le fit trouver mieux : aussi aujourd'hui, en reconnaissance, le prince a fait tuer deux bœufs et plusieurs moutons, pour donner chez lui un grand repas aux prêtres. Tous les membres de la *khouroull*, à l'exception de quelques uns, qui étaient restés

pour la surveillance, assistèrent à ce grand repas. Les prêtres du premier ordre se réunirent dans la hutte du prince; les autres, *ghètzull* et *mandchi*, s'assirent sur deux lignes, en dehors de la hutte, et les serviteurs du prince portèrent, dans de grands vases, de la viande coupée, dont ils remplirent, à droite et à gauche, les écuelles des convives affamés. Une foule de pauvres *mandchi*, formèrent groupe à part, et pour ne pas se trouver forcés de partager la portion qu'ils avaient reçue, ils portaient à leur bouche la viande à pleine main, ainsi que cela se pratique ordinairement chez eux. Le bouillon fut servi après que la viande fut mangée; le thé ne fut point non plus oublié, et avant comme après le repas on fit des prières.

Pour ne pas troubler l'effet de cette dévotion, tous ceux qui ne sont point lamites, sont éloignés de la présence du prince pendant sa maladie: cependant j'avais joui, jusqu'ici, de la faveur d'assister au thé du déjeûner, dans la hutte même du malade; et ce ne fut qu'hier, qu'on me fit sentir, avec politesse, que le prince verrait avec plaisir que je fisse mon déjeûner dans la hutte voisine.

LETTRE XXXIV.

Sarepta, le 21 avril.

J'ARRIVE à l'instant, après avoir parcouru deux cent cinquante werstes, depuis Kharra-Oussoun, jusqu'à cette ville, où mes travaux sur les kalmuks qui, pendant l'hiver, ont augmenté au point de former un paquet considérable, m'obligeront à séjourner cinq à six semaines, pour rendre lisible ce qui ne l'est point. Mon voyage n'a duré que trois fois vingt-quatre heures, et ma société consistait en trois personnes : un arménien, un russe et un kalmuk. Notre léger bagage était transporté par des chevaux de selle, et toutes nos provisions se réduisaient à du pain bis sec, que nous étions obligés de tremper dans l'eau pour le manger. Sur toute la route, ne pouvant rencontrer aucune hutte, nous couchions à la belle étoile, après que le kalmuk qui était avec nous, avait pris la précaution

de faire claquer son fouet, aux environs du lieu que nous avions choisi pour camper, afin d'en éloigner les serpens qui pouvaient s'y trouver. La fraîcheur des nuits ne nous empêcha pas de reposer tranquillement.

Nous avons parcouru les plus beaux sites des steppes, en suivant les trois lacs, et en passant auprès de la source de la Selma, après avoir laissé à notre gauche la chaîne de montagnes. Pendant le jour, le temps était aussi beau qu'on peut le désirer au milieu des steppes, c'est-à-dire, ni trop chaud, ni trop froid.

Nous avons remarqué, çà et là, sur notre route, des troupeaux de bœufs et de moutons, qui étaient emmenés en Russie par des marchands de bétail. Ces marchands se plaignaient tous de la cherté des bestiaux : ils avaient été obligés de payer dix-sept roubles pour une vache, et cinq pour un mouton. L'hiver ayant été rigoureux, une grande partie de ces animaux avait péri; c'est ce qui en occasionnait la cherté.

A l'endroit où je me reposai au milieu de la journée, je rencontrai un *ghèlloung* qui allait faire la route que nous venions de

quitter. S'étant informé auprès des siens de ce que j'étais et où j'allais, il se coucha sans façon, dans l'herbe, à côté de moi, et me dit en allemand : Connais-tu Sachsen-Schimid? Comme cette question me déplaisait, je changeai de côté, et tournai le dos à ce trop poli *ghèlloung*; mais il se fâcha tellement de mon procédé, qu'il se leva aussitôt, et qu'il répandit contre moi, avec les autres kalmuks, un torrent de plaintes. Cela ne dura pas long-temps : car s'étant rapproché de moi plus poliment que la première fois, mais en me tutoyant toujours, il me pria de me charger d'un billet pour Sarepta. Je le lui promis; mais sa lettre n'était pas encore écrite, et il voulait que je lui donnasse du papier pour le faire. N'en ayant point obtenu de moi, il tira le sien et écrivit, en rouge, quelques lignes dont voici le sens. « Le *ghèlloung* Tchurumm souhaite repos et bien-être à son ami Schimid : il portera avec lui, l'automne prochaine, le *ghèssèrkhan* demandé. » La lettre, pour toute signature, avait une fleur de padma (fleur sacrée).

Nous espérions trouver à Zaza, colonie

russe à trente werstes de Sarepta, de quoi nous dédommager de la disette de vivres que nous avions éprouvée ; mais nous n'y trouvâmes que des œufs d'oies sauvages. Mon compagnon de voyage, arménien, en ayant demandé le prix : Dix œufs pour deux kopekes, lui dit-on ; mais il trouva ce prix trop cher, et en offrit un kopeke et demi. La colonie de Zaza s'est établie, il y a quarante ans, entre les deux rivières Sarpa et Tongout. Ses habitans vivent du profit qu'ils font, soit au passage des étrangers, par la vente de divers petits ouvrages, soit par le commerce de bétail, ou par la vente du foin : enfin ils vivent de tout, excepté d'agriculture.

Ces habitans qui sont presque tous russes, emploient, faute de bois, beaucoup de roseaux, qui croissent comme des forêts sur les bords de la Sarpa.

Après avoir passé Zaza, nous aperçûmes la hauteur de Sarepta, Moo-Khamer, ainsi que les kalmuks l'appellent, et la nuée bleue, qui paraissait, dans l'éloignement, obscurcir cette hauteur, se changea, quand nous en approchâmes, en un sommet de sable blanc.

Nous aperçûmes ensuite les maisons de Sarepta, puis les jardins qui les environnent, et nous nous trouvâmes bientôt dans Sarepta même. Je descendis à l'auberge, et malgré la fraîcheur de l'air extérieur et la pureté de ce même air qu'on respirait dans Sarepta, il me semblait que j'étais entré dans un cachot. Tous ceux qui ont passé quelques mois dans les steppes, et qui reviennent ensuite à la ville, éprouvent le même effet. Comment donc s'étonner que les kalmuks ne peuvent s'habituer à vivre dans des maisons ?

LETTRE XXXV.

Du camp des kalmuks, à Alkharra-Sal, à 130 werstes de Sarepta.

Avant mon départ de Sarepta, nous reçûmes la nouvelle de la mort du vice-khan Tchoutchei. Ce Prince, quelques jours auparavant, avait écrit à un de ses amis de Sarepta, qu'il remerciait les Dieux de sa guérison; aussi personne ne croyait qu'il fut en danger. Le brave Tchoutchei est donc mort! Ne pouvant plus le voir en vie, j'aurais désiré assister à son enterrement, mais une distance de cent cinquante werstes, et l'empressement que mettent les kalmuks à séparer les morts des vivans, m'empêchèrent de satisfaire ce desir. Je vais vous rapporter cependant tout ce que j'ai appris sur sa maladie, sa mort et son enterrement.

La maladie de Tchoutchei était une fièvre chaude: lorsqu'il écrivit à Sarepta, il était en effet hors de danger; il mangeait avec

appétit, dormait bien, montait à cheval, siégeait au tribunal : malheureusement, les médecins crurent devoir lui conseiller de remplir son estomac, épuisé par la faim, d'alimens auxquels il n'était pas habitué, pour le fortifier. Tchoutchei ayant suivi ce conseil, il s'en suivit un accès de fièvre, accompagné d'une espèce de délire qui dura six jours; mais, quelques heures avant de mourir, le malade reprit sa connaissance, et demanda s'il n'y avait rien de nouveau : on lui dit que le grand-pristaw était arrivé, et il le fit inviter à passer de suite chez lui. Après qu'on l'eut assis avec beaucoup de peine, il dit à Strakow : Voici mon testament; n'oubliez pas et n'abandonnez pas mes enfans. Il expira vers minuit, pendant que le lama et quelques uns des principaux prêtres répétaient des prières, assis autour du lit du malade. D'après la croyance lamite, il est très-essentiel de connaître l'heure précise à laquelle la mort a lieu, car les cérémonies funèbres sont réglées là-dessus : on avait donc envoyé chez un des amis du prince, Ambroussou arménien, pour chercher sa montre; mais quelques instans après, on

la lui reporta en lui annonçant qu'elle n'était plus nécessaire.

On conserva le cadavre pendant trois jours, et le quatrième, il fut livré aux flammes. Pour cette cérémonie, le lama se rendit dans la hutte du défunt, avec le grand-pristaw, son épouse et les principaux prêtres : là il prononça un grand discours, après lequel Strakow fit aussi lire le sien, en langue kalmuke, quoique fort inutilement. Une foule de prêtres étaient assis autour de la hutte du mort, et plus loin le peuple était assemblé. Le corps de Tchoutchei, porté assis sur une machine de bois, était enveloppé d'une toile imbibée de poix, et il avait sur la tête une couronne, derrière laquelle pendait un voile noir. Le lama, assis sur une espèce de palanquin, précédait le corps; tous les prêtres suivaient nu-tête, et devant le lama, se faisaient entendre les instrumens de musique : une foule de peuple fermait la marche. Le bûcher était dressé à quelques centaines de pas de la hutte, et à la place du fourneau, que les kalmuks sont en usage de fabriquer pour cette cérémonie, on avait seulement creusé la terre à la profondeur

de deux archins, de manière à ce que tout le corps pût entrer dans cette fosse, à chaque angle de laquelle on avait ménagé, pour le courant d'air, des trous, dans lesquels on avait mis des matières combustibles. Au bas, sur un trépied, était une grande marmite qui soutenait quelques morceaux de bois, sur lesquels le cadavre, soutenu par le cou, au moyen d'une pièce de bois, fut placé assis. Le lama lui-même mit le feu au bûcher et s'éloigna de suite avec la musique; mais des personnes, préposées pour soigner le bûcher, restèrent auprès pour verser continuellement la poix sur le cadavre. Le feu brûla pendant plusieurs heures: lorsqu'il fut éteint, la cendre fut recueillie et conservée comme relique. On éleva à la mémoire du défunt, sur le lieu même où on lui avait lu, l'année précédente, l'*ukase* de l'empereur, un monument construit en terre glaise et en joncs.

LETTRE XXXVI.

De Khara Sal, le 2 juin.

La mort du vice-khan a fait la plus grande impression dans sa famille; la douleur y est peinte sur tous les visages : la princesse a vieilli de dix ans, et les plus jeunes enfans du prince ont perdu toute leur vivacité. Aussi les fêtes qu'on célèbre ordinairement dans cette saison, n'ont pas eu lieu à la hutte du prince, où l'on passe une grande partie de la journée en prières et en pratiques religieuses, pour lesquelles se réunissent toujours beaucoup de prêtres, qui, outre le thé et le lait qu'on leur sert, retirent encore de cela d'autres avantages. La discrétion ne permet pas de s'informer, auprès de cette famille en pleurs, combien a coûté toute la cérémonie; mais les russes assurent que cette somme doit s'élever à plusieurs milliers de roubles; aussi les prêtres

ont-ils rivalisé de zèle pour remplir leurs devoirs.

Quelques jours avant la mort de Tchoutchei, des médecins avaient employé des moyens magiques pour sa guérison, en brûlant l'omoplate d'un mouton; ils y ont lu la cause de la maladie du prince, dans la malheureuse étoile de sa bru. Si les habitans de la *khouroull* ont véritablement vu cela dans l'omoplate du mouton, ou s'ils ne l'ont vu qu'avec les yeux de la superstition, c'est ce que je vous laisse à penser; et je suis bien persuadé que si je m'étais trouvé auprès du vice-khan dans les derniers jours de sa vie, on m'aurait regardé comme la cause de sa mort. On m'aurait encore attribué la maladie que les enfans du prince ont éprouvée pendant une partie de l'hiver, et la fin de la vieille princesse; enfin la mort du prince lui-même n'eut été causée que par la colère des Dieux envers un étranger, qui travaillait audacieusement à mettre au jour les secrets du lamisme : mais heureusement j'étais à Sarepta. La superstition est tombée sur un objet qui n'en était pas moins innocent, sur l'épouse du fils aîné de Tchoutchei. Une

semaine avant la mort du prince, on lui enjoignit de retourner chez ses parens, elle fut obligée de quitter la hutte de son époux; mais maintenant que les Dieux n'ont pas récompensé ce sacrifice, on l'a invitée à revenir : la fierté de la jeune personne a été blessée, et elle refuse de le faire.

Tous ceux qui ont connu le loyal Tchoutchei, ne lui refuseront sans doute pas une place dans leur souvenir : ses plus grands ennemis ne peuvent nier qu'il n'ait vécu et qu'il ne mourut en honnête homme. S'étant élevé successivement du rang de petit prince des dèrbètes, jusqu'à devenir le chef de tous les kalmuks, il ne fut pas accessible au changement d'opinion qu'un grand honneur et qu'une grande fortune entraînent avec eux; Tchoutchei fut, comme vice-khan, ce qu'il avait été comme chef de soixante-dix huttes. Le mépris qu'il eut à supporter des autres princes, qui étaient restés dans leur ancien rang, ne laissa aucune trace de rancune dans son esprit, et l'envie dont il fut environné, dans les dernières années de sa vie, ne put pas seulement faire élever le moindre soupçon sur sa conduite. Les bienfaits étaient pour

lui au-dessus de tout, et le bonheur de ses amis paraissait lui appartenir. La douleur qu'éprouvèrent à sa mort, sa femme et ses enfans, nous le représente comme le père et l'époux le plus chéri. Ses seuls défauts étaient trop de bonté, et cette superstition, que l'on remarquait dans son attachement aveugle pour le fantôme du lamisme, dans sa grande libéralité envers les prêtres, dans la crainte qu'il avait de la mort, et dans la terreur qu'il témoignait pour les phénomènes de la nature. Sa bonté le rendit le jouet des esprits intrigans, qui ont troublé son repos et avancé sa mort. Pauvre Tchoutchei !

FIN.

ESSAI

SUR

LA FUITE DES KALMUKS

DES BORDS DU VOLGA.

33

ESSAI

SUR

LA FUITE DES KALMUKS

DES BORDS DU VOLGA. (*)

Depuis le siècle des croisades, aucun peuple n'avait émigré de sa patrie; les kalmuks seuls font exception. Leur fuite du Volga

(*) Dans la collection des *Mémoires sur les peuplades mongoles*, livre 1, le conseiller d'état Pallas a traité ce sujet en quelques pages, parce que les détails abrégés qu'il donne des autres événemens arrivés aux kalmuks, ne lui permettaient point de s'étendre davantage. Le capitaine Rytchkow, qui accompagnait le général Traubenberg, publia, à son retour, un journal sur la marche des troupes russes (1772). Buching en a placé la traduction de *Haas*, dans son *Magasin d'histoire et de géographie;* mais l'auteur s'occupe beaucoup plus dans cet ouvrage, du pays des kirghises et de la marche des russes, que de celle des kalmuks; il ne rapporte que quelques faits sur leur fuite. Dans les *Nouvelles hebdomadaires* de Buching, première année (1773), pages 137 et 140, il est parlé très-légèrement de cette fuite, et je ne connais point d'autre écrit où il soit question de cet événement.

est assez connue; mais les raisons qui l'ont occasionnée, lés ressorts qu'on a fait agir pour la déterminer, la manière dont elle s'exécuta, les suites qu'elle eut, sont, à la honte de la vérité, ou présentés sous un faux jour, ou défigurés entièrement par l'ignorance des faits.

Il ne paraîtra sans doute pas inutile, que je cherche à développer les circonstances et les causes qui ont produit cet événement, et que, d'après les notions verbales que j'ai reçues, je réunisse les faits, autant que mes moyens et les connaissances que j'ai pu acquérir me le permettent (*).

(*) Je veux donner quelques exemples des fausses notions répandues sur cet événement. Un de mes amis apprit, par le fils d'un commandant, qui vivait dans les environs de l'endroit où s'effectua la fuite des tartares, qu'Oubacha avait tué son fils, en présence de la noblesse assemblée, parce qu'il avait favorisé le parti russe; cependant ce chef, lorsqu'il projeta son entreprise, n'était âgé que de vingt-sept ans, et son fils aîné en avait à peine neuf. Comment donc est-il possible qu'un enfant de neuf ans fût un traître, ou pût être puni comme tel? Kichinskoi fit enchainer, dit-on, un kalmuk qui lui avait apporté la nouvelle qu'Oubacha se disposait à prendre la fuite, et le renvoya à ce prince, qui le condamna à perdre la vue. Kichinskoi avait trop de pénétration, et Oubacha trop d'humanité, pour commettre une semblable action; il n'y a que des personnes mal-intentionnées qui puissent se plaire à répandre des bruits pareils.

Avant d'entreprendre cette histoire, je veux d'abord jeter un coup d'œil rapide sur les changemens qui ont eu lieu, à différentes époques, chez les tartares dont nous nous occupons.

On trouve dans les écrits historiques de cette nation, qu'il existait quatre races principales de kalmuks, ou pour mieux dire, du peuple *euleute*, portant les noms de *kochotes*, *dèrbètes*, *soungares et torgotes*. Au commencement du 16me. siècle, la plupart des dernières peuplades étaient opprimées par les soungares, qu'on trouvait entre les bords du Jaik et du Jamba, où leur chef, Euluk, quelques années après (1616), prêta le serment de fidélité au commandant russe. L'ayeul de ce chef tartare s'était emparé du pouvoir et des richesses, et les avait assurés à ses successeurs, en faisant mourir secrètement sept de ses gendres. Ses trois fils, Daitching, Joldang et Loosang passèrent dans la suite le Jaik et s'étendirent jusqu'au Volga. Ajouka, petit-fils de Daitching qui, comme ses prédécesseurs, avait juré d'être fidèle, déclara alors la guerre et trahit son serment, en se faisant reconnaître sou-

verain. Après avoir régné une cinquantaine d'années environ (de 1672 à 1724), il ne laissa à son successeur, qu'une puissance mal assurée. Trois rivaux, tous nommés Ajouka, se présentèrent pour s'emparer du diadême, qui, par droit de naissance, appartenait au petit-fils Dassang, qui avait reçu le sceau du khan des mains de Tchakdourdchap, le plus âgé des fils d'Ajouka. Le choix d'Ajouka s'était porté sur son fils Tchèrèn-Dondouk, qui en était indigne; mais les intrigues de Darambala, veuve d'Ajouka, favorisèrent la nomination de son beau-fils Dondouk-Ombo. Tchèrèn-Dondouk, vice-khan, ayant été promu à la dignité de khan, par le gouvernement russe et par le préfet d'Astracan, soumit Dondouk-Ombo, qu'on avait déjà vu se retirer, à l'aspect des russes, avec une grande partie du peuple kalmuk, vers le Kouban, et qui ne laissa à ses descendans qu'un titre sans puissance. Ce fut en vain que Tchèrèn-Dondouk, après s'être fait baptiser, revint à la religion du lama. Sa première apostasie avait aigri le peuple, la seconde excita le mécontentement du gouvernement russe, qui se déclara pour

Dondouk-Ombo, et qui le nomma khan à la place d'un prince aussi nul. Dondouk-Ombo ayant quitté le Kouban (1738), se montra digne du diadême, par l'ordre qu'il rétablit chez les kalmuks, et par des faits d'armes contre les koubains et les tartares nogais. Il mourut en 1741, trop tôt pour les enfans de son épouse. La naissance de cette princesse, ses talens, son esprit intrigant, obligèrent l'impératrice deRussie d'annuler le choix de Dondouk-Ombo ; et Dassang, petit-fils d'Ajouka étant mort, elle nomma vice-khan, Dondouk-Dachi, son plus jeune frère. Celui-ci s'était soutenu quinze années dans cette dignité, lorsque, pour prix de sa soumission à la Russie, il fut élevé au rang de khan, tandis que le titre de vice-khan fut conféré à son fils Oubacha, âgé de quatorze ans, qui lui succéda quatre ans après, dans sa souveraineté sur le peuple kalmuk, en qualité de vice-khan.

Oubacha hérita, le 21 janvier 1761, par la mort de son père, d'un pouvoir qui s'étendait sur les cent mille huttes couvrant la portion immense de pays, compris depuis le Jaik jusqu'au Don, entre le Terek, le Samara

et le Choper. Cette vaste contrée couverte de pâturages, contient environ trois à quatre mille werstes carrées. Le nombre infini de troupeaux qui accompagnait les habitations nomades, éloignait toute crainte de manquer de nourriture, et si les grandes villes russes tiraient un grand avantage de ces troupeaux, les tartares le partageaient avec eux, parce que l'échange réciproque des produits, les mettaient à même de se procurer beaucoup d'objets nécessaires qu'ils n'auraient pu avoir autrement. Les kalmuks étaient-ils obligés de renforcer les armées russes en temps de guerre, cela occupait leur jeunesse oisive, et devenait pour eux une occasion d'exercer leur force, pour repousser ensuite, avec plus de vigueur, les kirghises, les tartares nogais, les trouchmens, les habitans du Caucase et de la Crimée. Ces nomades étaient méprisés comme des barbares, par leurs voisins qui se livraient à l'agriculture; mais ils avaient une idée assez élevée de leur naissance et de leur religion, pour ne point se sentir blessés de cette manière de penser. Le mépris exige la connaissance d'une faute connue,

qui ne peut manquer d'avoir une influence sur l'avenir. Enfin Oubacha régnait sur un peuple qui ne payait aucun impôt au souverain russe, et qui était traité plutôt comme un allié que comme un vassal.

Le gouvernement russe assura au nouveau prince un diadême qui lui était destiné du vivant même de Dondouk-Dachi, en raison de l'estime que ce dernier s'était acquise; ce diadême pouvait cependant lui être disputé avec juste raison par un de ses parens nommé Zèbèk-Dorchi, petit-fils du malheureux Galdan-Norbo, qui, pour prix de la vivacité de son caractère, passa, d'après les ordres de son père, ses jours dans une prison de Casan. Oubacha possédait toutes les qualités d'un homme de bien, sans ambitionner celles qui sont le partage des grands princes. Sa jeunesse, passée dans des occupations paisibles, lui avait cependant laissé une certaine ambition d'acquérir de la gloire, et la faiblesse de son corps ne le privait pas de ce mélange de qualités essentielles, que le peuple estime souvent plus que les grandes forces de l'esprit. Enfin Oubacha ressemblait à son père qui n'avait dû son élévation qu'aux

circonstances ; et à l'exception des descendans de Dondouk-Ombo, il n'y avait certainement aucun homme digne de lui succéder au trône. Zèbèk avait hérité de l'esprit de son aïeul : élevé à l'école de l'adversité, elle influa sur son sort d'une manière toute différente de ce qu'elle aurait pu faire sur un homme ordinaire, c'est-à-dire, qu'elle étouffa en lui le germe des vertus, pour développer les passions de la vengeance et de l'ambition dans toute leur étendue.

Zèbèk-Dorchi, tout en ne possédant d'autres avantages d'esprit et de corps que ceux qui manquaient à Oubacha, obscurcit ce que celles-ci avaient de brillant, par une conduite hypocrite, au moyen de laquelle il sut donner l'apparence de la justice à ses intrigues, pendant que par une opiniâtreté rare, il travaillait insensiblement et avec précaution à introduire des principes qui pouvaient, quoique tard, mais avec plus de sûreté, lui assurer pour l'avenir l'objet de ses vœux. Tels étaient Oubacha et Zèbèk-Dorchi. Lorsqu'on connaît à fond ces deux caractères, il n'est pas difficile de prévoir la direction que devaient prendre les affaires

des kalmuks. Ici franchise et loyauté, là finesse et astuce; ici des idées éloignées de tout mauvais soupçon, là des intrigues qui bouleversent le fond de l'âme : chez celui-ci une confiance trop légère et point de résolution, chez celui-là une trompeuse apparence de justice, et une rare persévérance à poursuivre un projet jusqu'à son entier accomplissement: son projet une fois conçu, il est clair que le premier devait tomber dans les filets du second.

Oubacha et Zèbèk-Dorchi pouvaient avoir tous deux des droits égaux à régner sur les kalmuks. Si Oubacha s'appuyait sur l'avantage de descendre du plus âgé des fils d'Ajouka, qui, avant sa mort prématurée, l'avait désigné pour son successeur, Zèbèk-Dorchi pouvait lui opposer qu'Ajouka lui-même n'avait attaché aucune importance à cette nomination, puisqu'après la mort de Tchakdourdchap, il avait confié la souveraineté à un de ses plus jeunes fils, dont l'incapacité avait obligé les tartares à faire passer le diadême dans une autre branche. Il pouvait alléguer encore que le règne brillant de son aïeul donnait plus d'espérance au

petit-fils, que le règne insignifiant du fils de Tchakdourdchap ne pouvait en offrir au petit-fils de la première ligne; enfin, si Oubacha était aimé du peuple, son rival en était estimé. Zèbèk-Dorchi pouvait encore ajouter à toutes ces considérations, que si le droit d'hérédité n'était pas en faveur de son successeur Dondouk-Ombo, cela n'était point une marque de son incapacité pour régner. Aussi le gouvernement russe, dans la crainte que les deux princes ne parvinssent à avoir une connaissance trop exacte des droits de cette ligne, qui aurait pu éloigner les kalmuks des intérêts de la nation, avait-il nommé un autre successeur, dans le dessein d'introduire chez les tartares une influence étrangère; mais cela n'avait pu avoir lieu, à cause de la médiocrité des talens de Datchi.

Néanmoins, malgré tout ce qu'avaient de fondé les raisons de Zèbèk-Dorchi pour faire opposition, Oubacha se trouva revêtu du pouvoir, et il fut soutenu dans cette translation de droits, par une main à laquelle toutes les hordes kalmukes furent obligées de se soumettre. Oubacha n'avait point à

craindre de trouver un rival contre lequel il ne pût soutenir ses droits les armes à la main.

Zèbèk-Dorchi n'avait donc rien à espérer, puisque son adversaire était à l'abri de toute attaque ; mais trop fier pour se soumettre à lui, d'autant plus qu'il était devenu un instrument inutile dans la cabale, il se décida d'abord à détacher des russes, leurs vassaux, et si son plan échouait, à se venger de tous deux.

Ce chef, soit pour présenter au gouvernement russe le nouveau prince sous un jour odieux, soit pour assurer la réussite de ses projets, répandit le bruit que plusieurs *saissang* (*) avaient juré de le faire périr, quitta la horde et s'enfuit à Tcherkask suivi de soixante-cinq tentes. De-là il divisa la cour par les fausses alarmes qu'il répandait, et par son désir de parvenir au trône des kalmuks. Il affirmait qu'Oubacha était incapable de soutenir le rang dont il était revêtu,

---

(*) Les nobles kalmuks sont appelés *saissang* : ce mot répond à celui de gentilhomme, car le mot *saissangtai* signifie gentil.

mettait en avant des prétentions qui paraissaient fondées, et formait des plaintes ayant l'apparence de la justice, afin de faire haïr le nouveau prince; mais il fut obligé de céder, car Élizabeth Petrowna ne pouvait revenir sur ce qu'elle avait fait. Le prince tartare, afin de poursuivre ses vues, s'étant rendu dans la capitale, obtint de la part des russes, comme compensation de ce que son espoir avait été trompé, un rang honorable à la cour de son rival. Ce fut ainsi que ce parent intrigant devint le dominateur de son maître.

Jusqu'alors, le chef des kalmuks avait toujours donné dans son conseil, appelé *sarga*, des ordres absolus, parce que les huit *sargatchi*, ou conseillers, dépendaient de leur chef. Sous le règne d'Ajouka, ainsi que sous celui de Dondouk-Ombo, ce pouvoir trop étendu ayant eu des suites fâcheuses, qui pouvaient se renouveler, surtout dans un empire aussi vaste, et dans le cas où la guerre se déclarerait, le gouvernement russe choisit cette occasion d'utiliser la jeunesse et la reconnaissance d'Oubacha, en établissant une espèce d'égalité entre le pouvoir du prince et celui du *sarga*, et en faisant

dépendre sa puissance de celle du conseil; le chef et les *sargatchi* furent donc soumis aux ordres d'un conseil d'état.

Le prince n'avait le droit de se plaindre que lorsqu'un *sargatchi* s'écartait de son devoir de vassal : la plainte et la défense étaient examinées d'une manière judiciaire; on déposait le *sargatchi* coupable : celui qui était reconnu innocent, et qu'on avait faussement inculpé, était rétabli dans ses fonctions. On ajouta encore à ces dispositions des honoraires de cent roubles pour chaque membre du conseil, afin de les lier aux intérêts de la Russie. Si cet arrangement n'eut pas tout l'effet qu'on en attendait, on crut toutefois être prémuni contre l'ambition d'Oubacha, en nommant pour premier *sargatchi*, Zèbèk-Dorchi; mais au lieu de faire tomber le serpent dans le piége, on lui donna de plus en plus l'occasion et les moyens de préparer un poison subtil pour l'avenir.

Quoique Zèbèk-Dorchi se vit trompé dans ses espérances, sa nouvelle dignité lui procura une influence qui fit revivre son espoir pour des temps éloignés. N'étant pas

assez avancé dans le crime pour décider de son sort par un assassinat, son ambition se trouva flattée du pouvoir dont on l'avait investi, et cependant il ne pouvait être satisfait qu'autant que la Russie aurait éprouvé sa haîne, et qu'elle se repentirait de lui avoir ravi le diadême. Ses passions prirent un nouvel essort, et le plaisir de la vengeance lui parut plus important que la perte d'un trône auquel il croyait avoir des droits. Mais comment exercer cette vengeance contre un adversaire qui était prémuni de toutes parts? comment risquer d'attaquer un géant, vis-à-vis duquel il n'était qu'un pygmée? L'unique moyen qui se présenta à lui, fut de faire ensorte, qu'à l'aide des cabales de son parti, le prince kalmuk consentît lui-même à fuir hors de la Russie avec tout son peuple. L'empire devait ainsi perdre trois cent mille sujets; l'armée russe serait privée de la plus grande partie de ses meilleurs cavaliers; les villes principales souffriraient de l'absence des troupeaux tartares. Sa vengeance eût été complette, si la réussite eût répondu à la grandeur du projet; mais pour parvenir au but, il fallait surmonter de telles difficultés

que tout autre que Zèbèk-Dorchi eût reculé d'effroi. D'abord il fallait que le prince kalmuk, qui jouissait de la bienveillance du gouvernement russe, se détachât d'une régente à laquelle il était entièrement dévoué par la reconnaissance; il fallait que les grands, dont la richesse consiste principalement en troupeaux, consentissent à seconder une entreprise, qui, si elle ne leur coûtait pas la perte de tout leur bétail, pouvait au moins leur en enlever une grande partie; il fallait convaincre le peuple de la nécessité de quitter son séjour paisible, pour entreprendre un voyage à travers le pays des kirghises, jusqu'à ce qu'il rencontrât les frontières de la Chine, pour y chercher une nouvelle patrie, sans savoir si elle serait meilleure ou plus mauvaise que celle qu'il abandonnait. Lors même que tout le peuple, la noblesse et le prince se fussent entendus ensemble pour fuir hors de l'empire russe, qui pouvait se promettre qu'une telle résolution fût tenue secrète jusqu'au moment de l'exécution? qui pouvait assurer que les troupes russes ne parviendraient point à joindre les hordes des kalmuks, qui ne pou-

vaient fuir que lentement, et ne les traiteraient pas comme des prisonniers rebelles? qui pouvait être sûr, qu'une multitude de fuyards, en proie à la disette et à la misère, pût se défendre contre l'attaque des kirghises? Toutes ces difficultés rendaient le projet chimérique, puisqu'il n'y avait rien à gagner et tout à perdre; mais Zèbèk-Dorchi, qui avait pesé le pour et le contre, calcula qu'il pouvait compter auprès des kalmuks sur leur légèreté naturelle, et auprès de la noblesse et du prince, sur l'activité de ses intrigues: pour le reste il s'en rapportait au hasard.

C'est, rempli de ces nouveaux desseins, qu'il revint à la horde du vice-khan. Oubacha le reçut comme un parent qui lui était doublement lié par le sang; car ils descendaient tous deux d'un petit-fils d'Ajouka et ils avaient le même beau-père: il parut ne voir en lui qu'un ministre plein de talens, dont il comptait mettre à profit les vues, qu'il croyait meilleures que les siennes.

Zèbèk-Dorchi, de son côté, parut n'avoir rien de plus pressé que de chercher à effacer les souvenirs des désagrémens qu'il avait causés à Oubacha, en tâchant de se conci-

lier sa faveur par des dehors artificieux ; il fit également en sorte de gagner la noblesse et le peuple par une complaisance particulière, et en apportant le zèle le plus actif dans les affaires. Il fallait d'abord qu'il fît sentir combien il était nécessaire ; il fallait que ses promesses fussent regardées comme inviolables, et ses propositions comme ne pouvant être contredites, avant d'entreprendre l'exécution hardie de son plan. Pendant qu'il y travaillait, en tâchant de gagner de plus en plus dans l'opinion générale, il se trouva secondé par des personnes qui aimaient ses vues, et il vit qu'il était plus facile qu'il ne le croyait d'abord, de se rendre maître de leur manière de penser. Le grand lama Loosang-Dchaltzan (*) et son propre beau-père Erèmpèl, prince des khochotes, lui parurent des instrumens propres à l'exécution de son plan ; et il ne s'était pas trompé.

Loosang-Dchaltzan, le prêtre le plus

(*) Ce nom est transcrit littéralement et d'après la prononciation comme dans les *Mémoires sur les Mongols* : c'est à tort que Rytschow écrit *Lausszin Lantschin*.

astucieux qui eût porté la tiare de lama, devait son élévation récente aux basses intrigues qu'il avait employées pour renverser son prédécesseur Dèlèk-Dchanzo. Il l'avait accusé d'être en commerce avec le diable, d'avoir souillé les images, changé le temps, fait agir le tonnerre et les éclairs; enfin il lui imputait la mort de Dondouk-Dachi. Malgré ces calomnies, il passait auprès de tout le peuple kalmuk pour un saint homme, dans lequel résidait un principe divin, d'après leur croyance à la métempsycose. Loosang chercha à cacher sa basse extraction, en se faisant descendre des Dieux, et il s'attira un respect religieux de la part des tartares, malgré sa jeunesse et sa manière de penser mondaine. Un prêtre qui avait donné de telles preuves de talent pour l'intrigue, et qui, malgré cela, s'était acquis le respect de tout un peuple, parut propre pour l'exécution d'un plan aussi astucieux. Ce Loosang-Dchaltzan, en considérant son éloignement de la Russie, ses richesses, et l'influence qu'il conservait chez les kalmuks, espérait encore devenir tout puissant à la cour du Dalai-Lama, et il était d'autant plus porté à se

laisser gagner par Zèbèk-Dorchi, que celui-ci lui faisait entrevoir un avenir brillant; et Zèbèk devait se croire d'autant plus heureux d'avoir mis ce prêtre rusé dans ses intérêts, que celui-ci avait toute la confiance de l'épouse du khan.

Erèmpèl était un prince de mœurs austères et d'un esprit sauvage; il se laissa cependant entraîner facilement dans le nouveau plan, parce qu'il avait une très-grande prédilection pour son beau-fils Zèbèk-Dorchi, soit parce que sa manière de penser était plus conforme à la sienne, soit parce qu'un esprit semblable au sien lui paraissait supérieur à celui du faible Oubacha. Peut-être aussi, ce prince se laissa-t-il séduire par les brillantes espérances d'un avenir glorieux: peut-être pensa-t-il pouvoir placer le diadême du khan sur la tête de son bien-aimé.

Quoique Zèbèk-Dorchi ne comptât pas beaucoup sur les talens de son beau-père, sa puissance qui s'étendait sur plusieurs milliers de huttes khochotes, et l'ardeur avec laquelle il avait embrassé l'idée de cette entreprise, lui parurent dignes d'être appréciées.

Nous ignorons combien de temps ces trois

esprits dissimulés s'occupèrent seuls du projet de Zèbèk-Dorchi : le temps qui s'écoula entre sa conception et son exécution, pourrait donner à penser, ou qu'ils ne s'approchèrent de leur but qu'avec les plus grandes précautions, ou qu'ils eurent des difficultés à surmonter de la part du prince, si nous n'avions appris verbalement, que ce retard avait un motif religieux, que nous ferons connaître par la suite.

Zèbèk-Dorchi voulut peut-être, sous ce prétexte, qu'un temps plus long s'écoulât, afin qu'Oubacha ne pût pénétrer ses vues ambitieuses, et ne se mît en mesure de placer un rival aussi dangereux hors d'état de pouvoir jamais parvenir au but de ses désirs. Le khan même pouvait retarder, avec préméditation son consentement, et ne pas vouloir mettre lui-même, avec tant de bonhomie, les armes entre les mains de son ambitieux parent.

Il est facile de concevoir que les trois conjurés facilitèrent l'adoption de leurs vues, en excitant les plaintes contre des injustices qui pouvaient avoir quelque fondement, ou être mises à dessein sous un jour défavo-

rable. Avec de mauvaises intentions, il est facile de peindre les plus petites choses sous les couleurs les plus noires, et de conduire par des récits d'abord indifférens, à des suites fâcheuses.

Le titre de khan que la Russie avait refusé à un descendant d'Ajouka, et l'atteinte portée aux droits du prince, surtout par l'indépendance des *sargatchi*, étaient les principales causes qui devaient faire impression sur l'esprit du jeune Oubacha.

« Ne nous sommes-nous, disaient-ils au prince, ne nous sommes-nous soustraits au joug de nos ennemis de l'occident, que pour être ici, sur les bords du Volga, dans les chaînes d'une domination étrangère? Les exploits de nos ancêtres devaient-ils nous rendre un objet de mépris ? Nos guerriers ont partagé les victoires des russes, ils ont servi à tenir les turcs, les tartares, les kirghises éloignés de ces contrées, et à les repousser loin de nos frontières; leur nom a rempli les prussiens de terreur; nos hordes ont couvert ces immenses campagnes de troupeaux innombrables; les richesses qui nous suivent se sont répandues dans les villes russes, et pour

récompense de tous ces avantages, les principaux chefs de notre nation sont méprisés par d'orgueilleux européens. Oerluk, Dajtching et Ajouka n'ont point prêté un serment de fidélité, qui obligeât leurs descendans à subir un esclavage continuel; qui soumît leur puissance au joug d'une nation étrangère, et qui ravalât leurs droits jusqu'à les faire servir au profit des étrangers. » Ces discours, et plusieurs autres, par lesquels on cherchait à réveiller l'ambition du vice-khan, n'étaient que des moyens employés pour l'aveugler; et un esprit plus réfléchi aurait déjoué toutes ces ruses, si les passions ne l'eussent entraîné. Lorsque les commandans russes, soit par avidité, soit pour d'autres raisons, commettaient quelques injustices, les kalmuks se plaignaient de celles-là avec plus de véhémence que de toutes les autres, parce qu'elles étaient exercées par des étrangers, et il leur était permis de faire parvenir leurs plaintes aux oreilles du chef général, pour arrêter des abus qu'aucune loi ne pouvait entièrement empêcher.

Si le titre de khan avait subi une modification, le gouvernement russe avait été

contraint, par les discordes qui s'élevèrent après la mort d'Ajouka, de se mêler des affaires des kalmuks, et, afin d'éviter de nouveaux troubles, de soumettre leur chef au sceptre de l'empire. Le fils et le petit-fils de Tchak Dourdchap furent obligés de regarder leur élévation comme un bienfait de l'impératrice de Russie, et puisqu'elle avait nommé l'un vice-khan, l'autre pouvait espérer de parvenir à cette dignité lorsqu'il s'en serait rendu digne. Le peu de poids de cette modification se fait voir clairement, lorsqu'on observe que le fils de Dondouk-Dachi fut toujours appelé khan par les kalmuks; et si la place de *sargatchi* ne pouvait pas être donnée ou retirée par le prince kalmuk, il avait cependant le droit de proposer ceux qu'il désirait, pour faire partie de son conseil: et cette prérogative était assez importante pour qu'il en tirât avantage.

Enfin le prince avait fort peu à craindre de la part des *sargatchi*, qui étaient liés à ses intérêts par cent motifs, tandis que les honoraires de cent roubles étaient la seule chose qui les attachât aux intérêts des russes.

Zèbèk-Dorchi et ses complices regar-

daient la fuite hors de l'empire russe comme le seul moyen de se soustraire à l'esclavage redouté, et qui, à en juger par ses progrès, devait selon eux détruire leurs droits par la suite, et les priver même de l'ombre de leur liberté. Le retour dans leur ancienne patrie leur paraissait nécessaire pour fixer leur constitution politique et religieuse; mais la puissance des peuples de l'Europe les empêcha de prendre leur fuite vers l'ouest; et la haine qu'ils avaient conçue pour l'islamisme, ainsi que la nécessité de construire des huttes fixes, ne leur permit pas de s'arrêter chez leurs voisins les tartares : les kirghises et les bulgares étaient trop enclins à la rapine, pour qu'ils pussent s'établir tranquillement dans leur pays. Les contrées qui étaient sous la domination chinoise leur offraient donc seules un champ libre, où ils pouvaient continuer leur vie nomade, et pratiquer tranquillement leur religion à l'abri de toute persécution, par la proximité où ils se trouvaient du Thibet, et par l'analogie de leur croyance avec celle de l'empereur de la Chine. Ce qui principalement les avait engagés à s'arrêter à cette idée, était la réponse favorable de

l'oracle du Thibet sur une question secrète qui avait été faite, quelque temps auparavant, au Dalai-Lama, de la part des kalmuks. On lui avait demandé si les kalmuks seraient heureux en retournant dans leur pays : la réponse de ce prêtre despote ne devait avoir son effet que pour les années du *tigre* ou du *lièvre* (*) qui ne reviennent qu'après le

(*) Les kalmuks indiquent non seulement les jours et les mois, mais encore les années par le nom de douze animaux, qui sont : le rat, le bœuf, le tigre, le lièvre, le dragon, le serpent, le cheval, le mouton, le singe, le coq, le chien et le cochon. Le cycle ordinaire des mongols qui est de soixante ans, contient cinq fois ces douze noms, et chacune de ces cinq fois est indiquée par le nom des cinq élémens mongols, le bois, le feu, la terre, le fer et l'eau, qui sont encore doublés par une distinction du masculin et du féminin. Le dernier cycle qui a fini en 1804, a commencé en 1744. Le nom de cette première année était, *l'année masculine*, *bois, rat;* les onze années qui suivent, s'appelaient : *année féminine, bois, bœuf*; *année masculine, feu, tigre; année féminine, feu, lièvre; année masculine, terre, dragon; année féminine, terre, serpent; année masculine, fer, cheval; année féminine, fer, mouton; année masculine, eau, singe; année féminine, eau, poule; année masculine, bois, chien; année féminine, bois, cochon.* La treizième année commençait aussi par *rat*, mais elle était distinguée de la première, par *année, feu, masculine.* On voit d'après cela, que le cycle de soixante ans ne peut offrir la moindre confusion pour la dénomination des années. Quant à ce qui a rapport à la prophétie du Thibet, le tigre indiquait l'année 1770, et le lièvre celle de

cours de douze années. Ces deux années approchant, si l'exécution du projet était retardée plus long-temps; l'entreprise courrait risque de périr en naissant, et la cause qui détermina Zèbèk-Dorchi à traîner si long-temps en longueur l'exécution de son projet, venait sans doute de la nécessité d'attendre ces deux années importantes, désignées par le Dalai-Lama.

La guerre contre les turcs occupait les armées russes, et Oubacha se décida à y prendre part, soit pour mieux cacher ses vues secrètes, soit pour mener les kalmuks, qui depuis long-temps n'avaient pas vu d'ennemis, dans un pays où ils pussent donner des preuves de leur valeur. Le khan conduisit donc lui-même une armée de plus de trente mille hommes de cavalerie, dans les montagnes des koubains, et Momotbacha, le plus grand héros des kalmuks dans les temps modernes, renforça l'armée russe de

---

1771; et l'oracle avait choisi à dessein ces années, parce que les animaux qui les indiquent, représentant la prudence et la vitesse, ces deux signes pouvaient annoncer la fuite de la Russie.

cinq mille chevaux, qui furent principalement employés devant Otchakow.

L'armée d'Oubacha remporta, sur la rivière Kalans, une brillante victoire qui coûta cinq mille hommes aux koubains, pendant que Momotbacha mit en fuite le reste des troupes turques. Quoiqu'il en soit, Oubacha, malgré sa victoire, pensait déjà à sortir de l'empire russe : sa conduite même à cette époque le prouve : en effet, ayant rencontré aussitôt après le combat, quarante-trois des chefs ennemis, qui étaient réunis, et qui, pendant l'action, avaient perdu leurs chevaux (*), il leur permit de se retirer, tandis qu'il aurait pu les faire prisonniers, ou les exterminer. La perte de ces quarante-trois guerriers aurait été aussi sensible aux koubains qu'utile aux russes, parce que, parmi eux, se trouvaient les principaux chefs. Mais Oubacha était parvenu à son but, et ayant éloigné tout soupçon de la part du gouvernement russe sur son compte, après avoir éprouvé la valeur des siens, il se

(*) Selon les rapports verbaux : d'après les mémoires écrits, leurs chevaux n'étaient que fatigués.

souciait fort peu d'exposer la vie de plusieurs de ses soldats, qui auraient d'ailleurs trouvé une résistance opiniâtre.

Oubacha, couvert de gloire, quitta donc son camp; mais Catherine II tarda de récompenser la victoire des kalmuks, soit qu'elle fût informée de quelques mouvemens parmi eux, soit qu'elle voulût surprendre Oubacha, en lui accordant la couronne de khan sur laquelle il ne comptait plus. Si déjà l'indifférence que le gouvernement russe parut témoigner pour la soumission des koubains, était peu faite pour détourner le prince kalmuk de son projet, la conduite du nouveau grand-pristaw ne pouvait que l'y affermir. Il venait d'être installé dans les hordes kalmukes, pour avoir d'abord les yeux sur la conduite des princes, et ensuite pour protéger les russes qui se trouvaient en relation avec les kalmuks.

Le colonel Kichinskoi, c'est ainsi que s'appelait ce nouveau commandant, avait une vanité qui dut paraître d'autant plus insupportable au prince kalmuk, qu'il n'était pas lui-même accoutumé à faire supporter ce défaut à ceux qu'il connaissait au-dessus

de lui. Kichinskoi sut si peu couvrir sa vanité d'un dehors convenable, et il y mit des manières si communes, que non seulement la noblesse, mais le prince même s'en ressentirent.

Zèbèk-Dorchi et ses partisans ne négligèrent point de faire remarquer cette conduite au prince, afin de l'exciter de plus en plus, par les ressorts de l'ambition, à s'affermir dans le parti qu'il devait prendre. Le grand-pristaw fut instruit par Beketoff, gouverneur d'Astracan, du projet des kalmuks, qui lui avait été communiqué par le *sargatchi* Lamjan; mais cette révélation, qui aurait pu empêcher la fuite des tartares, si l'orgueilleux colonel eût su s'en servir, ne fit que le pousser à faire de nouvelles grossièretés, qui nourrirent le feu de la haine au lieu de l'éteindre. Kichinskoi qui ne s'attendait simplement qu'à la fuite des kalmuks, parce qu'il n'avait rien aperçu auparavant, crut empêcher le vice-khan de remplir son projet en l'intimidant : il alla trouver Oubacha et lui fit sentir, par le moyen d'un interprète (il ne savait pas la langue kalmuke) intéressé à augmenter encore la

force de cette plainte, qu'il connaissait son projet de fuir la Russie pour aller en Chine. Il termina par ces mots : « Tu te flattes d'une heureuse réussite ; mais apprends que tu es un ours enchaîné, qui ne peut aller où il veut, et qui ne va qu'où on le tire. » Le vice-khan ne répondit à cette insulte que par le silence et en tournant le dos avec mépris ; mais ce propos, l'*ours enchaîné*, dut revenir à sa mémoire, lorsqu'il se trouva sur les frontières de la Russie. Le discours du grand-pristaw fut encore accompagné, lorsque le prince le quitta, des mots les plus injurieux et les plus avilissans, qui furent soigneusement recueillis par les partisans de Zèbèk-Dorchi, pour exciter le prince à prendre une décision qui avançât l'exécution du plan.

Zèbèk-Dorchi connaissait trop bien le vice-khan, pour ne pas craindre que le caractère indécis de ce prince n'eût pour lui de mauvaises suites : afin donc de se rassurer sur ce point, il lui fit prêter un serment solennel, de n'employer aucun prétexte pour empêcher la fuite projetée. Après quoi l'on travailla, avec une nouvelle ardeur, à

surmonter les obstacles que ce plan pouvait rencontrer de la part du peuple.

L'ambition de Zèbèk-Dorchi, d'après le rapport d'un homme très-instruit, fut donc la seule cause qui éloigna de la Russie la plus grande partie des hordes kalmukes. Des écrivains dignes de foi attribuent cette cause à l'esprit intrigant du grand lama, qui, pour parvenir à cette dignité, avait été obligé d'employer l'artifice : on prétend même que c'est lui qui avait déterminé le khan à entreprendre cette fuite, comme devant servir à ses vues. Cependant, quoiqu'elle pût être avantageuse au lama, il n'est pas probable qu'il en ait été la première cause.

Zèbèk-Dorchi se croyait offensé par la Russie, à l'occasion de la perte du trône qu'elle lui avait ravi; mais Loosang-Dchaltzan devait sa dignité de grand lama au gouvernement russe, qui l'y avait nommé, au désavantage du lama précédent. L'offense que l'un croyait avoir reçue, était une raison naturelle pour chercher à se venger de la Russie, d'autant plus que, dans un royaume étranger, il avait plus d'espoir de satisfaire son ambition. La reconnaissance

semblait devoir empêcher l'autre de former un plan par lequel il devenait l'ennemi de ses bienfaiteurs : les faveurs de la Russie pouvaient, avec le temps, perdre de leur valeur auprès de cet homme ambitieux; mais qu'il les eût entiérement oubliées, jusqu'à chercher lui-même, et sans y être porté par d'autres, à devenir tout à fait ingrat, c'est ce qu'il est difficile de croire. Loosang-Dchaltzan s'étant laissé entraîner dans les vues de Zèbèk-Dorchi, appuya son projet avec toute l'astuce de son caractère; mais ce fut seulement comme l'ami de celui qui l'avait conçu, et non comme l'agent principal.

D'autres attribuent encore l'idée de ce projet au prince Tchèrèn, qui se trouvait alors à la cour d'Oubacha, depuis 1758. Tchèrèn était proche parent d'Amoursanan, qui avait tenté de se soutenir comme chef de la Soongarie, sans l'appui des chinois, et qui les avait même battus; mais ayant ensuite été opprimé, il avait porté sa fureur en Sibérie, où il était à l'abri de l'autorité des chinois, quoiqu'ils eussent plusieurs fois demandé que sa personne leur fût livrée : il mourut peu de temps après, et ce ne fut

qu'avec peine qu'on empêcha que son cadavre ne supportât l'infamie qui lui était réservée. Son parent ayant donc plus à craindre qu'à espérer, en retournant en Chine, il ne pouvait pas avoir conseillé cette fuite aux kalmuks, et encore moins en avoir été la cause. Du reste nous savons, par des notions verbales venant de la même source que les précédentes, que Tchèrèn s'opposa de toutes ses forces au projet de Zèbèk-Dorchi, et qu'il n'y adhéra qu'au moment où l'opposition d'un seul devenait inutile (*).

(*) Pour donner un nouveau poids à cette opinion, je m'en rapporterai aux notions fournies par les missionnaires (*Mémoires sur l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et usages des chinois*). A la page 368 et suivantes, l'empereur Kienlong même, dit dans un manifeste relatif à la révolte d'Amoursanan : « Cependant le ciel irrité hâte le temps de sa vengeance. Une maladie affreuse est l'instrument dont il se sert pour accabler du poids de sa justice le scélérat qui a provoqué son courroux. Il l'atteint lorsqu'il se croit à l'abri de toute poursuite; il tranche le noir fil de ses jours, lorsqu'il se promettait de jouir de la vie parmi les douceurs au moins de la liberté. Ainsi périt à la fleur de l'âge, celui dont la perfidie avait fait naître tant de désordres, avait fait inonder les campagnes de tant de sang. Abandonné des siens, que la crainte de contracter son mal avait déjà dissipés, à peine, dans cette terre étrangère, se trouve-t-il quelqu'un qui veuille rendre les honneurs funèbres à son corps. Quoique séparés de nos climats par des distances im-

Quand même Tchèrèn, auquel on ne peut

---

menses, les peuples du nord nous sont unis par les liens des traités; la bonne intelligence a toujours régné entre eux et nous. Il ne leur était plus possible de livrer entre nos mains Amoursanan vivant; des usages sacrés parmi eux, les empêchant de nous le livrer mort, ils firent voir d'abord son infect cadavre, et ensuite ses ossemens, à ceux que j'avais envoyés pour le reconnaître. »

Kienlong ne juge pas mieux Tchèrèn dans le monument qu'il fit élever sur les bords du Jly, pour conserver la mémoire de l'émigration des torgotes de la Russie (*Mémoires des jésuites*, p. 674). « Ceux qui croient voir du danger partout, ne manquèrent pas de faire des représentations : « Parmi ceux qui viennent se soumettre, dirent-ils d'une commune voix, il y a le perfide Tchèrèn. Qui a trompé, peut tromper encore. Défions-nous; on ne saurait être trop sur ses gardes ». Sur ces représentations, j'entrai en défiance, et j'ordonnai qu'on fît quelques préparatifs, à tout évènement. Je réfléchis cependant avec toute la maturité qu'exigeait une affaire de cette importance; et mes réflexions réitérées me convainquirent enfin, que ce qu'on voulait me faire craindre, ne devait absolument point avoir lieu. Tchèrèn aurait-il pu, lui seul, persuader toute une nation? Aurait-il pu mettre en mouvement Oubacha et tous les torgotes, ses sujets? Quelle apparence que tant d'hommes aient voulu suivre un simple particulier, entrer dans ses vues, et risquer de périr de faim ou de misère avec lui? D'ailleurs les russes, à la domination desquels ils ont osé se soustraire, sont ainsi que moi, les maîtres d'un grand royaume. Si les torgotes venaient dans le dessein d'insulter les frontières de mes états, pour s'y établir de force, peuvent-ils espérer que je les y laisserai tranquilles? Ont-ils pu se persuader que je ne me donnerais aucun mouvement pour les en chasser? Et s'ils sont repoussés, où peuvent-ils se retirer? Oseraient-ils se flatter que

refuser ni courage, ni valeur, et Loosang-Dchaltzan dont la fourberie et l'esprit intrigant sont connus, eussent été capables de former le projet de la fuite, il appartenait au génie seul de Zèbèk-Dorchi de prendre les mesures qui assurèrent le consentement du prince, qui endormirent la surveillance du gouvernement russe, qui déterminèrent le peuple à l'exécution d'un projet auquel se rattachaient tant de dangers, et qui devait trouver, surtout de la part du peuple, l'opposition la plus difficile à vaincre. (*)

---

les russes qu'ils n'ont payés que d'ingratitude, voudront bien les recevoir encore chez eux impunément, et les laisser se remettre en possession des mêmes lieux qu'ils leur avaient cédés autrefois. »

(*) Les rapports des chinois sur la fuite des kalmuks, doivent être fort différens des nôtres, et ceci n'est pas difficile à comprendre. Kienlong fait mention de quelques-unes des causes de cette fuite, dans une inscription qui ne manque pas d'énergie, et qui de temps en temps s'accorde avec la vérité des faits historiques (*Mémoires des jésuites*, pag. 408). « Oubacha est arrière petit-fils d'Ajouki (Ajouka). Les russes ne cessant point d'exiger de lui qu'il leur fournît des soldats, pour les incorporer dans leurs troupes ; en dernier lieu, lui ayant enlevé son propre fils pour leur servir d'otage ; étant outre cela d'une religion différente de la sienne ; et ne faisant aucun cas de celle des lamas, dont les torgotes font profession, Oubacha et les siens se sont enfin déterminés à secouer un joug, qui leur devenait de jour en jour plus insupportable ».

Cependant Zèbèk-Dorchi irrité de l'orgueil du colonel russe, avait engagé le prince à divulguer subitement le secret au peuple, quelques instans seulement avant la fuite, afin de ne pas donner de temps à la réflexion, ni d'occasion à la trahison. Il lui importait de tenir le commandant russe, dans le doute et l'incertitude sur ce qu'on projetait, afin de l'éloigner de toute mesure violente, ou pour que l'on pût, si le plan venait à manquer avant qu'il ne fût déclaré, se conserver la faculté d'attendre une occasion plus favorable.

On voit qu'ici trois causes sont mises en avant. Le recrutement était une fausse plainte de la part du prince kalmuk; pour ce qui regarde son fils emmené en otage, nous verrons bientôt cette circonstance mentionnée dans certains écrits, comme une de celles qui déterminèrent les kalmuks à la fuite. La Russie, d'après les notions chinoises, devrait avoir conduit en otage le fils d'Oubacha, mais il est possible aussi que ce soit une faute des traducteurs. Que le mépris de la religion du Lama ait été présenté comme une cause de la fuite, ceci nous donne lieu de faire cette question : Qui la méprisait, le gouvernement ou le peuple ? Les chefs du gouvernement russe ont toujours agi avec tolérance; le mépris du peuple ne pouvait avoir de poids, car dans quelqu'autre pays que les torgotes eussent vécu, ils auraient toujours eu à supporter la différence d'opinion, ainsiqu'une espèce de mépris pour leur religion.

L'aveuglement du grand-pristaw avait quelque chose de si singulier, que ceux qui raisonnent des choses d'après leur résultat, pourraient sans connaître le caractère de cet homme, flêtrir sa mémoire en le soupçonnant de trahison. Kichinskoi était cependant fort éloigné de mériter une pareille injure. Les suites que sa manière d'agir devaient avoir pour lui, puisqu'il ne pensait pas à quitter l'empire russe, et la haîne que les kalmuks conservèrent pour un homme, qu'ils auraient taillé en pièces, s'ils l'avaient eu entre leurs mains de l'autre côté du Jaik, sont une preuve suffisante de sa fidélité. Kichinskoi comptait trop sur le pouvoir de ses menaces, et méprisait les avis répétés de Beketoff, trop persuadé que les kalmuks ne pouvaient avoir l'idée d'un tel plan. Il se méprit au point, que le prince lui ayant fait savoir qu'une armée de kirghises, qui s'approchait du Jaik, exigeait qu'on fît avancer des kalmuks, il fut le premier à y envoyer une vingtaine de cosaques, avec deux pièces de campagne, sous le commandement du capitaine Doudyn, pour soutenir les tartares.

Tandis que le prince kalmuk attendait

l'entrée de l'hiver pour passer sur l'autre rive du Volga, avec vingt-mille huttes nomades qu'il voulait y rassembler afin de gagner aussitôt les frontières chinoises, Beketoff informa l'impératrice de l'entreprise d'Oubacha; mais l'opiniâtre grand-pristaw déclara que ces craintes étaient imaginaires. L'impératrice s'en rapporta au conseil chargé des affaires des kalmuks, et le comte Panin, qui avait pris des informations auprès de Kichinskoi, annonça que les nouvelles de Beketoff devenaient enfin fatigantes. Ce dernier n'en continua pas moins d'assurer que la fuite des tartares était inévitable, si l'on ne prenait des mesures urgentes pour l'empêcher; mais Catherine pensa naturellement qu'il était plus sage de croire aux avis d'un commandant, obligé par les devoirs de sa place, de veiller de près sur les mouvemens des kalmuks, qu'aux rapports d'un général, qui n'avait dans le fait que de faibles relations avec les tartares, et qui pouvait être trompé par de faux bruits : cette souveraine fit donc moins de cas des avis de Beketoff que de ceux de Kichinskoi. Beketoff partit pour St. Pétersbourg, insista sur ce qu'il avançait,

mais sans parvenir à se faire écouter ; et il se trouvait encore dans la capitale, lorsqu'un courrier lui apporta la première nouvelle, que les kalmuks avaient subitement pris la fuite. Beketoff justifia ainsi ce qu'il avait prédit à l'impératrice, qui le chargea de la punition et de la surveillance de Kichinskoi (*).

Il nous faut cependant quitter ces deux personnages, pour connaître les moyens que le prince Zèbèk-Dorchi employa pour déterminer le peuple à exécuter son projet.

Le vice-khan n'avait envoyé des troupes, sous prétexte de combattre les kirghises, que dans le but de réunir les principaux d'entre les kalmuks, dans le pays sabloneux de Nryn, environ à cent werstes du Volga, pour les persuader, dans ce lieu, de la nécessité de prendre la fuite. Les *nojone* et les *saissang* du peuple se trouvèrent rassemblés à l'endroit qui avait été désigné : là, le parti de Zèbèk-Dorchi soutint son projet avec tant

(*) Kichinskoi fut condamné à la prison. Son ambition et sa vanité ainsi humiliées avancèrent sa mort qui eut lieu trois ans après son arrestation.

de vigueur, qu'il ne laissa aucun doute sur son succès. « De tous côtés, disaient Zèbèk-Dorchi et ses partisans à ceux qui étaient rassemblés, vos droits ont été restreints; non seulement les commandans nous ont maltraités, mais le gouvernement même paraît s'occuper du projet de fixer un peuple accoutumé à la vie errante. Les bords du Jaik sont déjà couverts de forteresses cosaques; les frontières du nord sont de même occupées par des allemands, et bientôt le Don, le Terek, le Kouma et le Volga seront aussi envahis, afin de nous réduire ici, sans eau, à voir périr nos troupeaux. Déjà l'on a demandé le fils du prince pour otage; déjà l'on a engagé trois cents jeunes-gens de nos familles les plus illustres, à quitter leur manière de vivre et leurs habits pour les envoyer, sous des apparences honorifiques, à la cour de l'impératrice; ils y sont sous une surveillance pénible, et dans une résidence éloignée, afin que leurs parens ne puissent prendre une détermination digne de leur ancienne gloire. La vue de l'avenir ne nous laisse d'autre alternative, que de baisser la tête sous le joug de l'escla-

vage, ou, par un éloignement subit du royaume, de prévenir notre chute. La résolution que nous allons prendre doit décider de notre sort. » On rappela que le Dalai-Lama lui-même, dans les temps passés, avait conseillé aux kalmuks de fuir vers leur ancienne patrie; que les deux années heureuses étaient enfin arrivées; qu'ils avaient, peut-être pour la dernière fois, une occasion favorable de choisir entre leur demeure actuelle et celle de leurs ancêtres, et qu'ils ne devaient pas négliger ce moment et refuser d'entreprendre sans délai l'émigration.

La noblesse kalmuke, par son éducation et par ses habitudes, aurait plutôt donné sa vie, que de changer son costume et sa manière de vivre : aussi ce discours devait-il faire impression : mais il en fut bien autrement, lorsqu'on fit circuler une note, préparée à cet effet, d'après laquelle Zèbèk-Dorchi devait être le conducteur des trois cents fils de *saissang*, destinés pour aller à la cour. La crainte et le mécontentement frappèrent les kalmuks étonnés, au point qu'on put prévoir leur réponse. Ils s'écrièrent tous d'une commune voix, à leur manière orien-

tale : *Retirons-nous du côté où le soleil vient dissiper les ombres de la nuit.*

Aussitôt que cette résolution fut prise par la multitude qui se trouvait réunie, le vice-khan fixa le jour du départ, la conduite que les chefs devaient tenir, ainsi que l'ordre de la marche, et la manière dont elle devait se faire. La fuite une fois décidée, l'assemblée se sépara; et chacun se rendit à sa horde, afin d'y faire les préparatifs nécessaires.

On était déjà dans les mois d'hiver, mais heureusement que les hordes kalmukes de ce côté-ci, étaient séparées des autres par les flots du Volga, et ne pouvaient espérer de se réunir à elles, que lors de la congélation de ce fleuve. Le froid n'était pas encore arrivé; mais le 5 janvier 1771 (*), époque qui,

(*) D'après des mémoires écrits, l'époque de la fuite était fixée à la fin de décembre 1770, mais c'est à tort. Dans les *Relations des jésuites* (pag. 688, remarque d'Amiot), les torgotes quittèrent le Volga (l'*Etchil*) au commencement de la onzième lune de la trente-cinquième année de Kienlong, c'est-à-dire, le 16 décembre 1770, et ils arrivèrent au Jly la sixième lune de la trente-sixième année de Kienlong (le dernier jour de ce mois était le 9 août 1771). Les torgotes, ou n'avaient pas bien déterminé le jour de leur départ, ou bien la différence entre la manière de calculer le temps, chez les chinois et chez

d'après notre calcul, fut le jour déterminé pour la fuite, il se fit sentir, sans qu'il y eût possibilité de rejoindre les hordes qui étaient à l'autre rive. Ce fut avec chagrin que les tribus, qui étaient en-de-çà du fleuve, se virent dans l'impossibilité de le passer, sans se douter que cette fuite allait les plonger dans une misère sans exemple.

Les chefs, peu de temps auparavant, avaient été obligés de tromper le peuple de la même manière qu'ils l'avaient été eux-mêmes par Zèbèk-Dorchi et ses partisans; ils se servirent, pour faire impression, de cette même note qui en avait tant fait sur eux-mêmes; ils répétèrent, qu'à l'avenir le peuple kalmuk devrait fournir des recrues à l'armée russe, pour empêcher les tartares de commettre des hostilités. Ces chefs avaient reçu ordre de leur représenter d'un côté, que leur marche ne devait pas s'étendre au-de-là du Jemba, d'où le prince voulait faire part de ses plaintes à la cour russe,

---

les mongols, avait causé cette erreur : quant au jour de la fuite, je m'en rapporte à l'opinion de plusieurs personnes russes et allemandes dignes de foi.

afin d'obtenir, en la menaçant d'une véritable fuite, des garanties pour la liberté des kalmuks et l'indépendance de leur sort futur; de l'autre, qu'ils devaient espérer le pillage des biens appartenant aux russes. Encouragés par ces deux promesses, les torgotes attendaient le signal du départ et celui du pillage.

Les causes qui retardèrent le passage des hordes de l'ouest, sauvèrent les villes situées de ce côté du Volga. Leur destruction aurait été immanquable, si les kalmuks des deux rives avaient pu se joindre; mais la crainte les obligea de se contenter des biens qu'ils trouvèrent dans les dépôts, où les négocians russes, arméniens et tartares, qui étaient dans la horde, avaient mis leurs marchandises.

Les cris de ceux qui pillaient, firent connaître aux étrangers le dessein des tartares, ainsi que le danger qu'ils couraient sans qu'ils en fussent prévenus. Le marché fut détruit, les objets qui s'y trouvèrent furent enlevés de force, et partagés entre les voleurs; ceux qui, pendant le tumulte, ne parvinrent pas à s'échapper, furent maltraités et faits prisonniers. Un cosaque de seize ans, qui avait

essayé de repousser à coups de poings les mauvais traitemens qu'on lui faisait éprouver, et qui l'avait fait trop faiblement, s'il avait l'intention de se venger, ou bien avec trop de vivacité, s'il ne voulait qu'éloigner ceux qui le tourmentaient, fut du petit nombre de ceux qui payèrent de la vie leur témérité. Le peuple furieux de cette résistance, tomba sur ce malheureux, et après lui avoir ouvert le bas ventre de plusieurs coups de couteau, lui arracha le cœur. Le commissaire russe, qui avait été placé dans la horde du khan, fut enchaîné et se vit obligé de suivre la multitude, à pied, comme prisonnier.

La horde du khan, au jour indiqué, s'éloigna de quarante à cinquante werstes de la forteresse Penatajewsk, située sur le Volga : les autres hordes en firent autant au même moment, et s'empressèrent de rejoindre leur prince qui, sous prétexte d'aller combattre les kirghises, était parti d'avance pour se rendre sur les bords du Jaik.

Le puissant Bambar, se trouvait devant la ville de Sarepta, avec plusieurs milliers de huttes qui lui appartenaient. Bambar aussi vaillant que sauvage et intrigant, redouté

des kirghises, des truchmens et des karakalpaks, auxquels il faisait continuellement la guerre, était trop fier pour reconnaître le vice-khan pour son chef, et trop ambitieux pour consentir à être employé par Zèbèk-Dorchi; et cependant il était devenu, soit à son insçu, soit en adoptant les espérances dont on tâchait de l'éblouir, l'instrument principal du plan de Zèbèk-Dorchi.

Au milieu de ses habitudes sauvages, il avait conçu des idées plus profondes, d'après des vues qui ne le rendaient pas indifférent à la paix. Etant connu des habitans de Sarepta, il dut prendre chez les uns, les apparences de la justice, et étonner les autres par des connaissances extraordinaires; mais parmi tous ces habitans, personne ne l'intéressa davantage qu'un médecin allemand. Bambar comptait sur la congélation du Volga, pour partir avec ce médecin, et se rendre à la Chine, suivi de la plus grande partie de la commune de Sarepta. Aucun des kalmuks ne quitta les bords du Volga avec autant de regret que ce chef, et aucune ville, sur les bords de ce même fleuve, n'eut

plus à se réjouir de ce que les espérances des kalmuks eussent été trompées.

Les désordres qui accompagnèrent la fuite des tartares, se bornèrent simplement au pillage, soit parce que les chefs avaient de l'humanité, soit parce qu'ils ne voulaient pas augmenter le poids de leur faute. Cependant dans quelques endroits, ils exercèrent des cruautés qui pourraient justifier ce qu'on a dit de défavorable à l'égard des kalmuks, et que les étrangers ont attribuées à leur caractère. Oubacha même imprima une tache à son nom, par l'action violente qu'il fit commettre sur le capitaine Doudin : un détachement de dragons et de cosaques, commandé par cet officier, fut fait prisonnier; on entoura la tête et les mains du chef, avec des liens faits de la peau d'un bœuf qu'on venait d'écorcher. Les souffrances de ce malheureux étaient augmentées par la faiblesse de son corps, et elles croissaient à mesure que la peau, en se séchant, se retirait, et que les insectes s'accumulaient entre son bonnet de martre et la peau de sa tête. Un de ses cosaques, persan de naissance (qui dans la suite se sauva de chez les kalmuks,

où il était prisonnier, pour se rendre dans le pays des kirghises, d'où ayant été pris et vendu en Chine, il parvint encore à s'échapper de nouveau), me raconta lui-même ce trait de cruauté : il vit son chef, deux mois après avoir été fait prisonnier, avec ses liens de peau de bœuf, à la tête et aux mains, et dans l'état le plus déplorable, attendant à chaque instant une mort qui paraissait le fuir. Nous ignorons où cet infortuné rencontra le terme de ses souffrances (*).

(*) On trouve ce qui suit dans les *Mémoires sur les chinois*, p. 402, sur le capitaine Doudin. « Parmi les russes qu'ils enlevèrent lors de leur départ, on compte une centaine de soldats, à la tête desquels était un nommé Doudin, Dudin ou Foulin, suivant la manière dont on prononce ici. Ce nom ne ressemble en rien à ceux des russes : ne serait-il point celui de quelque français au service de l'étranger ? Quoiqu'il en soit, si cet officier avait vécu encore au mois d'août dernier, lorsque l'empereur donna audience au prince des torgotes, qu'il avait appelé à Gi-Ho, où il prenait le plaisir de la chasse, on l'aurait certainement renvoyé avec honneur en Moscovie. Sa majesté ne dédaigna pas de s'informer par elle-même de ce fait. Est-il vrai, demanda-t-elle à l'un des chefs de la nation, est-il vrai qu'avant votre départ vous avez pillé les possessions des russes, et leur avez enlevé un de leurs officiers, et environ une centaine de soldats. Nous n'avons fait, lui répondit le prince, que ce que nous n'avons pas pu nous dispenser de faire, dans les circonstances où nous nous trouvions. Pour ce qui est de

Le prince kalmuk jugeant qu'il était moins dangereux de suivre les troupes russes, que de les rencontrer du côté d'Oriembourg, commanda aux hordes qui fuyaient de se rendre en toute hâte au Jaik. Les chameaux devaient être très-légèrement chargés; les treillages en bois et les couvertures inférieures des huttes furent abandonnés : on laissa également les chaudières superflues et les ustensiles en bois qui n'étaient pas indispensables, et on ne voulut prendre que ce qui était absolument nécessaire à la vie. Le prince fut le premier à donner l'exemple, en faisant détruire sa grande hutte, pour convertir en lances les bois qui en formaient le toit. C'est en employant de pareilles précautions que ce peuple fugitif parvint à franchir, avec ses troupeaux, dans l'espace de huit jours, les quatre cents werstes qui se trouvent entre le Volga et le

---

l'officier russe et de ses cent soldats, il y a grande apparence qu'ils ont tous péri le long de la route. Je me souviens que dans le partage qu'on en fit, j'en eus huit pour ma part. Je m'informerai si quelques-uns de ces russes sont encore en vie, et s'il s'en trouve, je les enverrai à votre majesté, aussitôt que je serai de retour à Jly ».

Jaik. Cette nation couvrait, dans sa marche, une étendue immense, car ses nombreux troupeaux exigaient de très-grands espaces pour pouvoir paître. Sans s'occuper d'aucun soin, les femmes et les enfans marchaient avec les chameaux légèrement chargés, tandis que les hommes cherchaient à couvrir et à protéger la tête et l'extrémité de la marche. Le prince était, avec environ quinze mille kalmuks de l'autre côté du Jaik, pour observer de-là les mouvemens qu'on pouvait faire d'Oriembourg et d'Orsk.

Les cosaques du Jaik ne s'attendaient pas à cette visite de la part des kalmuks, car la plupart d'entre eux s'occupaient à la pêche sur la mer Caspienne, attendu que c'est leur unique métier, depuis qu'ils ont renoncé à la piraterie. Il en était resté dans une forteresse, quelques centaines qui durent leur salut autant à l'inexpérience des kalmuks dans l'art de faire un siége et au manque de machines de guerre, qu'à l'empressement que ceux-ci avaient de se trouver de l'autre côté du Jaik, pour fuir les troupes russes. Oubacha somma la forteresse Koulagina de se rendre, et sur le refus du commandant,

il fit pointer contre elle les deux pièces de campagne qu'il avait reçues de Kichinskoi. Ce fort, ainsi que tous ceux qui se trouvent sur les bords du Jaik, n'était défendu que par des ouvrages en paille; mais l'artillerie de la garnison fit perdre la vie à plusieurs kalmuks, tandis que les canons de ces derniers tiraient inutilement.

Le passage du Jaik qui était gelé, ne présenta aucun obstacle aux kalmuks qui espéraient, une fois arrivés sur l'autre rive, être à peu près au but de leur voyage. Ils se flattaient chaque jour de voir arriver la fin de leurs fatigues; mais leurs adroits conducteurs se servirent du voisinage des frontières d'Oriembourg, pour gagner subitement le pays des kirghises alors couvert de neige.

A peine les kalmuks eurent-ils passé le Jaik, que les cosaques des environs se réunirent, et forts de deux mille cavaliers, sous la conduite de Starschin-Mitrassow, poursuivirent les fugitifs. Ils parvinrent, en tournant les montagnes, à en rejoindre une partie qui fut coupée et taillée en pièces presque jusqu'au dernier, à cause de sa défense opi-

niâtre. Les oulouss (*) Feka-Zechorr et Erkètunn, qui comptaient ensemble plusieurs milliers de huttes, se rendirent sans se défendre. Ces derniers étaient commandés par les grands chefs Assarcho et Machi, qui avaient fait connaître au gouverneur d'Astracan le désir de rester dans leur pays; aussi, dès qu'ils virent les cosaques venir à leur rencontre, allèrent-ils volontairement avec leur troupe au-devant d'eux. L'oulouss d'Erkètunn, qui appartenait au chef supérieur des kalmuks, et qui était sous la surveillance de vingt *saissang*, avait, par attachement pour Oubacha, et par déférence pour sa renommée, ainsi que par la nécessité qu'on leur avait démontrée de cette fuite, pris le parti de trahir les russes; mais l'absence des deux princes la détermina à ne pas poursuivre son projet. Les oulouss retournèrent dans leurs anciennes habitations. Assarcho et

---

(*) *Oulouss* signifie une grande multitude de peuple, sous les ordres d'un khan *jaichi* (prince supérieur), d'un *noyon* (prince inférieur) ou bien d'un *saissang*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le mot latin *populus* a la même signification. Chaque *oulouss* est subdivisée en petites tribus ou *aimake*, conduites par des nobles.

Machi pouvaient compter sur les récompenses de l'impératrice; mais les vingt *saissang* , les têtes les moins tranquilles de l'oulouss, avaient eu pendant la fuite plusieurs excès à se reprocher, et pour échapper à la punition, d'après une détermination aussi barbare qu'inconsidérée, ils avaient massacré, à leur retour, une trentaine de russes, qui avaient été témoins de leur faute, et avaient abandonné leurs cadavres dans la plaine. L'impératrice, informée de cet événement, condamna les *saissang* au knout: ceux qui étaient moins coupables perdirent leur place à la cour; leurs biens furent vendus publiquement, et le produit partagé entre les trente familles de ceux qui avaient été victimes de cette cruauté.

Pendant que le reste des kalmuks s'éloignait à grandes journées, le préfet d'Oriembourg reçut ordre de faire partir le major général de Traubenberg, pour arrêter, s'il était possible, le vice-khan dans sa fuite. On réunit ensuite environ cinq mille hommes de troupes régulières, consistant la plupart en cosaques, qui, aussitôt que la saison le permettrait, devaient être suivies par

de grands détachemens de kirghises et de baskirs, destinés également à poursuivre les fugitifs.

Le pays des kirghises s'étend le long de la mer Caspienne et du lac Aral, vers le pays des truchmens, des boukhares et des chinois. Il a pour frontières, les préfectures de Kolywanich, de Robalsk et Ousimich, et est borné par le cours du Jaik ou Ural. Le territoire consiste en une plaine immense, privée de bois, et environnée par la chaîne des montagnes d'Oural. Les carrières de marbre et les mines offriraient au peuple qui l'habite une occupation continuelle, si sa vie errante lui permettait de s'adonner aux arts et d'estimer la vie laborieuse. Il y a des marais salins en très-grande quantité ; trois des rivières les plus remarquables, l'Irgitch, l'Oulkjèk et le Torgai, dont les eaux sont grossies par plusieurs petits ruisseaux qui portent le même nom, sortent du nord de ce pays, et vont se jeter à une certaine distance l'une de l'autre dans le lac Akssakal. Des campagnes couvertes de verdure, procurent aux troupeaux, principale richesse des kirghises, des pâturages excellens. Le

commerce d'échange avec les russes et les bulgares, et leur inclination au vol, fournissent à ces nomades ce dont ils ont besoin. Ainsi que les kalmuks, ils transportent leurs huttes en d'autres lieux lorsqu'ils ont besoin de nouveaux pâturages, et l'arrivée de la mauvaise saison les chasse ordinairement dans les contrées du sud.

Leur manière de vivre ressemble à celle des tartares dont nous venons de parler. Ils sont divisés en trois grandes hordes, désignées sous les noms de petite, moyenne et grande : la première s'étend vers le nord, et la dernière le long des frontières bulgares, truchmens et chinoises. Deux d'entre elles, la petite et la moyenne, sont gouvernées par des khans soumis au gouvernement russe ; mais la grande, qui n'a rien à craindre de ses voisins, ou qui en est toujours éloignée, et se montre indifférente pour les secours que pourraient lui donner les autres, est commandée par un khan particulier, et conserve son indépendance. Lorsque les kalmuks arrivèrent au milieu du pays des kirghises, Aboumamet régnait sur la grande horde, Abtaï sur la moyenne et Nourali sur la petite.

Le printemps qui s'annonce de bonne heure dans la partie méridionale de ce pays, présentait aux kalmuks les avantages d'une belle saison, mais les chemins étaient mauvais, et les pâturages assez rares; la disette d'eau, jointe aux inconvéniens d'une longue route, diminuait leurs forces chaque jour. Cette situation pénible était encore aggravée par les attaques fréquentes des kirghises. Les bêtes de somme étaient épuisées par une marche continuelle, les chevaux diminuaient de nombre; les pauvres suivaient les autres à demi-nus; et, privés de leurs bestiaux, ils se voyaient réduits à la triste perspective de traîner leur vie dans la misère, ou d'être prisonniers chez les kirghises.

Accablés de maux, sans espoir de sortir bientôt de ce triste état, on n'entendait que des plaintes et des cris d'indignation de la part de ceux qui souffraient le plus de la pénurie générale. Le mécontentement se répandit bientôt parmi les riches qui, voyant chaque jour leurs troupeaux diminuer, commençaient à craindre la misère. Les *saissang* et les *nojone*, soit qu'ils fussent touchés de la désolation générale, soit qu'ils

craignissent que les suites de ce malheur ne vinssent enfin à peser sur eux, commencèrent à prendre part à ces plaintes, et se décidèrent à songer au moyen de ramener sur les frontières russes, les hordes qui fuyaient.

Oubacha croyait qu'il était au-dessous de son rang de reculer, une fois le projet adopté, ou peut-être craignait-il le ressentiment des russes; enfin les menaces grossières de Kichinskoi étaient probablement trop profondément gravées dans son esprit, puisqu'elles l'avaient déterminé à accélérer sa fuite. Toutes ces considérations empêchèrent les mécontens de chercher à lui faire prendre la résolution de retourner sur les frontières russes. Ils s'adressèrent donc à l'auteur caché de ce projet, car, avec une adresse digne de son caractère, il avait tout disposé de manière à ne pas avoir paru y prendre part, afin que, si l'entreprise tournait mal, il pût faire retourner à son avantage, le fruit de la punition d'Oubacha. « Le moment est venu, dirent-ils à Zèbèk-Dorchi, où vous pouvez avec assurance vous emparer du diadême, si vous conduisez de nou-

veau les hordes à leur ancienne demeure; l'impératrice ne sera plus attachée au prince kalmuk, et elle ne pourra refuser à la reconnaissance, ce qu'elle avait refusé au mérite.» Ils lui répétèrent que l'heureuse réussite même de cette fuite ne pouvant que perdre le peuple, il devait préférer abandonner un parent, plutôt que de faire le malheur de tant de milliers d'hommes. Ses ordres seuls suffiraient pour détruire les espérances d'Oubacha, et changer la fuite du côté de la Chine en un retour vers la Russie.

Quoique ces discours encourageans ne fussent pas sans fondement, Zèbèk-Dorchi était loin de se laisser aveugler : les avantages de la fuite lui parurent supérieurs à ceux du retour. En Chine, il avait plus droit de compter sur la reconnaissance d'un monarque, qui lui devrait l'arrivée d'Oubacha et de son peuple, qu'il ne pouvait le faire sur la reconnaissance de l'impératrice, dont il avait quitté l'empire comme un vassal mécontent, et dont il s'éloignait pour toujours en criminel. A la Chine, il n'avait qu'à refuser un diadême qui ne lui aurait jamais été donné; mais en Russie, outre la

perte de son rang de prince, il avait à craindre pour sa liberté et pour son honneur. Ses intrigues pouvaient ne plus être un secret, et le voile qui les couvrait tomber enfin, comme il devait l'appréhender. Quand les passions sont en opposition entre elles, la peur se cache sous un prétexte plausible. Zèbèk-Dorchi répondit donc que sa conscience l'empêchait de faire une seule démarche qui ne fût dictée par le serment qu'il avait prêté.

Quoique les kalmuks soient très-habitués à obéir à leurs chefs, les *nojone* eurent de la peine à se désister de leur projet. Après une marche de deux mois, les hordes épuisées de fatigue, arrivèrent sur les bords de l'Irgitch, qui se perd, ainsi que le torrent Torgai, dans le lac Akssakal. La distance qui les séparait de la forteresse Orsk, éloignée de trois cents werstes, et le cours vers le sud de l'Irgitch, dont le rivage opposé pouvait les garantir d'une surprise, leur fit espérer que ce lieu avait été choisi pour ouvrir une négociation avec la Russie; mais elles reçurent bientôt l'ordre de passer le Torgai, et tout espoir de retour fut ainsi détruit. Les

contrariétés multipliées qu'elles éprouvèrent, n'étant soutenues par aucune espérance de parvenir à un but, elles s'abandonnèrent tout-à-fait au découragement que devait inspirer leur position.

Jusqu'ici on n'avait guère entendu leurs plaintes; mais alors, chacun commença à se récrier à haute voix contre le prince, et contre ceux qui avaient imaginé la fuite. Les malheureux, les mains levées au ciel, pleuraient et demandaient l'arrivée des troupes russes, que le prince voulait repousser par la force des armes : c'était avec l'éloquence du désespoir, qu'ils adressaient leurs prières à la princesse, dont ils venaient de quitter le pays : « Envoye-nous un seul russe, disaient-ils, et nous retournerons tous sur nos pas, si tu l'ordonnes. »

La distance peu considérable qui se trouve entre l'Irgitch et le Torgai, aurait été parcourue rapidement et sans aucune perte pour les kalmuks, si l'on ne se fût mis en route qu'après avoir pris du repos; mais les difficultés s'accrurent d'autant plus qu'ils se trouvaient dans un pays coupé de rivières qui, ayant un cours assez rapide, arrêtaient

leur marche. Les troupeaux pouvaient encore passer facilement, la plupart de ces rivières n'étant pas très-larges, mais tous les kalmuks ne savaient pas nager ; les ustensiles et les meubles ne devaient pas être mouillés, il fallait donc des ponts pour le passage des hommes et de leurs effets. La manière dont les kalmuks s'y prirent pour en construire, lorsqu'ils manquaient de matériaux nécessaires, dans une contrée dénuée de bois, doit exciter notre curiosité. Ils firent avec les roseaux longs et forts qui couvrent l'Irgitch, l'Oulkjèk et le Torgai, une quantité de faisceaux qu'ils réunirent les uns aux autres : ces ponts *nomades* ne pouvaient supporter de pesants fardeaux, mais ils suffisaient pour remplir le but que les fugitifs s'étaient proposé.

Entre l'Irgitch et le Torgai, les kalmuks perdirent une grande partie de leurs troupeaux, et le nombre des malheureux obligés de suivre les autres, sans chameaux et sans chevaux, devint plus considérable. Parmi les choses inutiles, dont on se débarassait, la monnaie de cuivre se trouva comprise, quoique l'avarice eût engagé plu-

sieurs de ceux qui en possédaient, à la conserver le plus long-temps possible. Les russes et les kirghises en trouvèrent, dans la suite, des monceaux entiers. Les premiers s'en emparèrent avec avidité, les seconds les abandonnèrent comme inutiles : c'est ainsi que la valeur des objets dépend des habitudes et des coutumes. Les deux canons, que l'on avait conduits pendant deux mille werstes, et dont les affuts étaient entièrement hors d'état de servir, après avoir été pendant quelque-temps portés à dos de chameaux, furent jetés dans le Jaik comme superflus.

Pendant que les tartares se dirigeaient vers le Torgai, les troupes russes, parties de la forteresse d'Orsk, sous les ordres du major-général Traubenberg, s'avançaient vers la rivière Irgitch, où elles comptaient faire leur jonction avec Nourali, khan d'une petite horde. C'est d'après les mémoires d'un écrivain, qui accompagna les troupes russes, que je dis que le corps d'armée du général Traubenberg parcourut une route de huit cents werstes, depuis la rivière d'Orsk, jusqu'au Torgai.

D'après les mémoires de Rytchkow, le corps d'armée russe quitta le fort d'Orsk le 12 avril, remonta la rivière pendant deux jours, et se dirigea ensuite vers le sud; car le khan Nourali avait fait savoir au général Traubenberg, que les kalmuks après deux petites escarmouches avec les kirghises, à Ouchim et dans les montagnes Mougaldchares, s'étaient retirés vers l'Irgitch. Peu de jours après, les russes gagnèrent les bords de ce fleuve, éloigné de cent quatre-vingt-trois werstes des frontières de leur pays. Nourali qui, en attendant, se trouvait déjà dans les environs du torrent Torgai, ne cessait d'encourager le général russe à avancer. Le 4 mai, les russes et les kirghises firent leur jonction à cinq cent quarante werstes des frontières : ils laissèrent leur bagage derrière eux, et accélérèrent leur marche, du 6 au 13 mai, pour arriver sur les bords du Torgai, qui était le but de leur course.

La marche des russes durait déjà depuis plus d'un mois, et cependant ils n'avaient pas encore fait huit cents werstes. Elle a donc été tout à la fois accélérée et lente,

selon qu'on la compare à celle que font les troupes européennes, ou à celle que devaient faire des troupes envoyées pour poursuivre des kalmuks fugitifs. Ceux-ci étaient venus du Volga jusqu'au bord du Torgai, presque sans prendre de repos, et ils avaient fait dabord, jusqu'à leur arrivée au Jaik, quarante à cinquante werstes, et dans la suite vingt-cinq à trente par jour. Le général russe aurait pu les couper à la rivière d'Irgitch, s'il était parti quelques jours plus tôt ; mais ayant manqué cette occasion, il fut obligé de hâter sa marche pour les suivre : car comment pouvait-il s'imaginer, qu'avec des marches réglées, il parviendrait à joindre ces hommes qui fuyaient? comment pouvait-il espérer devancer des fugitifs, qui chaque jour gagnaient du terrein sur lui? Traubenberg, qui n'avait accéléré sa marche que depuis sa jonction avec les kirghises, n'avait fait toutefois que vingt à vingt-cinq werstes au plus par jour. Ce général prit enfin le parti de forcer sa marche, mais les kalmuks avaient déjà gagné une avance de trois cents werstes, lorsque les russes arrivèrent au bord du Torgai.

Traubenberg ayant encore négligé de se pourvoir de l'espèce de vivres, indispensables à ses soldats par l'habitude qu'ils en ont, ces derniers ne purent se faire à la nourriture des kirghises et des kalmuks, qui se compose de lait et de viande. L'usage de ces alimens dut avoir des effets nuisibles pour ces russes qui, d'ailleurs, sont d'une constitution robuste, et cela contribua sans doute également à retarder la vitesse de leur marche.

D'après les mémoires de Rytchkow, Traubenberg, arrivé sur les bords du Torgai, envoya en avant cent cosaques à la découverte, pour s'instruire de l'éloignement des kalmuks. Les cosaques revinrent après une marche de trois jours, et assurèrent que les kalmuks avaient au moins dix journées d'avance, parce qu'on avait trouvé des cadavres d'individus de cette nation, ainsi que plusieurs animaux morts, qui paraissaient y être depuis ce temps.

D'après des notions verbales, Traubenberg, à une de ses dernières haltes, rencontra un kirghise et un kalmuk qui allaient à la horde du vice-khan, pour lui porter une

lettre du gouverneur d'Astracan, Beketoff. Ritchkow, par des motifs que je ne puis expliquer, ne fait pas mention de cette lettre; mais la certitude de cette circonstance, d'après les mémoires qu'on en eut, ne laisse plus aucun doute. Le général russe voulait-il répandre la terreur chez les kalmuks par la nouvelle de son approche, ou bien prétendait-il les engager, sur le contenu de la lettre de Beketoff, à retourner en Russie? Quelque soit le but qu'il s'était proposé, nous ne pouvons dissimuler que la manière dontil s'y prit, n'était pas fort adroite. Les kalmuks ne se trouvaient plus qu'à trois cents werstes du camp russe, dans une contrée riche en pâturage, où ils voulaient se reposer pendant deux mois, croyant les kirghises et les russes bien loin d'eux : entraînés par leur manière de penser, qui est toujours légère, ils ne se doutaient d'aucun danger, et ne prirent aucune précaution. Si Traubenberg, au lieu de perdre du temps en négociation, était parti avec toutes ses forces, qui se trouvaient encore augmentées par un gros de baskirs et dix mille kirghises, il n'aurait eu que six jours de

marche à faire, pour rejoindre les kalmuks, rendre un peuple à son pays, et illustrer son nom. Ses négociations étaient motivées par la crainte du danger, qu'il croyait inspirer aux nomades fugitifs; mais cette crainte, qui ne laissait voir le danger que dans l'éloignement, n'eut d'autre résultat, que d'accélérer la fuite qu'ils avaient entreprise : l'aspect de l'artillerie russe aurait été d'un effet plus certain que les représentations et les menaces. Si la fatigue des troupes russes (*), qui paraît exagérée dans les mé-

---

(*) On ne trouve aucun rapport (dans les mémoires de Rytchkow) entre l'extrême épuisement des russes et les fatigues qu'ils éprouvèrent par la suite, avant que leur misère fût complète. L'armée avait tant souffert, que sur six escadrons de dragons, cent dix hommes étaient à l'hôpital, et le reste pouvait à peine faire son service. Pendant la disette, un certain nombre de soldats ne s'était nourri que de viande de cheval. A leur arrivée dans la forteresse d'Ouisk, ils ressemblaient à des spectres, et paraissaient plus près de la mort que de la vie. Qui doute maintenant, ainsi que cela arrive ordinairement dans ces circonstances difficiles, qu'une grande partie n'ait été la victime du besoin. Cependant l'historien écarte cette idée en ajoutant : « d'après tout on ne peut pas dire que notre perte en hommes ait été trop sensible, puisque toute la marche ne coûta que quarante hommes, y compris ceux qui ont succombé à la maladie qu'ils avaient en partant ».

moires de Rytchkow, ne lui permettait pas de tenter une marche de cinq à six jours, il devait au moins envoyer des personnes instruites et capables de négocier le retour des kalmuks. Dès deux qu'il avait chargés d'une semblable mission, l'un se contenta du plaisir de retrouver ces habitans fugitifs du pays, l'autre avait trop peu d'esprit et de prudence pour déterminer les vaillans kalmuks à retourner sur leurs pas, ou pour leur inspirer de la crainte sur la continuation de leur fuite. A la vérité ce projet était d'une exécution difficile; car comment déterminer des hommes habiles, à se rendre au milieu de ce peuple ennemi, qui avait quitté les bords du Volga, emportant une haine violente contre les russes, et en signalant son départ par des actes de cruauté. Mais la pensée de rendre un service à sa patrie, aurait dû engager des hommes instruits, parmi les commandans russes ou cosaques, à se charger de cette négociation. Ils devaient être prêts, en pareille circonstance, à sacrifier non seulement leur vie, mais leur liberté même : l'enthousiasme venait-il à s'éteindre, l'intérêt aurait agi.

Les deux envoyés frappèrent d'étonne-

ment tout le camp des kalmuks, lorsqu'on les vit et qu'ils annoncèrent que les russes étaient au milieu du pays des kirghises. Le khan rassembla les principaux chefs, et leur communiqua le contenu de la lettre de Beketoff. Sur les frontières russes, les opinions eussent été divisées ; mais à une si grande distance du Volga, il n'était pas difficile de s'accorder sur la résolution qu'il fallait prendre. Les chefs de l'assemblée purent lui représenter, qu'ils avaient autant de chemin à faire devant eux, que pour retourner sur leurs pas; que les plus grandes difficultés et les plus grandes peines étaient déjà supportées, et que leur marche vers la Chine ne présentait pas plus de fatigues que leur retour vers la Russie. Quant à la crainte d'être poursuivis par les russes, ils pouvaient se rassurer, vû la distance des dix journées de marche qui les séparaient, ainsi que les difficultés de vivre dans ce pays, les maladies et l'épuisement que la fatigue occasionnerait aux russes, si ces derniers avaient été obligés de ne faire que de petites journées en commençant leur expédition, il n'était pas à supposer qu'ils pussent,

avec des forces épuisées, entreprendre une marche extraordinaire ; d'un autre côté, si leur général employait le moyen d'adresser des représentations par écrit au prince kalmuk, c'était une preuve certaine qu'il ne comptait sur aucune autre mesure, et que dans le cas où elles ne feraient aucune impression sur les tartares, il s'en retournerait ; l'attaque des kirghises ne devait pas être à craindre pour le nombre des kalmuks qui, en mettant de côté leur valeur, défendirent leur proprieté et leur liberté; la continuation de la fuite ne leur présentait donc aucun danger, et leur soumission volontaire à l'empereur de la Chine, ne pouvait qu'être récompensée; tandis que s'ils revenaient en Russie, ils avaient à craindre, si non le ressentiment, au moins la méfiance du gouvernement.

Le désir du changement appuya encore les raisons que nous venons d'énoncer: la fuite fut généralement approuvée par l'assemblée. Les *nojone* et les *saissang* eurent l'ordre d'en faire part au peuple. Le kalmuk que Traubenberg avait envoyé, demeura avec ses compatriotes; le kirghise s'en

retourna. Ainsi le peuple qui croyait toucher au moment de sa délivrance, se trouva déchu de son espoir; plein de fureur contre les auteurs de son incertitude, il se dechaîna en plaintes amères; mais habitué, tout en murmurant, à obéir aux ordres supérieurs, il se disposa à la fuite.

Traubenberg paraissait attendre tranquillement la décision du parti que les kalmuks oseraient prendre. Aussitôt qu'il apprit qu'ils s'étaient de nouveau mis en mouvement, il se porta avec sa troupe sur la forteresse d'Ouisk, baignée par la rivière Tobal : il n'y parvint qu'après une marche de quatorze jours, et la réception que les habitans de ce lieu lui firent, était bien nécessaire, après une marche de six semaines, la faim et les maladies qu'il avait supportées (*).

(*) D'après Rytchkow, Traubenberg arriva à Ouisk, le premier juin, étant parti de Orsk le 12 avril. Les notions verbales que j'ai eues sur la faite des kalmuks, sont toutes contraires. M. Weseloff, qui arriva sur les bords du Volga le 4 mai, après sa fuite de chez les kalmuks, qui voyagea depuis Ural avec des conducteurs de chevaux, s'arrêta plusieurs jours à Ural, passa quelque temps à Oriembourg, fut également quelque temps en route depuis Orsk jusqu'à Oriembourg, et qui

Les jugemens que l'on porte sur la conduite de Traubenberg, sont partagés; ceux qui veulent l'excuser, disent que les russes, qui s'étaient vus au moment de leur perte, dans un pays inconnu, auraient encore couru de plus grands dangers, si le général avait marché aussi vite que les kirghises ; que les maladies qui avaient retenu en arrière beaucoup de russes dans les hôpitaux, auraient fait de plus grands ravages ; que le projet des kalmuks de s'arrêter quelque temps au Torgai, était un secret pour le général, ou que s'il le connaissait, le nombre des tartares et l'épuisement de ses troupes rendaient toute victoire impossible. Ceux au contraire, qui supposent au commandant russe une prudence qui approche de la crainte, disent, pour appuyer leur

---

fit, en onze jours, la route depuis le Torgai jusqu'à Orsk, place l'époque de sa délivrance au 22 mars. Ce que j'appris du persan Wassilii-Michaïlow, qui l'avait accompagné du côté du désert de Kèngherbein, place le jour de sa fuite au 7 avril. Ces deux dernières dates sont d'accord. Comment était-il donc possible que Traubenberg ne quittât Orsk que le 13 avril, tandis que Weseloff y arriva le second jour de sa fuite : qui a raison ? qui a tort ? Je ne me hasarde pas à donner une décision.

sentiment, que les difficultés qu'on avait éprouvées dans la marche, n'étant point rapportées dans les mémoires de Rytchkow, les événemens détruisent les raisons précédentes; qu'une plus grande célérité de la part du général, eût d'un côté diminué les fatigues, et de l'autre rendu inutile une plus longue poursuite. Que le projet des kalmuks, de se reposer quelque temps au dernier torrent Torgai, n'était point un secret, dès que l'on n'ignorait point, que le désert qu'ils avaient devant eux, n'offrait point d'eau pendant trois jours de marche, et par conséquent ne pouvait être traversé qu'après avoir laissé prendre au peuple de nouvelles forces, afin qu'il ne succombât pas; que les kalmuks devaient s'arrêter là, d'autant plus volontiers qu'ils n'avaient aucun ennemi à craindre dans les environs : qu'enfin, si le général avait été averti du projet des tartares, leur nombre ne devait pas l'effrayer, puisque la seule présence des russes eût déterminé le peuple au retour.

Quoiqu'on puisse dire sur la conduite de ce général, nous ne pouvons nous empêcher de convenir, qu'au moment où les kalmuks

ont été prévenus de l'approche des russes, leur fuite pouvait être interrompue par l'affreux désert de Kènglierbein-Charée-Ussun.

Ce pays, auprès duquel les kalmuks reçurent la nouvelle de l'approche des russes, et où ils avaient campé, présentait une surface de cent cinquante werstes de long, où il ne se trouvait point d'eau potable; la seule qu'on y rencontrât était jaune et épaisse. Les fugitifs déjà fatigués, devaient donc entreprendre cette longue et pénible traversée de trois jours, sans être en état de se pourvoir de la boisson la plus indispensable: car tous, excepté les riches, manquaient de vases et de bêtes de charge nécessaires pour en faire provision. Les fatigues qu'on avait éprouvées jusqu'ici, n'étaient rien auprès de la misère qui alors accabla ces malheureux: la fatigue, la chaleur et la soif les portèrent à boire de cette eau malfaisante, qui causa un flux de sang opiniâtre à tous ceux qui voulurent ainsi satisfaire leur soif. Plusieurs centaines d'individus ne pouvant plus avancer, durent périr dans cette terrible traversée; car l'horreur d'une telle situation, enleva à la

plupart, tout sentiment d'humanité : des enfans abandonnèrent leurs vieux parens, des mères même laissèrent pour toujours ceux à qui leur présence était si nécessaire. Les kalmuks qui survécurent, arrivèrent à la fin de ce désert, plus près de la mort que de la vie ; mais à peine étaient-ils sortis de ce triste état, qu'ils furent obligés de prendre les armes pour défendre leur liberté et leur fuite.

Nourali-Khan n'ayant pu déterminer le général russe à accélérer sa marche, l'abandonna même avant sa retraite, et il paraît qu'il chercha à joindre les kalmuks, en faisant une marche forcée. Abtaï-Khan, sur ces entrefaites, s'était avancé d'un autre côté, et en se réunissant, ils tombèrent sur les kalmuks, qui étaient alors dans la position la plus critique, puisqu'ils venaient de traverser le désert sans eau. Les kirghises, pour faire servir au succès de leur attaque le tourment même de la soif, cherchèrent à couper à leurs adversaires le chemin de l'endroit où l'on trouvait de l'eau. Le désir d'en avoir donnait des forces aux kalmuks ; l'espoir du pillage en prêtait aux kirghises. Déjà la victoire semblait favoriser les premiers : Zèbèk-

Dorchi et Bambar avaient été séparés dans la mêlée, eux et les hordes qu'ils commandaient, de sorte que le prince kalmuk aurait immanquablement été fait prisonnier, si Tchèrèn, averti de cet événement, ne fût venu le délivrer, en se faisant jour à travers cette partie de troupes qui étaient retenues par un combat opiniâtre. Des témoins oculaires, assurent que les kalmuks se défendirent pendant deux jours consécutifs contre les kirghises. On ne peut se faire une idée de la perte que les kalmuks dûrent souffrir pendant un combat de deux jours : il suffit de dire que le champ de bataille était jonché de morts, et que leur perte était incalculable.

Les kirghises, qui ne s'étaient point laissés décourager par ce mauvais succès, ne cessèrent d'inquiéter les kalmuks, jusqu'aux frontières de la Chine. Ces fugitifs, après une marche excessivement pénible, à travers un pays où l'eau était très-rare, parvinrent enfin au lac Tengis (*Balgach-nour*) selon le nom que lui donnent les mongols. Dès qu'ils arrivèrent sur ses bords, ils se précipitèrent en foule avec leurs bestiaux, sans même quitter leurs habits, et

s'enfoncèrent au milieu des eaux, autant que la profondeur du lac le leur permit, pour apaiser la soif qui les dévorait si cruellement. Plusieurs furent victimes de leur imprudence; un plus grand nombre succomba sous le fer des kirghises, dans un nouveau et sanglant combat : sans moyens de se défendre, les kalmuks les plus lestes eurent à peine le temps de passer le fleuve, et de se soustraire ainsi à la poursuite de leurs ennemis. Les kirghises retournèrent chez eux, chargés de butin et traînant à leur suite un grand nombre de prisonniers. Les kalmuks furent encore obligés de s'ouvrir un passage à travers le pays des burates, peuple qui ne vit que de pillage, avant d'atteindre un pays qui leur avait coûté sept mois du voyage le plus pénible.

D'après les relations russes et allemandes, le nombre des kalmuks qui ont émigré, paraît trop peu considérable, et d'après celles des chinois, il est trop grand pour qu'on puisse y ajouter foi. Les derniers prétendent que cinquante mille familles sont arrivées à la Chine, et les premiers assurent qu'il y en a à peine quarante mille, qui aient quitté la

Russie. Oubacha avait donné ordre, ainsi que je l'ai appris verbalement, de faire le dénombrement du peuple sur les bords du Jaik : il avait exigé des *saissang* un rapport exact de la quantité de huttes qui se trouvaient sous leur direction. D'après ce rapport, le nombre des habitations s'élevait à plus de soixante-dix mille, dont, selon les uns, à peine un tiers, et selon les autres, à peine la moitié arriva en Chine. D'après un dénombrement qu'Oubacha avait fait faire en 1767, toutes les hordes réunies ne comprenaient que quarante-un mille six cent quarante-trois huttes. Il est vrai qu'alors les kalmuks ne donnèrent pas un état exact de leur population, afin de diminuer le nombre de soldats qu'ils étaient obligés de fournir, d'où il s'en suit qu'on a pensé pouvoir ajouter un quart au nombre qui fut déclaré, ou même porter la totalité de cinquante-cinq à soixante mille. Si l'on retranche les tribus d'*oulouss*, qui restèrent chez eux, on peut compter approximativement, que le nombre des familles émigrantes était de quarante mille environ. Cependant le grand nombre des hordes kal-

mukes, l'espace immense de pays qu'elles occupaient, l'impossibilité de s'assurer de l'exactitude de leur dénombrement, tout ceci pourrait faire croire qu'ils n'avaient déclaré réellement que la moitié du nombre de leurs huttes; d'où l'on pourrait conclure que la multitude de celles qui ont quitté la Russie, approchait de soixante-dix à soixante-quinze mille; ce qui correspondrait au dénombrement fait au Jaik.

Si les pertes que les hordes kalmukes éprouvèrent pendant leur fuite, réduisirent des deux tiers la population, on peut se figurer dans quel état ils étaient, lorsqu'ils arrivèrent au nouveau pays qu'ils voulaient habiter (*). Les kalmuks les plus riches

(*) Dans les *Mémoires concernant les chinois*, p. 417, Kien-long rapporte le misérable état des torgotes, et les moyens qui furent employés par ses ordres pour adoucir cette misère. « La nation des torgotes arriva à Jly, toute délabrée, n'ayant ni de quoi vivre, ni de quoi se vêtir. Je l'avais prévu, et j'avais ordonné de faire en tout genre les provisions nécessaires pour pouvoir les secourir promptement; c'est ce qui a été exécuté. On a fait la division des terres, et on en a assigné à chaque famille, une portion suffisante pour pouvoir servir à son entretien, soit en la cultivant, soit en y nourrissant des bestiaux. On a donné à chaque particulier des étoffes pour l'habiller, des

possédaient encore la plus grande partie de leurs biens, ceux qui n'avaient en partant que cent chevaux étaient devenus pauvres, les pauvres étaient devenus tout à fait misérables. De ce nombre infini de troupeaux, il n'était resté que les chameaux; et les kalmuks durent principalement leur salut à la force

---

grains pour se nourrir pendant l'espace d'une année, des ustensiles pour le ménage, et d'autres choses nécessaires; et outre cela, plusieurs onces d'argent, pour se pourvoir de ce qu'on aurait pu oublier. On a désigné des lieux particuliers, fertiles en pâturages, et on leur a donné des bœufs, moutons, etc. pour qu'ils pussent dans la suite travailler par eux-mêmes à leur entretien et à leur bien-être ».

Dans les *Louanges poétiques* de Yu-Min-Tchung (*idem* p. 422), la misère des torgotes et la générosité de l'empereur sont retracées avec plus de force. « Lorsqu'ils arrivèrent sur nos frontières, (au nombre de plusieurs centaines de mille, quoique la fatigue extrême, la faim, la soif, et toutes les autres incommodités inséparables d'une très-longue et très-pénible route en eussent fait périr presque autant, ils étaient réduits à la dernière misère, ils manquaient de tout. Il leur fit préparer des logemens conformes à leur manière de vivre; il leur fit distribuer des alimens et des habits; il leur fit donner des bœufs, des moutons et des ustensiles, pour les mettre en état de former des troupeaux et de cultiver la terre, et tout cela, à ses propres frais, qui se sont montés à des sommes immenses, sans compter l'argent qn'il a donné à chaque chef de famille, pour pourvoir à la subsistance de sa femme et de ses enfans ».

de ces bêtes de somme qui avaient résisté aux fatigues jusqu'à leur arrivée au fleuve Jly. Chaque chameau portait quatre à cinq fugitifs qui étaient assis sur des barres fixées aux côtés de l'animal.

La perte des troupeaux appartenant aux kalmuks, ayant enlevé à ceux-ci la faculté de vivre comme des nomades, il est possible que le monarque chinois leur ait fait assigner des champs à labourer, plutôt par nécessité que pour toute autre raison (*). A peine les fugitifs furent-ils arrivés, que les vues de Zèbèk-Dorchi se développèrent : il prétendit avoir des droits au commandement en chef des kalmuks, et la cour chinoise lui ayant opposé qu'Oubacha régnait depuis dix ans, il crut obtenir par la désobéissance ce qu'il n'avait

(*) D'après les relations européennes, les kalmuks auraient été confinés loin de la rivière Jly, dans le désert de Kobi, près de la grande muraille; mais selon les mémoires des jésuites, ils eurent en partage les bords de la rivière Jly, qui se jette à l'ouest dans le Balgachnar. Ce dernier document est d'autant plus croyable, que l'empereur de la Chine le confirme par l'inscription qu'il fit mettre sur les bords du fleuve Jly. (*Mémoires concernant les chinois*, p. 405).

pu avoir par représentation. Oubacha se soumit à l'empereur de la Chine; Zèbèk-Dorchi, Bambar et les autres partisans de l'opposition n'y voulurent pas consentir d'abord; mais ils y adhérèrent par la suite, pour éviter les châtimens du monarque chinois qui, l'année d'après, étant dans son château de plaisance Dchacha (*), reçut leur soumission. Quel fut par la suite le sort

---

(*) Il est à supposer que ce nom mongol est celui du château de plaisance impérial Zhe-Holl comme l'écrit lord Macartney. Cette supposition se trouve confirmée par les *Mémoires* des jésuites, p. 412, où l'empereur lui-même parle de la réception que reçurent les kalmuks qui s'étaient révoltés, et du serment de fidélité qu'ils lui prêtèrent. « Lorsque les torgotes arrivèrent, ils trouvèrent à se loger, de quoi se nourrir, et toutes les commodités qu'ils eussent pu avoir dans leur établissement propre. Ce n'est pas tout; les principaux d'entre eux qui devaient venir me rendre hommage, furent défrayés et conduits avec honneur, par la route des postes impériales, jusqu'au lieu où j'étais alors. Je les vis, je leur parlai, je voulus bien qu'ils prissent le plaisir de la chasse avec moi, et après que le nombre des jours destinés à cet exercice eût été rempli, ils se rendirent à ma suite, jusqu'à Gé-Ho. Là, je leur donnai le festin de cérémonie, je leur fis les dons ordinaires avec la même pompe que j'ai coutume d'employer, lorsque je traite solennellement les principaux des tourbeths. C'est à Gé-Ho, non loin du lieu vénérable où reposent les cendres de mon ayeul, que les torgotes sont venus se soumettre à moi de leur

de ce prince kalmuk? Les versions que nous avons à ce sujet sont si différentes, la distance des frontières de la Chine est si grande, et il y a si peu de relations politiques entre la Russie et la Chine, qu'un voile obscur couvre la vérité. Cependant toutes les relations s'accordent à dire, que Zèbèk-Dorchi, Bambar et Tchèrèn ne vécurent pas long-temps après leur arrivée à la Chine. Leur mort est représentée par plusieurs, comme une mesure de sûreté employée par le gouvernement chinois qui, par un poison lent, que l'on aurait donné pendant une fête aux princi-

---

plein gré. En effet, cela eut lieu près de la ville sacrée qui renferme les cendres de mon grand-père ». Nous trouvons une relation différente dans les *Louanges poetiques* de Yu-Min-Tchung, page 422. « Après que les torgotes eurent été un peu remis de leurs extrêmes fatigues, l'empereur ordonna à Oubacha, leur roi, de venir à la cour, accompagné des principaux chefs de sa nation. Sa majesté fit tout préparer le long de la route, logemens, chevaux de main et de bagage, nourriture et tout ce qui est nécessaire, tant pour l'agrément que pour la commodité. Oubacha et les siens obéirent et se rendirent à Gé-Ho. Notre grand empereur les admit en sa présence dans le palais de Yu-Min-Yu, leur donna un festin solennel, les combla de présens et d'honneurs, et les éleva à des dignités plus ou moins considérables, suivant le rang qu'ils occupaient dans le pays qu'ils venaient de quitter ».

paux chefs, mit fin à leurs plans ambitieux. Rarement l'esprit humain voit les choses comme elles se sont passées ; dans des circonstances remarquables, pour peu que le soupçon existe, il donne aussitôt à ses noires idées, l'empreinte de la vérité.

On demandera si les russes ont gagné ou perdu à la fuite des kalmuks. En considérant l'empire russe sous le rapport de sa population, il est certain que la perte de plus de quatre cent mille individus en était une réelle ; mais d'un autre côté, si l'on considère les circonstances dans lesquelles la Russie se trouvait à cette époque, nous dirons, qu'entre l'avantage et la perte, il n'y a pas une grande différence. Quand, deux ans après la fuite des kalmuks, elle se trouva engagée dans une guerre opiniâtre avec les turcs, Pugatcheff se souleva vers les frontières au sud-est. La destruction et le meurtre marquaient la marche des rebelles qui, à la vérité, n'étaient qu'une troupe d'esclaves, mais qu'on voyait s'augmenter chaque jour. Le prince kalmuk avait pris le titre que les rebelles avaient adopté, pour accroître sa puissance, et les cosa-

ques, enflammés par le sentiment illusoire de leur ancienne indépendance, auraient facilement suivi l'exemple des kalmuks; car leurs propres frères formaient une partie de l'armée de Pugatcheff. Les maux que causent de semblables associations, formées par des têtes entreprenantes, sont sensibles; les kalmuks et les cosaques se seraient réunis aux tartares de la Crimée, et l'armée russe occupée en avant par les turcs, se voyant inquiétée sur ses derrières , par un nombre infini de soldats, aurait dû acheter par une victoire sanglante la possibilité de ne pas être détruite. Toute la Russie méridionale se serait trouvée à feu et à sang, et l'ouvrage gigantesque de Pierre-le-Grand, aurait été à la veille d'être détruit. Il n'y a pas de doute que les armes russes n'eussent été victorieuses; mais la destruction de tant de villes et de villages, ainsi que le massacre d'une foule de victimes, auraient été tout à fait inévitables si les kalmuks étaient restés dans le pays.

Les dèrbètes qui n'émigrèrent pas, retirèrent un grand avantage de la fuite des torgotes : ils étaient auparavant continuellement

assujettis au prince kalmuk, et dès-lors, outre l'indépendance qu'ils avaient acquise de ce côté, ils se trouvaient encore favorisés par le gouvernement russe, pour n'avoir pas voulu prendre part à la fuite de leurs compatriotes. Parmi les princes torgotes, Assarcho et Machi furent les plus puissans de ceux qui restèrent : les oulouss-dèrbètes avaient des princes plus capables, et leur nombre n'était pas si grand; mais la parenté entre eux était si étroite, qu'elle empêcha les difficultés qui auraient pu avoir lieu.

Déjà, du temps d'Ajouka, les dèrbètes, sous la conduite de Solom-Zèrin-Baartur, *jaichi*, (*) étaient venus en Russie (1673), où ils furent gouvernés pendant plus de quatre-vingt-dix ans par ce prince et ses successeurs. Gelden-Zèrin, l'un des petits-fils de Solom-Zèrin, fut le dernier prince de ce nom; sa mort et celle de sa mère firent naître des discussions qui donnèrent lieu à l'im-

(*) Dans la langue kalmuke, on fait une différence entre Jaidchi et jaichi, le premier est un nom, le second est un titre que peut prendre le khan ou le vice-khan.

pératrice, aussitôt après la fuite des torgotes, d'assujettir les dèrbètes au pouvoir d'une branche collatérale, dont les chefs étaient alors les trois princes, Dchall, Foundoutt et Zendenn. Solom-Dorchi, père de ces derniers, et descendant de Solom-Zerin, s'était retiré, avec trente kalmuks, sur les bords du Volga, pour s'y établir. Zendenn, le plus jeune et le plus vaillant de ses fils, fut nommé chef des dèrbètes, après la mort de Gelden-Zerin. Tchoutchei, fils de Foundoutt, obtint par la suite le gouvernement des dèrbètes (*). Le bonheur sembla favoriser entièrement ce prince, car les six enfans de Zendenn moururent les uns après les autres. Le nouveau prince qui, de même que Nojan, n'avait possédé que soixante-dix huttes comme *iaichi*, réunit dans l'espace de vingt années, la puissance de son oncle Zendenn, les possessions de ses frères Oedorgo, et celles des oulouss qui descendaient de Dchall, surnommé le *Faible d'esprit*.

Depuis la fuite des torgotes, pendant trente années, aucun khan ni vice-khan ne régna

(*) Tchoutchei mourut vers le milieu du mois de mai 1803.

sur les hordes dèrbètes, torgotes et kochotes, qui étaient demeurées sur les bords du Volga. Pendant les quinze premières années après la fuite, les hordes furent soumises à un tribunal kalmuk, portant le nom d'un *sarga - kalmuk*, et composé de trois tartares de distinction, un dèrbète, un torgote et un kochote. De 1786 à 1788, les kalmuks furent soumis au gouvernement d'Astracan ; de 1788 à 1796, leur gouvernement se tint d'abord à Jenatajeusk, ensuite à Astracan, à une chancellerie kalmuke, composée de deux membres russes et de plusieurs kalmuks, sous la conduite du gouverneur. Sous le règne de Paul 1er, ces kalmuks furent d'abord soumis à un tribunal de leur nation siégeant à Astracan, et où il n'y avait que deux russes ; mais lorsque, vers la fin du dernier gouvernement, Tchoutchei fut nommé vice-khan, ce tribunal cessa d'exercer ses fonctions, et Tchoutchei hérita, avec le titre d'Oubacha, des pouvoirs qu'il avait sur les hordes dèrbètes, torgotes et kochotes.

AVENTURES

DE M. DE WESELOFF.

A LA suite de l'histoire de la fuite des kalmuks, je veux ajouter, comme supplément, le récit des aventures d'un homme qui, au milieu du pays des kirghises, hasarda de se soustraire aux kalmuks, et qui parvint à réussir dans son entreprise. Le malheur excite notre attention, quand celui qu'il frappe a une valeur et une volonté assez déterminées pour s'en tirer.

Michailo Sarvitch Weseloff, suivant l'exemple de son père et son penchant naturel qui le portait à s'occuper des affaires kalmukes, était commissaire du ministère dans les hordes du khan, à l'instant où elles se disposaient à fuir. Le hasard lui avait fait connaître les vues d'Oubacha, mais le Volga et la promptitude des kalmuks l'avaient empêché de quitter le pays. Le jour de la

fuite, la princesse Oubacha, qui commandait les hordes pendant l'absence de son époux, dont les troupes s'avançaient vers les kirghises, envoya un *saissang* distingué, nommé Otschir, chez M. de Weseloff, pour lui annoncer qu'il était prisonnier. Le *saissang* fit dabord connaître plutôt par des grimaces et des gestes que par des mots, qu'il était un messager de malheur : il n'avait encore rien dit qui eût rapport à sa mission, lorsque le tumulte et le pillage du marché firent soupçonner à M. de Weseloff sa position. Il s'informa auprès du *saissang* de ce que ce tumulte signifiait, mais celui-ci ne voulant rien dire, Weseloff résolut de se rendre chez la princesse pour lui demander des éclaircissemens. « La princesse, répliqua le *saissang*, ne vous donnera pas audience, venez plutôt avec moi. » Il ne put faire autrement que d'accepter cette offre, et d'aller chez le *saissang*. Ce dernier temporisait encore, mais le désir de prendre part au pillage du marché, le porta à quitter son prisonnier, et il finit par lui dire que les kalmuks en agissaient ainsi pour fuir de la Russie, et que le prince lui avait ordonné de le mettre aux

fers. On apporta aussitôt un collier de ce métal, et on le lui mit. Weseloff n'avait, à part cette mission, aucun reproche à faire au *saissang* sur la manière dont il se conduisait; il fut traité avec égard, on lui servit même du thé; un kalmuk ivre, qui était entré dans la hutte avec un couteau à la main, pour se jeter sur lui, en fut éloigné.

Lorsque les boutiques furent pillées, les huttes mises en pièces et les chameaux chargés, on enchaîna Weseloff à un chariot, et il fut obligé de suivre à pied ces fugitifs, dans leur course précipitée. Les tartares, souvent entraînés dans le désordre par l'excès des boissons fortes, firent éprouver au prisonnier toute l'horreur de sa situation : des hommes ivres l'accablaient d'injures qu'ils accompagnaient souvent de coups. Un d'entre eux, qui avait bu plus que les autres, dit même à son compagnon : « Que veux-tu parier, qu'en trois coups j'assomme cet homme? » Le compagnon accepta la gageure : une bouteille d'eau-de-vie devait être le prix de cette cruauté, et le parieur était d'autant plus sûr de son jeu, qu'il avait déjà abattu plus d'un loup d'un seul

de ses coups. Il s'approcha du malheureux, lui ôta son bonnet, ensuite sa pelisse, et lui appliqua, avec un fouet, un coup si violent, qu'un autre, moins jeune et moins fort, eût succombé sur le champ; mais en dépit du barbare, il se défendit avec ses chaînes, jeta à terre le cruel qui le maltraitait et continua sa route. Il était tellement irrité de ces traitemens, que son unique désir était d'avoir un couteau pour tuer quelques-uns de ses ennemis, et terminer ensuite sa vie. L'autre kalmuk, glorieux de sa victoire, s'écria avec joie qu'il attendait la boisson qui lui était promise.

Les inconvéniens d'une marche précipitée, et le froid rigoureux de l'hiver qui était survenu tout-à-coup, s'unirent aux mauvais traitemens que Weseloff avait à souffrir. Ses persécuteurs ne lui avaient pas seulement enlevé son bonnet et sa pelisse, qu'ils avaient remplacés par des haillons, ils lui avaient encore changé ses bottes contre un mauvais tissu de feutre : enfin il fut obligé de se couper les cheveux, pour se délivrer de la vermine que lui avaient donnée les haillons dont il était couvert. La saleté de

son autre vêtement, et celle des individus qui couchaient avec lui dans une hutte étroite, jointes aux fatigues et au froid, lui causèrent un point de côté qui, après cinq jours de marche, le mit dans l'impossibilité d'aller à pied. Touchés de son triste état, les kalmuks finirent par lui donner un cheval ; mais leur compassion ne fut pas d'un grand secours, car le vent et la neige augmentaient à chaque instant ses douleurs. Presque sans le savoir, il descendit de cheval, et se jeta dans le coin d'une hutte, qui était ouverte, pour y terminer, ainsi qu'il l'espérait, sa carrière et ses souffrances. Les tartares chez lesquels il se trouvait, étaient assez bons pour plaindre le triste état d'un innocent : un d'entre eux lui mit un coussin sous la tête, et un autre lui couvrit le corps d'une couverture, croyant par ces secours pouvoir adoucir seulement sa mort; mais ils furent, sans le savoir, la cause de sa délivrance. Ses sens engourdis furent ranimés par la douce chaleur de ces couvertures, et ayant eu, durant son sommeil, une vision qui devait faire beaucoup d'impression sur une imagination religieuse, il se trou-

va remis dans son assiette naturelle. Enfin, l'infortuné, ranimé par le repos et rempli d'un nouvel espoir par l'image qu'il avait vue en songe, fut en état, au grand étonnement des kalmuks, de continuer sa route. Il se trouva parmi les hordes que conduisait Oubacha, et qui s'emparèrent de la forteresse Koulagin. Quoique la résistance des assiégés ne coûtât que fort peu de monde aux kalmuks qui avaient attaqué, il arriva cependant qu'un des compagnons de hutte de Weseloff fut tué par un boulet de canon. La mort de cet homme excita son oncle à en tirer une vengeance injuste sur le prisonnier: il lui lia les bras derrière le dos, et lui fixa la tête, avec une corde, à un pieu placé à l'entrée de la hutte, en laissant pendre ses pieds. Le malheureux fut obligé de passer toute la nuit dans cette cruelle position. Après une nuit passée ainsi sans sommeil, comme il devait suivre la horde, on le délia le matin; mais ses bras étaient très-enflés, et il se passa quelque temps avant qu'il pût en recouvrer l'usage. Il conserve encore aujourd'hui, quoique trente-deux ans se soient écoulés depuis la fuite des kalmuks, des

marques profondes de la barbarie de ces tartares.

Jusqu'à Jemba, Weseloff fut contraint de suivre ces fugitifs, ainsi garotté. Le vice-khan s'imaginant alors que le prisonnier était à une trop grande distance des frontières russes pour songer à fuir, ou même son ancienne amitié étant revenue, il lui fit ôter les fers : il voulait même lui rendre entièrement la liberté, mais ses conseillers l'en empêchèrent. Il avait aussi l'idée de le renvoyer avec les quatre-vingt-dix truchemens qui avaient été emmenés sous prétexte qu'ils pouvaient être employés contre les kirghises, et l'infortuné conducteur des truchemens espérait déjà obtenir sa liberté; mais le lama Loosang-Dchaltzan s'y opposa, en disant qu'on ferait mieux de conserver ce commandant russe et de l'emmener, afin que si un de leurs chefs était pris, ils pussent l'échanger contre un semblable prisonnier. Ce conseil fut suivi : les truchemens s'en retournèrent, et Weseloff fut obligé de suivre les kalmuks jusqu'au Torgai,

Il avait fait ainsi environ deux mille werstes, sans avoir pu trouver une occasion de

fuir. Quoique son état fût devenu supportable, il songeait avec plaisir à la promesse que lui avait faite le vice-khan, de le renvoyer chez lui, dès qu'il serait arrivé sur les frontières chinoises; mais l'idée de gagner sa liberté par un coup hardi, prenait de jour en jour plus de force chez lui, lorsqu'une circonstance vint à son aide, et le mit en état de satisfaire son plus grand désir.

Traubenberg avait envoyé, ainsi que nous l'avons déjà dit, un kalmuk et un kirghise porteurs d'une lettre de Beketoff à Oubacha; quelques kalmuks racontèrent cela à leurs prisonniers. Weseloff parut souhaiter parler lui-même à ce kalmuk, pour avoir au moins des nouvelles de sa patrie et des russes qui étaient restés; il monta à cheval et se rendit à l'*oergueu*, quartier de la cour d'Oubacha: chemin faisant, il entendit qu'on l'appelait par son nom; il se retourna et vit un kalmuk qu'il connaissait: ils s'approchèrent, et Lanssang, c'est ainsi que se nommait ce tartare, lui fit comprendre à la dérobée qu'il le cherchait depuis un mois pour fuir avec lui; qu'il avait arrêté ce projet avec plusieurs de ses compagnons, et qu'ils étaient

bientôt prêts à partir. Weseloff agréablement surpris par cette occasion favorable, se décida à en profiter; mais une suite nombreuse lui paraissant être un inconvénient en ce qu'elle pouvait retarder la promptitude de la fuite et occasionner des difficultés pendant la durée de la route, il fit comprendre au kalmuk qu'il croyait beaucoup plus prudent de ne pas attendre les autres et de fuir sur le champ. Lanssang fut heureusement du même avis : ils se quittèrent sans se perdre de vue, firent des courses insignifiantes, pour ne donner aucun soupçon, et retardèrent leur fuite jusqu'au soir.

Ils s'approchèrent de quelques huttes où des amis de Lanssang préparaient leur souper; ces braves gens les engagèrent à partager leur repas. Ils étaient assez rusés pour deviner quel chemin les deux cavaliers voulaient prendre, mais au lieu de leur opposer des entraves, ils leur offrirent, pour seconder leur fuite, ce qu'ils possédaient en monnaie de cuivre, ainsi qu'un superbe fusil qu'Oubacha lui-même leur avait donné à garder. Weseloff pensant qu'il était impru-

dent de prendre avec lui une arme aussi précieuse, se contenta ainsi que son compagnon d'une poignée de monnaie : ils prirent chacun environ quatre-vingts kopekes, et avec cet argent, qui probablement ne pouvait pas leur être d'une grande utilité dans un pays désert, ils allaient partir pour faire une route de onze cents werstes.

La nuit commençait à répandre son voile sombre, lorsqu'ils cherchèrent à se pourvoir au dernier *aimak*, de quelques chevaux qui fussent reposés. Le sort de leur vie les contraignait à ce vol, car les deux qu'ils avaient, pouvaient succomber de fatigue, et ils seraient pris par les kirghises, ou forcés de périr dans cette vaste solitude; mais l'entreprise de s'emparer d'animaux qui ne leur appartenaient pas, pouvait coûter cher à Weseloff, si la nuit ne lui eût été propice. Il était enfin parvenu à détacher les liens d'un cheval, lorsque deux kalmuks qui parlaient ensemble, sortirent de la hutte : un d'entre eux s'approcha de l'animal qu'avait délié Weseloff, et pour s'appuyer, allongea le bras sur son dos, mais quelques instans après, il s'éloigna avec son compagnon.

Weseloff qui, depuis quelques minutes, éprouvait toutes les transes de sa position, s'empressa de réunir ses chevaux, et partit avec la vitesse de l'éclair.

Le commandant et Lanssang commencèrent leur voyage avec huit chevaux, et ils allèrent avec une telle vitesse que le lendemain au lever du soleil, ils étaient sur les bords du Torgai, et avaient parcouru plus de dix stations des kalmuks, c'est-à-dire, environ deux cents werstes. Une telle rapidité me paraîtrait incroyable, si je pouvais concevoir des doutes sur la véracité de la personne dont je tiens ce récit.

Les fugitifs firent passer le Torgai à leurs chevaux: l'eau se ressentait encore des effets de l'hiver; cependant ils repassèrent le fleuve pour chercher leurs habits, mais la fatigue et le froid s'emparèrent tellement d'eux, qu'ils ne furent pas en état de le traverser une troisième fois: il s'enveloppèrent dans une couverture de feutre que les kalmuks avaient laissée en ce lieu, et cherchèrent à rétablir par le sommeil leurs forces épuisées par une course aussi extraordinaire. Lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil avait déjà

parcouru la moitié de sa carrière; ils réunirent leurs chevaux et continuèrent leur route avec une vitesse plus modérée.

Vers le soir, ils aperçurent les pavillons russes; mais dans la crainte d'être surpris par les kirghises, et de tomber dans leurs mains, ils prirent une direction latérale vers la forteresse Orsk, à laquelle ils arrivèrent le onzième jour de leur fuite. Weseloff dut s'estimer heureux de pouvoir courir à cheval avec la même facilité que les kalmuks, et d'avoir acquis, par une habitude de trois ans, la faculté de suivre une ligne droite dans cette solitude uniforme, même au point de surpasser en cela son compagnon.

Ils avaient été obligés de tuer deux de leurs huit chevaux; ils vendirent les autres dans la forteresse Orsk, afin d'avoir de l'argent pour continuer leur route. Après s'être arrêtés quelques jours à Oriembourg, et être demeurés une semaine, auprès de Puruls, chez un parent de Weseloff, ils continuèrent leur route, avec des chevaux de louage, jusqu'à Senatage. Weseloff avait envoyé un messager en avant, pour annon-

cer son arrivée ; mais la joie que sa mère éprouva en le revoyant, fut si grande, qu'elle mourut en moins de trois mois, tandis que le chagrin le plus vif n'avait pas occasionné ce funeste effet.

Weseloff fut nommé pristaw des hordes dèrbètes : les mouvemens qui eurent lieu chez ce peuple, lui firent présumer qu'ils concevaient le projet de suivre l'exemple des torgotes qui avaient émigré. Il chercha à en prévenir le gouvernement par le moyen de Zèbèk-Oubachi, l'un des fils de Galdan-Zaran et petit-fils de la princesse Abu, dont l'esprit ne respirait que vengeance, et qui, sous un prétexte spécieux, fut envoyé à Pétersbourg comme otage. Ce jeune prince mourut, quelque temps après, ce qui fit naître dans l'âme de la princesse une haine terrible contre M. de Weseloff. Elle le fit inviter à venir chez elle, l'accabla de politesses et lui offrit ensuite une coupe remplie de lait; il n'osa la refuser de sa main, car elle la lui avait présentée elle-même, il la but donc tout entière. La princesse quelque temps après, voulut lui en présenter une seconde; mais s'étant évanoui tout-à-coup,

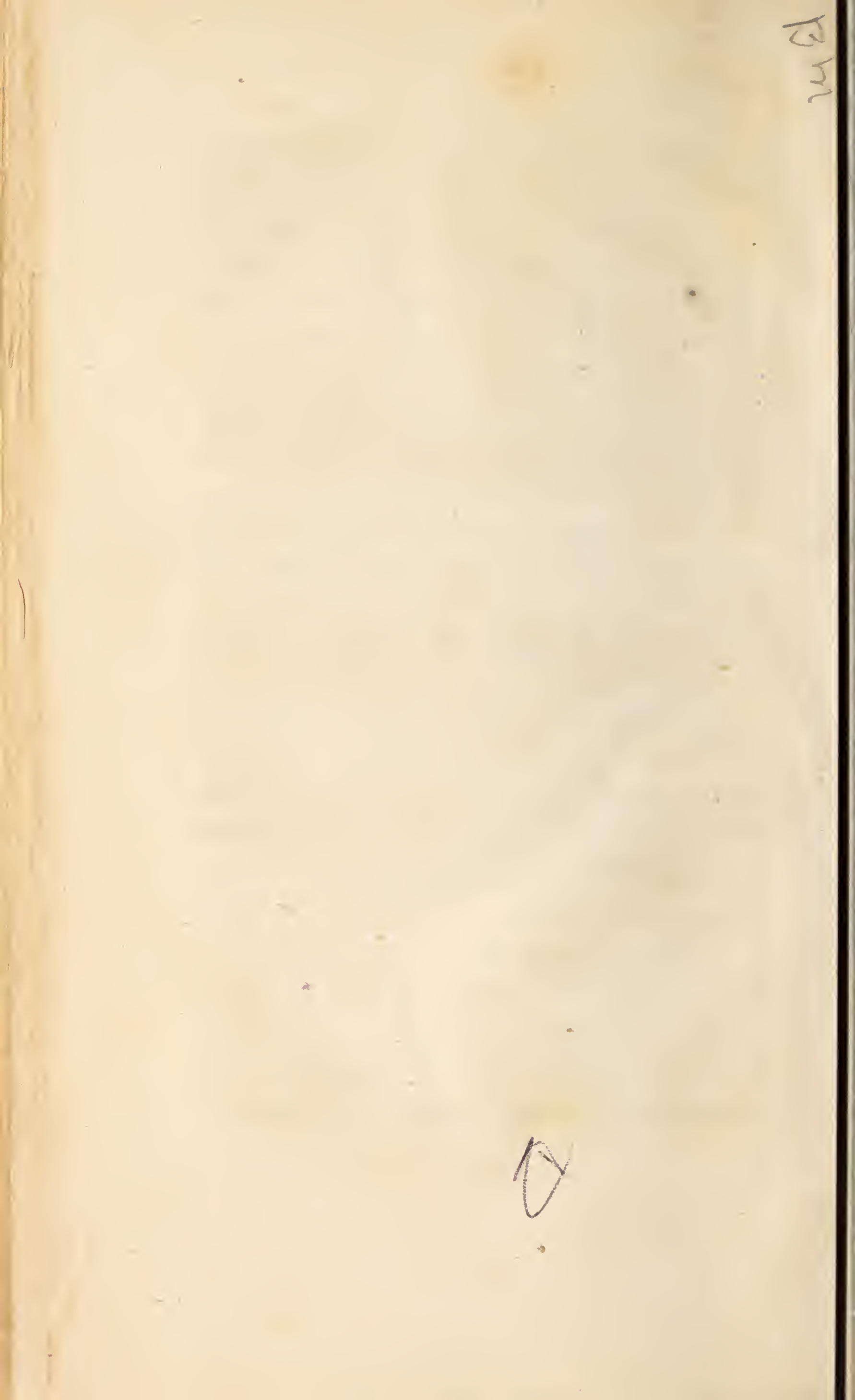
il fut obligé de retourner à sa hutte. Le kalmuk qui l'accompagnait et qui avait peut-être soupçonné les projets de la princesse, ou qui connaissait son caractère, pensa qu'une tentative d'empoisonnement avait eu lieu : il se procura une espèce de noix du Thibet, que chez lui on prenait avec succès comme contrepoison, la réduisit en poudre et obligea son maître à l'avaler. Les douleurs se calmèrent, mais l'effet du poison lui occasionna une fièvre ardente, dont il ne fut délivré que long-temps après, par un médecin. Weseloff était persuadé qu'on avait voulu l'empoisonner; tous les princes kalmuks n'avaient aucun doute là-dessus, mais les preuves manquaient pour porter plainte contre l'empoisonneuse.

En 1774, lors de la rébellion de Pugatcheff chez les kalmuks, le prince dèrbète Zandann, qui avait des relations avec le chef des rebelles, voulait livrer Weseloff à Pugatcheff, mais le pristaw eut le bonheur d'en être averti par un kalmuk, et trouva le temps de prévenir ce coup par une prompte fuite. Il abandonna sa hutte et tout ce qu'elle contenait, au pillage, et ne prit avec lui que ses armes.

Lanssang qui avait suivi Weseloff, lors de sa fuite du pays des kirghises, fut plus heureux que son compagnon, qui lui procura sa liberté et le fournit de huttes et de troupeaux. Lanssang ne vit plus, mais sa famille jouit encore du bien qu'a répandu sur elle son bienfaiteur, ainsi que du bonheur, de la tranquillité et de l'indépendance. L'impératrice ne sut rien du sort malheureux de Weseloff; le ministère des affaires étrangères lui envoya, plusieurs années après, une faible récompense de trois cents roubles. Après dix ans d'attente, il fut nommé commandant-interprète, et neuf ans après il obtint l'office d'assesseur.

Les coups de fouets des kalmuks ont attaqué ses yeux; les affaires, les soins et les tourmens ont affaibli son corps et lui ont donné, avant le temps, l'apparence de la vieillesse et les infirmités qui en sont inséparables.

FIN.






LIBRARY OF CONGRESS
0 007 754 853 1